



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

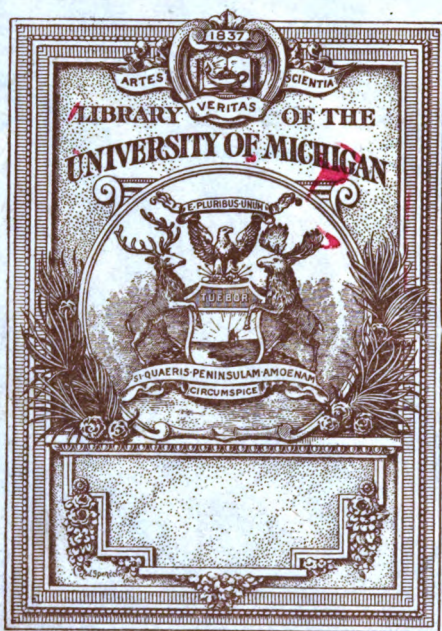
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

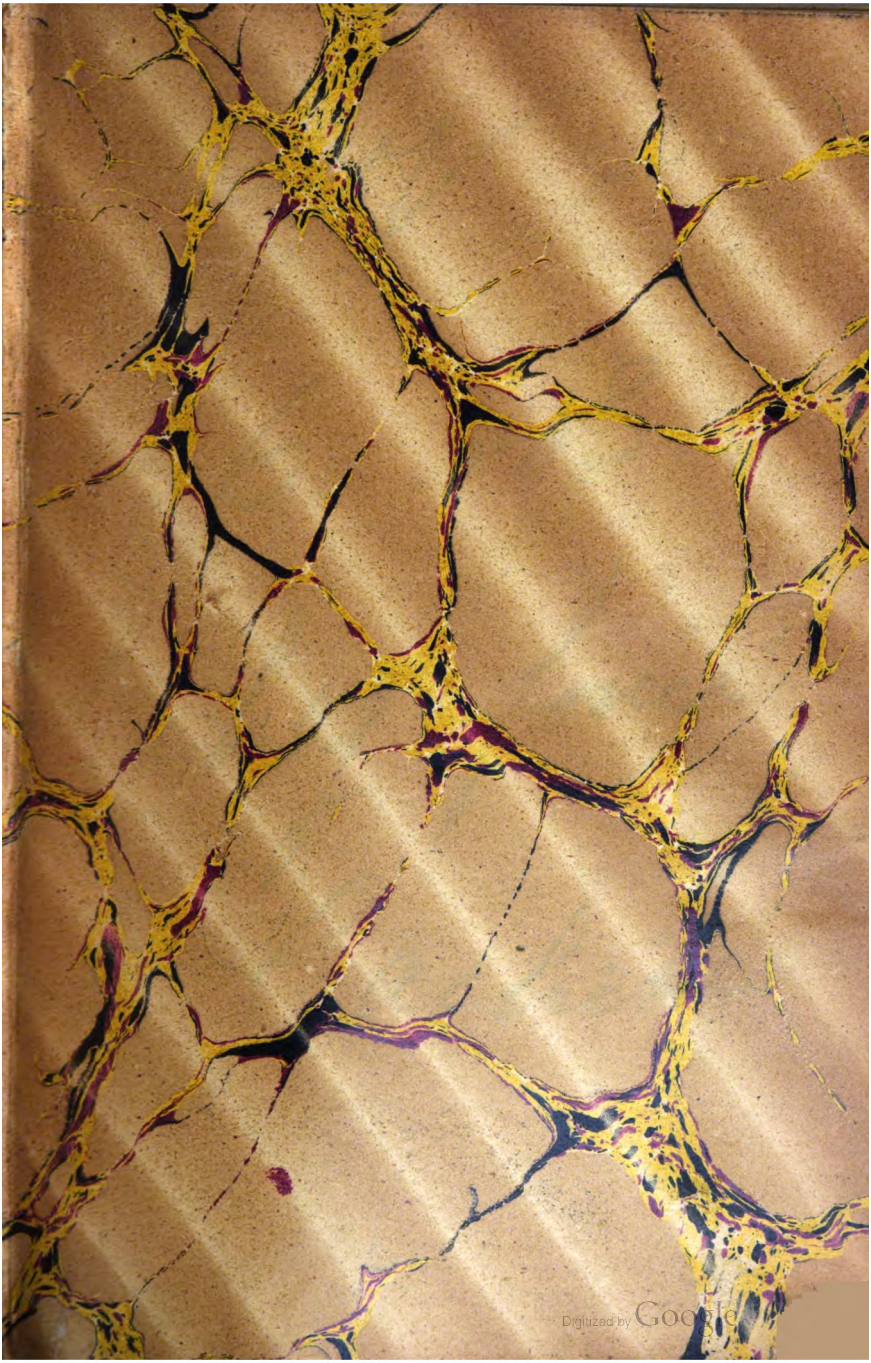
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

A 465273

DUPL





868
D536
tR9

LE
DIABLE PRÉDICATEUR

DU MÊME TRADUCTEUR

Chansons populaires espagnoles, traduites en regard du texte. — 1 volume in-18.

Intermèdes espagnols (*Entremeses*) du **XVII^e siècle**, traduits avec une préface et des notes. — 1 volume in-18.

Drames religieux de Calderon (*Les Cheveux d'Absalon, La Vierge du Sagrario, Le Purgatoire de saint Patrice*), traduits et annotés. — 1 volume in-8°.

BIBLIOTHÈQUE ESPAGNOLE.

— II —

el diablo predicador
LE

DIABLE PRÉDICATEUR

COMÉDIE ESPAGNOLE DU XVII^e SIÈCLE

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

AVEC UNE NOTICE ET DES NOTES

PAR

Léo ROUANET

PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS
Libraires-éditeurs
82, RUE BONAPARTE

TOULOUSE

ÉDOUARD PRIVAT
Libraire-éditeur
45, RUE DES TOURNEURS

1901

NOTICE

SUR

LE DIABLE PRÉDICATEUR

*Meterse el diablo á predicador,
y predicar lo que no le tiene
cuenta, es cosa á la verdad
diabólica.*

La pièce dont on va lire la traduction a joui pendant plus de deux cents ans d'une popularité peu commune. Naguère encore elle divertissait le parterre des théâtres madrilègnes, après avoir édifié les sujets de Philippe IV, et l'on ne saurait ouvrir un manuel de littérature espagnole sans y trouver quelque page d'appréciations plus ou moins judicieuses sur *El Diablo predicador*. L'histoire

133224

de cette comédie est toutefois assez mal connue, tant en Espagne qu'à l'étranger, et particulièrement en France, où les voyageurs qui avaient franchi les Pyrénées vers la fin du dix-huitième siècle ne virent en une œuvre si caractéristique, mais si opposée à l'esprit de leur temps et de leur nation, que matière à raillerie, ou peut-être même à scandale.

Lope de Vega, le premier¹, fit paraître sur les planches Lucifer revêtu de l'habit de saint François. Sa pièce, inédite jusqu'à ce jour, porte le titre de *Fray Diablo* (*Frère Diable*). Elle doit être antérieure à 1623², quoique la copie —

1. Il n'est ici question que de l'Espagne. Le Faust de Marlowe dit à Méphistophilis, qui lui apparaît sous une forme fantastique : « Pars et reviens vieux frère franciscain ; cette sainte forme est celle qui convient le mieux à un démon. » Dans l'*Abraham sacrifiant* de Théodore de Bèze, Satan se présente sous un habit de moine (voir Notes finales, n° 3). Conceptions satiriques qui n'ont rien à voir avec les pièces espagnoles dont je vais parler.

2. *El Diablo predicador* est évidemment postérieur à *Fray Diablo*. Pour soutenir le contraire,

non autographe, il est vrai, — que l'on en conserve à la Biblioteca Nacional de Madrid (Vv, 493), soit datée du 1^{er} octobre 1630, cinq ans seulement avant la mort du poète. Celui-ci déclare lui-même¹ avoir emprunté son sujet à un livre d'exemples pieux, *Las Jornadas del cielo*, ou plus exactement *Las Jornadas para el cielo* (*Les Étapes vers le ciel*), ouvrage oublié de nos jours, mais favorablement accueilli par les contemporains, comme l'attestent plusieurs éditions successives².

il faudrait, comme on le verra par la suite, admettre que Lope a gâté à plaisir un sujet déjà traité avec art.

1. ... esta historia se hallará
en *Las Jornadas del cielo*.

(*Fray Diablo*, Acto III.)

2. J'ai connaissance de cinq : Zaragoza, 1580; Alcalá de Henares, Juan Iñiguez de Lequerica, 1596; *id.*, veuve de Juan Gracian, 1599; *id.*, *id.*, 1606; et Madrid, veuve d'Alonso Martin, 1616. De plus, la quatrième *Jornada* fut imprimée séparément à Alcalá, chez la veuve de Juan Gracian, en 1605. — Je me suis servi de l'édition de 1599, qui porte le titre suivant : *Libro | intitulado, | Jornadas para el*

Il eut pour auteur un franciscain originaire de Mogente, dans la province de Valence, et nommé Cristóbal Moreno. Ce religieux, dont on cite plusieurs autres ouvrages, fut appelé à Madrid comme confesseur des *Descalzas reales* par l'impératrice d'Allemagne Doña María, sœur de Philippe II et veuve de Maximilien II, laquelle, après la mort de son mari (1576), s'était retirée dans ce couvent, où elle mourut le 26 février 1603¹.

Cielo dirigido | a la S. C. R. M. del Rey Don Philippe nuestro | Señor, segundo deste nombre. | Rey de las Españas. | Compvesto por el muy reverendo padre fray Christoual Moreno, de la Orden de | nuestro Seraphico padre San Francisco de la | prouincia de Valencia. (Vignette représentant la Vierge.) *Con licencia. | Impresso en Alcala de Henares, en casa de Juan Gracian, que sea en gloria. | M. D. XC. IX.* (Biblioteca Nacional de Madrid, $\frac{3}{5714}$). Les feuillets préliminaires contiennent un sonnet de Cristóbal de Virués à Philippe II, qu'a reproduit D. Juan Catalina García dans son *Ensayo de una tipografía complutense*, n° 798.

1. Notons à ce propos que l'impératrice, en choisissant cette retraite, ne cédait pas uniquement à des convictions religieuses. Voici ce qu'écrivait Francesco

Voici le passage qui a servi de base à la comédie de Lope¹ :

« No dexare de escriuir (aunque con gran lastima de mi coraçon) lo que entendi y oy contar, hallandome yo en Roma, en el año de

Soranzo, ambassadeur en Espagne de la République de Venise : « Vive in Spagna l'imperatrice Maria, madre dell' Imperatore, ava e zia del re, e chi volesse aver mira ai disegni, con che passò Sua Maestà di Germania, lasciando i figliuoli per andar a vivere in Spagna appresso il fratello ed il nipote; si potrebbe affermare che si trovasse molto malcontenta poichè li suoi fini primi in intenzione furono d'esser adoperata e d'aver parte nel governo, ma questi gli andarono falliti, perchè il re passato non la volse mai dar nè carico nè autorità d'alcuna sorte, però si ridusse a viver ritiratamente in una casa fabbricata dalla principessa Giovanna di Portogallo sua sorella, unita al monasterio delle Scalze, nelle quali poi monacò l'infante sua figliuola che di Germania condusse seco; e con essa, passando dalla casa nel monasterio, vive la maggior parte del tempo rassegnata tutta in Dio con gran quiete d'animo e con grand' esempio di bontà e di vera religione. » (*Relazioni dagli ambasciatori veneti. Spagna. T. I, p. 163.*)

1. Cette source étant ici indiquée exactement pour la première fois, je ne crois pas inutile de reproduire à la lettre le texte de Moreno.

mil quinientos y cinquenta y siete, reynādo felicemēte en el summo pontificado Papa Paulo quarto de gloriosa memoria, el qual era Napolitano de la illustre casa y linage de los Garrafas, a los muy reuerendos padres fray Bernardino de Tiuli prouincial de la prouincia de Roma, Fray Simō de Brexa lector de Theologia, y fray Marino de Treui guardian del conuento de Sancta Maria de Araceli de la ciudad de Roma, todos personas antiguas y de mucha autoridad, fe y credito, del caso estraño que algunos años antes auia acōtecido en la ciudad de Luça (*sic*), en Italia. Estando comiendo vn dia en el cōnuento de nuestro padre San Francisco de los obseruantes todos los religiosos en comunidad, tocarō la campanilla de la puerta : Abriēdo el portero, vio vn frayle a la puerta vestido con el habito de nuestra seraphica religion, el qual le dixo. Padre yo soy embiado por vn grā señor, para dezir cierta embaxada al padre guardian en presencia de todos los religiosos vuestra reuerencia de auiso. Comunicado con el guardian y tenida licēcia, entro el huested en el refitorio a dōde estauan todos los religiosos del conuento sin faltar alguno. Y estando en pie en medio del refitorio dixo.

Padre guardian y religiosos no tomeys espanto de lo que agora os dire. Yo soy el demonio (leon rugiente, tentador de las almas, persiguidor e inquietador de los que siruen a Dios) embiado aqui por el gran Dios y señor que todo lo puede y manda, no temays, que de mi enojo alguno, ni espanto recibireys. Morare entre vosotros en esta figura y semblante, el tiempo que su divina Magestad querra : vosotros callad y no descubrayis este misterio, por que no os castigue Dios. Yo pedire todas las limosnas dētro de la ciudad, porque assi es la volūtad de aquel que me crio, y por mi soberuia castigo. Viendo los religiosos ser aquella la voluntad del Señor, callādo seruian a su divina Magestad. Marauillosos secretos de la inscrutable voluntad de Dios. Dos años enteros estuuu el demonio en el dicho conuento, y cada dia fue a pedir limosna por la ciudad, y en particular yua cada dia a casa de vn mercader muy rico y poderoso, a donde despues de auer pedido limosna, sin que se la diessen (porque era el mercader inhumano y sin piedad, y en su casa jamas se hazia limosna) le dezia : Haz penitencia, y ten dolor de tus peccados, que no sabes quando moriras. Y si el mercader no

estaua alli, dezialo a sus criados, para q̄ se lo dixessen. Passados los dos años, dixo el demonio al guardian y frayles : Ya es cumplido mi ministerio : Embiome Dios a esta ciudad, para predicar a tal mercader que hiziesse penitencia, y casi de innumerables medios ha vsado Dios para conuertirle, y muchos años le ha aguardado a penitencia y enmienda de su vida, jamas ha querido coresponder a las mercedes de Dios, ya su malicia es cūplida delante del diuino acatamiēto, no me puedo mas detener, y vosotros guardad lo que prometistes, porq̄ no os veays en el mismo trabajo. Las quales palabras dichas en el mismo punto desaparecio delante de todos. El guardian como fuesse prudente, en la misma hora fue a casa del mercader, con algunos sanctos y perfectos religiosos, para darle auiso de lo que passaua. Pero poco le aprouecho, porque auia ya tāta tempestad en la casa del triste y desdichado mercader, q̄ ni ellos, ni muchos otros clerigos y religiosos de diuersas religiones, pudieron entrar. Passadas casi dos horas, quietose la gran tēpestad, y entrando dentro, haliarō que los demonios se lo auia lleuado en cuerpo y alma a los infiernos. Y predicando el guardian

quanto passaua, alabaron todos a **Dios**, que de tantas maneras y modos llama **los** peccadores a penitencia ¹. »

Voici la traduction de ce passage :

« Je ne laisserai pas d'écrire (quoique mon cœur en soit douloureusement ému) ce que j'ai ouï conter, me trouvant à Rome, l'an 1557, sous l'heureux pontificat du pape Paul IV de glorieuse mémoire, lequel était napolitain, de l'illustre maison et famille des Caraffa. Les très révérends pères Bernardino de Tivoli, Provincial de la province de Rome, Simon de Brescia, lecteur de théologie, et Marino de Trevi, gardien du couvent de Ste Marie d'Aracœli à Rome, tous trois d'âge vénérable, personnes entièrement dignes de foi et de créance, me rapportèrent ce fait étrange, qui avait eu

1. Edition de 1599, f^{os} 64 v^o-65.

lieu quelques années auparavant dans la ville de Lucques, en Italie. Tous les religieux de l'observance de notre père saint François étaient un jour à table lorsqu'on sonna à la porte du couvent. Le portier, l'ayant ouverte, vit sur le seuil un frère portant l'habit de notre Ordre séraphique, lequel lui dit : « Mon Père, je suis envoyé par un grand seigneur pour faire part de certaine ambassade au Père gardien en présence de toute la communauté. Votre Révérence veuille lui en donner avis. » Mis en rapport avec le gardien et ayant obtenu son consentement, l'hôte entra au réfectoire où se trouvaient réunis tous les religieux sans exception. Là, debout au milieu de la salle, il dit : « Père gardien, ne soyez effrayé, ni vous ni vos religieux, de ce que je vais vous apprendre. Je suis le démon, lion rugissant, tentateur des âmes, persécu-

teur acharné de quiconque sert Dieu. C'est le Tout-Puissant qui m'envoie. Ne craignez rien, je ne vous causerai ni vexations ni frayeur. Je resterai parmi vous, sous cette forme et cette figure, le temps qu'il plaira à la divine Majesté. Pour vous, tenez ce mystère secret et ne le découvrez à personne, afin de ne pas encourir son châtement. J'irai moi-même demander par la ville toutes les aumônes; telle est la volonté de Celui qui me créa et qui punit de la sorte mon orgueil. » Les religieux, voyant que telle était la volonté du Seigneur, se turent, par obéissance pour sa divine Majesté. Merveilleux secrets de l'inscrutable volonté de Dieu! Le démon passa deux années entières dans ce couvent. Chaque jour, il allait demander l'aumône à travers la ville, et, en particulier, à la porte d'un riche et notable marchand. Après lui avoir demandé une aumône qu'il

n'obtenait jamais, — car cet homme était inhumain, sans pitié, et jamais on ne faisait l'aumône dans sa maison, — il lui disait : « Fais pénitence, aie repentir de tes péchés, car tu ne sais quand tu mourras. » Et, si le marchand n'était pas là, il tenait les mêmes discours à ses serviteurs, afin qu'ils lui fussent répétés. Les deux années écoulées, le démon dit au gardien et aux religieux : « Ma mission est remplie. Dieu m'avait envoyé en cette ville pour prêcher la pénitence à tel marchand; il a usé pour le convertir de moyens sans nombre et a attendu bien des années qu'il fit pénitence et changeât de vie. Mais lui est resté insensible à la faveur que Dieu lui faisait, et sa perversité ne saurait trouver grâce devant le Seigneur. Je ne puis demeurer ici plus longtemps. Vous, observez les vœux que vous avez prononcés, si vous ne voulez

vous voir dans la même peine. » Ces paroles dites, il disparut subitement aux yeux de tous. Le gardien, en homme prudent, prit avec lui quelques religieux renommés pour leur sainteté et leur perfection, et s'en fut sur l'heure à la maison du marchand pour lui donner avis de ce qui s'était passé. Mais cela ne servit pas à grand'chose. Il y avait déjà une si terrible tempête dans la maison de l'infortuné, que ni eux ni aucun des ecclésiastiques et religieux de divers ordres accourus en grand nombre n'y purent pénétrer. Au bout de deux heures environ la tempête s'apaisa; alors, étant entrés, ils trouvèrent que les démons avaient emporté le marchand aux enfers en corps et en âme. Le gardien fit un sermon de tout ce qui s'était passé, et tous célébrèrent les louanges de Dieu qui, de tant de manières, appelle les pécheurs à résipiscence. »

Lope excellait à découvrir ou à imaginer des sujets dramatiques. Il choisissait d'instinct ceux qui pouvaient donner lieu à des conflits de passions, à des oppositions violentes de sentiments, et exciter l'intérêt du public; mais il manqua souvent soit de loisir, soit de patience, pour conduire à bonne fin le développement d'une intrigue. Dans certaines de ses œuvres, improvisées peut-être à la sollicitation pressante des comédiens, les derniers actes sont confus, pleins de négligences ou même de maladresses, et semblent abandonnés à l'état d'ébauche. *Fray Diablo* en est un exemple. Le poète, en lisant l'étrange récit de Cristóbal Moreno, fut frappé du rôle aussi nouveau qu'inattendu attribué au démon dans cette légende, où il figure comme mandataire de Dieu, et soupçonna quels effets scéniques on pouvait tirer d'une situation où le drame

touche de si près à la farce. Par malheur, la plupart de ces effets, n'ayant été qu'entrevus, se trouvent indiqués trop sommairement dans *Fray Diablo* qu'on pourrait définir un beau drame d'intention, ou, si l'on préfère, le premier jet d'un beau drame que l'auteur n'a pas pris la peine de dégrossir.

Sans entrer dans les détails de cette pièce, inédite et connue par conséquent d'un très petit nombre de lecteurs, nous en signalerons les défauts les plus évidents.

Le principal, c'est qu'il n'y a pas dans *Fray Diablo* un seul personnage qui mérite ou sache gagner la sympathie des spectateurs. Le poète ne réussit pas à nous faire partager les angoisses des religieux franciscains; il ne nous les montre que trop tard et trop vaguement réduits à la dernière misère par la dureté des bourgeois de Lucques. Aussi

les voyons-nous sans émotion et presque avec indifférence repoussés de porte en porte pendant la plus grande partie du premier acte.

Octavia, qui aurait pu facilement se transformer — l'héroïne du *Diablo predicador* en est la preuve — en une figure de grâce touchante, apparaît ici comme une femme légère, prête à violer sans le moindre scrupule la foi conjugale. A peine mariée à Federico, — tel est, dans la pièce de Lope, le nom du riche marchand, — elle se prend d'amour, ou plutôt de fantaisie, pour Felisardo, fils du gouverneur de Lucques, et, dès leur première entrevue, se déclare à lui en ces termes non équivoques : « J'avoue que je vous aime d'amour excessif et que, Dieu m'en est témoin, vous m'avez captivé l'âme. Et, par cet aveu même, je vous donne clairement à entendre l'excès de mon amour, car, à moins de s'of-

frir à un amant, que peut dire de plus une femme? » — « Trouverai-je donc jamais meilleure occasion pour obtenir ce que je désire? » objecte Felisardo. A quoi elle réplique : « Le temps saura bien nous la ménager¹. »

D'autres épisodes, moins choquants sans doute, sont peu en rapport avec le caractère d'Octavia. Sa résurrection miraculeuse ne saurait lui être accordée en

1.

Yo confieso

que os amo con grande exceso
y que tengo, sabe Dios,
cautiva el alma por vos,
y cuando aquesto confieso,
bien claro os doy á entender,
señor, si os llego á tener
amor que de amor excede,
que aparte el gozar no puede
decir más una mujer.

— Pues ¿qué ocasion mejor
para que logre mi amor?

— El tiempo darla sabrá...

(*Fray Diablo*, Acto II.)

récompense de sa vertu, et, d'autre part, le poète ayant négligé de nous faire connaître au préalable la dévotion de la jeune femme envers sainte Marie, l'intervention de la Vierge a tout lieu de nous étonner. Une autre scène, celle où l'épouse de Federico vient supplier l'homme qui lui donna la mort de la reprendre sous son toit, me semble également peu conforme à la psychologie du rôle. Cette scène est devenue l'une des plus émouvantes du *Diablo predicador*, parce que nous savons innocente l'héroïne de ce drame, parce qu'elle sacrifie noblement le plus pur des amours au plus pénible des devoirs et qu'elle n'a jamais offensé son meurtrier « fût-ce par la pensée ». Tel n'est pas, il s'en faut bien, le cas de l'héroïne de Lope.

Le type de Federico n'est pas d'un dessin très précis. L'auteur a-t-il prétendu faire de lui un avare ? Il n'y paraît guère,

à l'entendre accueillir Octavia par ces promesses emphatiques : « Vous êtes, mon bien, maîtresse de cinq cent mille ducats; dites-moi que je suis, à mon tour, maître de vos pensées. Vos pieds foulent l'or, si le brocart vous semble indigne d'eux. Vous ne ferez aucun cas de l'or ni des plus fines émeraudes. Si la vue de ces plafonds vous déplaît, je les ferai tendre de tapis orientaux ou de toiles d'or de Milan. Je vous donnerai des vêtements faits des étoffes les plus riches, semés de rubis et de pierres précieuses¹. » Ces paroles ne sont-elles pas d'un prodigue accoutumé au luxe le plus

1. De quinientos mil ducados
eres señora, mi bien,
díme á mí que soy tambien
el dueño de tus cuidados.
Oro pisarán tus piés
si de brocado te indignas;
de oro y esmeraldas finas
harás desprecio, despues

dispendieux? L'avarice du personnage, si avarice il y a, se manifeste uniquement lorsqu'il s'agit de faire l'aumône et affecte moins le caractère d'un vice général que d'une haine personnelle contre l'ordre de Saint-François, haine dont les motifs nous échappent. Peut-être aussi le poète a-t-il voulu créer un égoïste ne lésinant pas sur ses propres plaisirs, mais insensible aux misères d'autrui. De toute façon, le caractère de Federico reste pour nous dans le vague.

Les observations précédentes démontrent suffisamment que, si Lope a su distinguer les éléments dramatiques conte-

los techos te entoldarán,
si de su vista te asombras,
con berberiscas alfombras
ó con telas de Milan.
Sembrados con mil rubies
y diamantes escogidos,
te daré ricos vestidos
de telas y de tabies.

(*Fray Diablo*, Acto I.)

nus dans la légende de Cristóbal Moreno, il n'en a tiré dans *Fray Diablo* qu'un parti assez médiocre. Sa pièce était faite pour attirer l'attention des *refundidores*, toujours en quête d'arguments à remanier, aussi ne tarda-t-elle pas à paraître sous une forme nouvelle, avec le titre de *El Diablo predicador*.

D. Luis Fernández-Guerra affirme que cette *comedia* fut représentée pour la première fois à Madrid en janvier 1623, et qu'elle obtint un grand succès. Ce renseignement doit être exact. Nous savons, en effet, que, le dernier dimanche de carnaval, 26 février de cette même année 1623, les comédiens de Manuel Alvarez de Vallejo jouèrent *El Diablo predicador* au palais royal de Madrid, devant Philippe IV et Élisabeth de Bourbon¹. Publiée seulement en 1653, dans

1. Luis Fernández-Guerra, *D. Juan Ruiz de*

la *Parte sexta de comedias escogidas de los mejores Ingenios de España... Zaragoza, por los herederos de Pedro Lanaja*, cette œuvre porte, dans quelques manuscrits anciens, les titres de *El Mayor contrario amigo* et de *El Demonio por amigo*. Dans la plupart des *sueltas*, ces divers titres se sont fondus en un seul : *El Diablo predicador y mayor contrario amigo* (*Le Diable prédicateur et le plus grand adversaire ami*)¹.

On ne sait au juste quel fut l'auteur

Alarcon y Mendoza, Madrid, 1871, p. 360. — *Datos inéditos que dan á conocer la cronologia de las comedias representadas en el reinado de Felipe IV, en los Sitios reales, en el Alcázar de Madrid, Buen Retiro y otras partes, sacados de los libros de gastos y cuadernos de nóminas de aquella época que se conservan en el Archivo del Palacio de Madrid*, publiés par G. Cruzada Villamil dans *El Averiguador*, année 1871, p. 8, c. 2.

1. Voir p. 73 la *Bibliographie* de *El Diablo predicador*.

de cette pièce, attribuée tour à tour et contre toute vraisemblance à quatre ou cinq poètes, tels que :

Philippe IV, — en qui l'on a voulu voir quelquefois l'auteur de nombreuses pièces publiées par différents écrivains sous le pseudonyme de *Un ingenio de esta corte* ;

N. Bermudez, — confusion évidente de ce nom avec celui de Belmonte Bermudez ;

Francisco de Malaspina, — auteur d'un *rifacimento* que nous examinerons plus loin ;

Fray Damian Cornejo, — sans doute en sa qualité de religieux franciscain. Nommé évêque d'Orense en 1694, il mourut seulement en 1706 (Gams). Il est donc peu probable qu'il ait pu écrire *El Diablo predicador* en 1623.

Villegas, — ce nom mérite d'être discuté plus sérieusement. On le retrouve,

soit de la main du copiste, soit ajouté après coup, sur trois manuscrits anciens dont je donne la description pp. 73-74. Je ne crois pas cependant qu'il s'agisse ici de Francisco de Villegas, dont on n'entend guère parler que vers la seconde moitié du dix-septième siècle. Deux autres auteurs dramatiques de ce nom étaient très en vue à Madrid en 1623. L'un d'eux, Juan Bautista de Villegas, comédien en même temps que poète, est certainement le même qui représenta devant Philippe IV, en décembre 1622 ou janvier 1623, la comédie de *Como se engañan los ojos*, qu'il avait composée¹. On pourrait donc objecter que, s'il eût été également l'auteur de *El Diablo pre-*

1. « Enero de 1623. — A Juan de Villegas, autor de comedias, 600 rs. por tres comedias que hizo á S. M., intituladas : *El Nieto de su padre*, *Como se engañan los ojos*, etc. » (Cruzada Villamil, *Datos inéditos...*, loc. cit., p. 7.)

dicador, il n'aurait pas laissé à un de ses rivaux, Manuel de Vallejo, le soin de faire valoir son œuvre devant le roi¹.

Don Diego de Villegas collabora avec Belmonte Bermudez et sept autres beaux-esprits à la comédie célèbre de *Algunas hazañas de D. Garcia de Mendoza, marqués de Cañete* (1622). A la même époque, il faisait partie de l'*Academia poética de Madrid*, où se réunissaient les meilleurs écrivains du temps. Plusieurs de ses pièces furent représentées à la Cour en 1623, notamment *La Ven-ganza y el amor* le 5, et *La Loca del cielo* le 9 février. Rien ne s'opposerait donc à ce qu'il soit l'auteur de *El Dia-blo predicador*.

Le sévillan Luis de Belmonte Bermudez, généralement désigné comme

1. Cruzada Villaamil, *Datos inéditos...*, loc. cit., p. 8. — Fernández-Guerra, *D. Juan Ruiz de Alarcón*, p. 360.

l'auteur de notre drame, réunit, en effet, un bon nombre de conditions favorables. Sa veine comique, très accentuée déjà en d'autres œuvres, pourrait fort bien avoir créé le personnage bouffon d'Antolin. Il connut certainement à Séville Manuel de Vallejo, sévillan comme lui, et qui joua le premier *El Diablo predicador*. Comme Diego de Villegas, il collabora aux *Hazañas del marqués de Cañete*, et fit partie de l'*Academia poética*. D'après Fernández-Guerra, il écrivit avec Alarcon la comédie de *Siempre ayuda la verdad* (imprimée sous le nom de Tirso de Molina), qui fut représentée à la Cour vers le milieu de février 1623, en même temps que l'on applaudissait au *corral del Principe* son *Afanador de Utrera*. Enfin, *Le Diable prédicateur* parut pour la première fois sous son nom, en 1653.

Nous ne prétendons pas décider ici

quel est le véritable auteur de ce drame. Après avoir énuméré les différents poètes auxquels il a pu être attribué, après avoir passé en revue les arguments à invoquer pour ou contre chacun d'eux, nous laissons le lecteur juge de cette question délicate. J'avoue, pour ma part, que j'hésite entre plusieurs hypothèses et que je n'ai pu parvenir à me faire une opinion personnelle. Le plus sage serait peut-être d'accepter, jusqu'à meilleure information, le nom de Belmonte Bermudez, que rien ne nous autorise pourtant à considérer comme définitif.

Le plan de *El Diablo predicador*, où ont trouvé place des vers, des scènes entières de *Fray Diablo*, ne s'écarte guère de la marche suivie précédemment par Lope. Et cependant la pièce nouvelle, par ses nuances, par ses traits significatifs, par son idée fondamentale, diffère si complètement de l'ébauche primitive

✓ qu'elle n'a pas de peine à la faire ou-
✓ blier. « Pour bien apprécier cette œuvre
étrange, dit M. Louis de Viel-Castel
dans une des meilleures études que l'on
ait écrites sur *Le Diable prédicateur*¹,
il faut d'abord constater l'esprit dans
lequel elle a été composée. Le but de
l'auteur était de glorifier l'ordre des
Franciscains, d'exciter en sa faveur la
dévotion et la munificence des fidèles,
et ce but, il paraît qu'il l'avait complète-
ment atteint. Pendant bien longtemps,
en effet, lorsque les moines de cet ordre,
si populaire en Espagne, croyaient s'a-
percevoir d'un relâchement dans l'es-
pèce de culte dont ils étaient l'objet,
d'une diminution dans la somme des
aumônes qu'on leur prodiguait, ils de-
mandaient qu'on remît sur la scène *Le*

1. *Essai sur le théâtre espagnol*. Paris, Char-
pentier, 1882, t. II, ch. LVII.

Diabole prédicateur : cet expédient était, dit-on, d'un effet assuré. » Ajoutons qu'il existe dans l'ancien théâtre espagnol un certain nombre de pièces composées, comme celle-ci, en faveur de tel ou tel ordre monastique ou régulier. Une des plus connues en ce genre est *El Gran principe de Fez*, que Calderon écrivit à la louange de la Compagnie de Jésus.

L'auteur du *Diablo predicador*, pour bien affirmer son intention, débute par un long parallèle entre le Christ et saint François. Ce morceau, qui ne se rattache pas directement à l'action, a l'avantage de préparer les esprits à l'ambiance mystique du drame. Il résume en outre des idées extrêmement populaires dans l'Italie du Moyen-Age, idées qui apparaissent déjà en maint passage des *Fiorretti*, qui inspirèrent à Barthélemy de Pise son célèbre livre des *Conformités*, et qui, accueillies avec enthousiasme par

les Espagnols, se propagèrent chez eux pendant des siècles, — témoin le *Flos sanctorum* d'Alonso de Villegas, où saint François est comparé non seulement à Jésus, mais encore au roi David.

L'histoire des Franciscains de Lucques, leurs tribulations, leur découragement bientôt suivi d'un véritable triomphe, tout cela constitue dans *Le Diable prédicateur* une action de premier plan, liée avec beaucoup d'habileté aux aventures romanesques d'Octavia et de son mari Ludovico.

La figure de ce dernier est puissamment modelée et peut passer pour une création originale de l'auteur, qui a fondu en un les deux types de l'avare et du jaloux. C'est toutefois l'avare qui l'emporte, un avare jeune et tragique dont rien ne peut fléchir la cruauté. Un des personnages le compare au mauvais riche de l'Evangile; il me rappelle plu-

tôt le sordide publicain que saint Jean l'Aumônier dépeint de si vive façon dans l'anecdote suivante : « Estant, dit-il, en Afrique et demeurant chez un Receveur de droits de l'Empereur extrêmement riche, et qui n'avoit aucune compassion des affligés : Il arriva durant l'hyver que plusieurs pauvres s'estant mis au Soleil pour s'échauffer, ils commencerent à dire du bien des maisons où on leur donnoit l'aumosne et à prier Dieu pour tous ceux qui leur faisoient charité; et au contraire à blâmer l'avarice de ceux qui ne leur donnoient rien, entre lesquels quelqu'un d'eux ayant nommé cet officier que je servois, ils s'entredemanderent tous les uns aux autres s'il leur avoit fait quelque charité, et il ne s'en trouva un seul qui en eust jamais receu la moindre aumosne : Sur quoy il y en eut un qui dit : Que me donnerez-vous si je puis tirer aujourd'huy quel-

que chose de luy? Ils demeurèrent d'accord de leur gageure; et aussi-tost il s'alla mettre auprès de la porte de mon maistre pour l'attendre sur son retour en sa maison. Dieu permit qu'il rentra chez luy en mesme-temps qu'une beste chargée de pain pour sa provision revenoit de chez le boulanger, et il fut tellement en colère des importunités violentes que luy faisoit ce pauvre, que ne trouvant point de pierre il prit un de ces pains et le luy jetta à la teste. Le pauvre le ramassa et l'alla montrer à ses compagnons pour leur faire voir qu'il avoit reçu quelque chose de sa main¹. » N'est-ce pas là un trait digne de notre

1. *Les vies des saints pères des déserts... traduites en françois par M^r Arnauld d'Andilly*; Paris, Pierre le Petit, 1668, t. I, pp. 379-380. — L'histoire et la conversion de cet avare font le sujet d'une pièce du quatorzième siècle, *Pierre le Changeur*, publiée par MM. Gaston Paris et Ulysse Robert

Ludovico, qui s'obstina et mourut dans l'impénitence, alors que le receveur en question se convertit et devint un grand saint?

Les autres rôles de *El Diablo predicador* correspondent à peu près à ceux de *Fray Diablo*. Mais l'auteur a pris un soin extrême d'en modifier les parties faibles ou défectueuses, d'en accuser le côté original. La chasteté d'Octavia, sa dévotion à la Vierge, son roman de jeune fille avec son cousin Feliciano n'ont rien de fade. Tout à fait effacée chez Lope, la physionomie du gardien, ou supérieur du couvent, est ici pleine de noblesse. « La simplicité, l'abnégation du moine s'unissent dans sa personne à la fermeté calme et prudente sans laquelle il n'est pas possible de diriger utilement

dans les *Miracles de Nostre Dame*, t. VI, n° xxxvi. La résurrection d'Octavia pourrait fort bien elle-même figurer au nombre de ces miracles.

d'autres hommes ¹. » Que dire de cette pantagruélique caricature qu'est frère Antolin ? Il rendrait des points au Dom Pomporio de Straparole « si grand avaleur de poix gris, qu'il se vantoit manger en un seul repas un quartier de veau avec une paire de chappons gras. Il avoit une grande jatte, qu'il nommoit son oratoire de devotion, qui tenoit pour le moins sept grandes escuelles de potage, laquelle, outre sa pitance ordinaire, il emplissoit tous les jours, tant à disner comme à soupper, de quelque brouet, dont il ne laissoit perdre une seule goutte, outre ce qui estoit devant les autres religieux, qu'il r'amassoit en cest oratoire de devotion, jettant le tout sur sa conscience, et escrimant des machoires comme s'il n'eust mangé de trois mois ². » Cet extraordinaire bouffon, à

1. Viel-Castel, *loc. cit.*

2. *Les facétieuses nuits de Straparole*, traduit

peine esquissé dans *Fray Diablo*, a pris dans *El Diablo predicador* une importance si considérable qu'il est devenu par la suite, et contrairement à la conception de l'auteur, le personnage principal de la pièce. Quant à Lucifer, il ne faut pas s'attendre à trouver en lui « cet héroïsme sombre, cette dure obstination, cette poignante ironie, ces bras orgueilleux et roidis qui serrent la douleur comme une maîtresse » par quoi se distingue, d'après Taine, le Satan de Milton. Malgré ses « mugissements de taureau » et quelques blasphèmes obligatoires, c'est en somme un assez bon diable, penaud d'avoir été pris au piège, et dont la préoccupation évidente est de dépouiller au plus vite le froc qui lui brûle les épaules. Il devait exciter dans

tes par Jean Louveau et Pierre de Larivey; Paris, Jannet, 1857, t. II, p. 295. De la *Bibliothèque elzévirienne*.

le public beaucoup plus d'hilarité que de compassion ou de terreur.

La vieille légende de Moreno, — que lui-même avait peut-être copiée chez un écrivain antérieur, — semblait avoir acquis sa forme dramatique définitive lorsqu'un poète des plus obscurs s'avisa de refondre à sa manière *El Diablo predicador*. Il s'appelait le docteur Francisco de Malaspina et vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Sa pièce, intitulée *La Fuerza de la verdad* (*La Force de la vérité*) parut dans *Pensil de Apolo, en doce Comedias nuevas de los mejores Ingenios de España. Parte catorce... En Madrid, por Domingo Garcla y Morrás, 1660*. Une deuxième édition de ce recueil fut publiée l'année suivante par le même éditeur.

Résumons brièvement l'intrigue imaginée par Malaspina. Dans son drame, Antolin porte le nom de Marforio, Oc-

tavia celui de Rosaura et Ludovico celui de César. La scène se passe à Vérone. Carlos, frère de Rosaura, veut donner sa sœur en mariage à un certain Octavio, Guelfe comme lui. Mais la jeune fille aime en secret César, Gibelin, et par conséquent ennemi de sa famille. On ne s'explique guère cet amour pour un homme que l'auteur nous présente sous ces couleurs peu sympathiques : « très riche, orgueilleux, puissant, vaniteux, cruel et altier, un homme à qui le Ciel bénévole a accordé assez de richesses pour satisfaire tous ses vices »¹.

Carlos surprend une nuit les deux amoureux en conversation galante. César

1. ... un hombre alli muy rico,
soberbio, poderoso,
vano, cruel, y altivo,
un hombre á quien el Cielo
le concedió benigno
bienes con que pudiese
ejecutar sus vicios.

l'étend par terre d'un coup d'épée, et Rosaura, croyant son frère mort, se retire dans un couvent. Mais le terrible César ne tarde pas à découvrir sa retraite et prétend l'en arracher, malgré les exhortations du diable déguisé sous un habit monacal. Rien ne peut l'arrêter, pas même l'apparition d'un squelette qui lui donne à lire un sonnet sur la vanité des choses terrestres. Il persuade la jeune fille, l'enlève, se réfugie avec elle dans la montagne et devient capitaine d'une troupe de brigands. Remis de sa blessure, Carlos court à la poursuite du ravisseur. Ses hommes cernent la montagne et César, sur le point d'être pris, se jette dans un précipice. Il est arrêté au milieu de sa chute par une croix qu'il entoure instinctivement de ses bras. Pareil miracle lui ouvre les yeux. Il reconnaît l'énormité de ses crimes, *la force de la vérité*, et meurt

de contrition, embrassant le bois divin. Rosaura ne quittera pas la montagne où elle se propose de vivre en ermite au fond d'une caverne.

On voit par cette analyse succincte que cette intrigue n'a rien d'original. Le diable et les Frères Mineurs y jouent un rôle des plus effacés. Quant à l'action principale, elle est faite de morceaux pris çà et là dans l'ancien théâtre espagnol et assez mal assortis. L'enlèvement de Rosaura et la scélératesse de César ne sont pas sans rapport avec l'histoire de Ludovic Enius, dans *Le Purgatoire de saint Patrice*¹. On ne saurait compter les œuvres dramatiques, généralement médiocres, où des amoureux contrariés vont vivre de brigandages dans la montagne. Enfin, une des scènes les plus curieuses, celle où César est arrêté dans

1. Voir mes *Drames religieux de Calderon*.

sa chute par une croix, a été empruntée à un drame de Belmonte Bermudez, *La Renegada de Valladolid*.

Des trois pièces que nous venons d'examiner, *Le Diable prédicateur* était la seule qui méritât de survivre; aussi est-ce la seule qui se soit maintenue sur le théâtre jusqu'à nos jours, non sans avoir couru bien des fortunes diverses.

Le public du dix-septième siècle, d'accord avec les sentiments de l'auteur, voit en elle une œuvre religieuse, et c'est à ce titre qu'elle obtint une première et longue popularité. Un lecteur moderne ne saurait sans effort s'identifier aux spectateurs des vieux *corrales*. Il doit, pour goûter les *comedias de santos* et s'y intéresser, faire abstraction de ses idées personnelles, s'abandonner aveuglément à la fantaisie du poète, accepter pour vraisemblable l'absurde et le surnaturel, faire ses yeux naïfs et ses oreil-

les ingénues. Ces conditions, si difficiles à acquérir¹, étaient celles où se trouvaient naturellement ces Espagnols batailleurs, arrogants, enclins aux passions les plus désordonnées, mais qui redevenaient sensibles et crédules comme des enfants aux choses de la religion. Ils

1. Certains critiques, de race germanique ou anglo-saxonne, n'ont jamais pu s'y plier. Ticknor reste déconcerté dès qu'il s'agit d'un miracle ou d'un fait surnaturel. Un des derniers commentateurs de Lope, M. Wolfgang von Wurzbach, écrit dans un ouvrage récent : « En lisant ces comédies de saints, un lecteur non prévenu se demande forcément : Jusqu'à quel point devait être borné le niveau intellectuel du public auquel le poète pouvait présenter une chose semblable ? En même temps, cela jette une lumière singulière sur le poète qui dramatisait de pareils sujets. A ce qu'il paraît, Lope de Vega croyait véritablement à tout ce qu'il exposait dans ses comédies. C'est pourquoi il ne craignait pas de représenter dans ses pièces les miracles les plus absurdes, ce qui suppose la plus fabuleuse confiance en la crédulité du public. » (*Lope de Vega und seine komödien*, Leipzig, 1899, p. 113.)

écoutaient comme une homélie édifiante les aventures merveilleuses de ces héros qui, par l'ardeur soutenue de leur foi, gagnaient le ciel à travers une existence de crimes et d'abominations. Peut-être chacun d'eux se promettait-il, à leur exemple, une fin bienheureuse; aussi l'émotion était-elle sincère et spontanée. On vit des comédiens quitter les planches où ils venaient de représenter le personnage d'un saint, pour se retirer au couvent. En ce sens, la comédie espagnole fut quelquefois, au dix-septième siècle, le corollaire des écrits ascétiques.

On comprend quelle impression devait faire sur des esprits ainsi disposés le châtiment du barbare Ludovico. « Qui-conque usurpe ses richesses ne verra jamais la face de Dieu. Malheur à qui s'enrichit de la sueur des pauvres gens! » dit Lucifer. Ces paroles, lancées du haut de la scène, — on pourrait presque dire

de la chaire, — ne tombaient pas en des cœurs inexorables. Dès le lendemain, les offrandes arrivaient plus nombreuses au couvent de saint François. Aussi les religieux voyaient-ils d'un œil favorable une pièce composée à la louange de leur ordre et allaient même, prétend-on, jusqu'à prêter leurs propres habits aux comédiens chargés des rôles de moines. Nul ne songeait, bien loin de là, à se scandaliser de la goinfrie d'Antolin ou du singulier déguisement imposé par Dieu au démon.

Au dix-huitième siècle, une transformation complète s'opère dans les esprits et dans les mœurs. Si la vieille *comedia* occupe encore un rang honorable dans le répertoire des théâtres¹, c'est uniquement à titre rétrospectif. Les poètes de

1. Voir les listes de spectacles publiées par M. Emilio Cotarelo dans *Maria Ladvenant* et dans *La Tirana*. Madrid, 1896 et 1897.

l'époque ne cultivent plus guère cette forme dramatique démodée à jamais. Aux miracles légendaires, le peuple lui-même semble préférer le merveilleux des comédies de magie, — sortes de féeries à machines et à changements de décors où l'intrigue et la versification rivalisent d'extravagance. C'est sans doute parce qu'elles étaient écoutées avec peu de respect que Ferdinand VI interdit une première fois les comédies de saints. Le célèbre décret de Charles III qui, le 9 juin 1765, supprima les *autos sacramentales*, renouvelle l'interdiction « des comédies de saints ou de sujets sacrés, à quelque titre que ce soit¹ ».

Il est probable que *Le Diable prédicateur* fut compris parmi ces dernières. Chassé de Madrid, il se réfugia en pro-

1. Voir le texte de ce décret dans E. Cotarelo, *Iriarte y su época*. Madrid, 1897, p. 47, n. 4.

vince et jusque dans les plus petits hameaux, où l'on dut voir alors des représentations dans le genre de celle que Blanco White a décrite une trentaine d'années plus tard.

Ce voyageur, se rendant à Osuna, avait fait halte dans le village d'El Arahal. « L'hôtel, dit-il, quoique bien loin du confortable dans le sens anglais du mot, n'était pas le pire de ceux que nous avons eu à subir. Les voyageurs n'y étaient pas condamnés à mourir de faim s'ils n'avaient apporté quelques provisions avec eux. On nous donna une bonne chambre avec plusieurs chaises rompues, une table de sapin, et deux matelas posés sur des planches que des tréteaux en fer élevaient au-dessus du sol carrelé de briques. Un plat de jambon et d'œufs nous fournit un dîner substantiel, et une bouteille de vin à bon marché, mais nullement désagréa-

ble, nous fit oublier le petit trot de notre étape. Juste au moment où nous sentions l'approche de cet ennui particulier qui nous guette à chaque coin d'un hôtel, notre attention fut attirée par le son d'un chalumeau et d'un tambour. Mais, pour demander un renseignement dans une *fonda* espagnole, fût-elle des meilleures, il faut, ou exercer ses poumons en appelant successivement garçon, servante et hôtelier pour multiplier les chances de trouver quelqu'un disposé à vous entendre, ou adopter la méthode plus paisible de les chercher à travers toute la maison, en commençant par la cuisine... Nous apprîmes enfin qu'une troupe d'acteurs ambulants allait commencer sa représentation. C'était vraiment une bonne nouvelle... La représentation, comme on nous l'avait dit, avait lieu dans la basse-cour, dont l'étable, avec sa porte ouverte, pouvait assez bien tenir lieu de scène et

de loge pour les artistes. Après avoir payé un peu plus d'un penny par personne, nous occupâmes nos places sous le ciel étoilé, affublés de nos manteaux. Un violon glapissant, un violoncelle grommelant et un assourdissant cornet français composaient l'orchestre. Quatre couvertures ou courtepointes cousues ensemble servaient de rideau. Toute la décoration consistait en rideaux rouges qui, tombant négligemment des charpentes, flottaient au vent et nous initiaient au secret des loges où les artistes, ayant peine à remplir plusieurs rôles à la fois, se multipliaient avec l'aide du tailleur. La pièce était *Le Diable prédicateur*. Le caractère de cette comédie est si singulier et le fait de sa popularité dans tout le pays est tellement significatif que je veux vous en donner un aperçu ¹... »

1. José Maria Blanco White, *Letters from Spain*

Bien d'autres récits de voyage, antérieurs à celui de White, nous entretiennent du *Diablo predicador*.

Henry Swinburne écrivait à propos d'une représentation théâtrale : « J'ai bien regretté que toutes ces absurdes fanfaronnades dont les pièces espagnoles étoient remplies, aient été presque entièrement supprimées. A leur place, la stupidité semble avoir établi son trône sur ce théâtre. J'étois extrêmement ennuyé, et j'aurois bien mieux aimé voir Arlequin portant des reliques à la procession (?), des saints, des diables engagés dans un combat dont le succès étoit très douteux, et surtout Lucifer jouant le rôle d'un prieur de couvent, comme ils faisoient autrefois dans leurs *loas* et dans leurs *autos sacramentales*¹. »

by Don Leucadio Doblado, second edition. London, Henry Colburn, 1825, pp. 143-146.

1. *Voyage de Henry Swinburne en Espagne*

Un Allemand du nom de Kaufhold, qui voyageait en Espagne de 1790 à 1792, vit jouer *Le Diable prédicateur* à Aranjuez. « Cette pièce décriée, dit-il, jouit encore de la faveur du public¹. »

On pourrait multiplier les témoignages de ce genre.

Dans les premières années du dix-neuvième siècle, et probablement avant, *Le Diable prédicateur* avait reparu sur les théâtres de Madrid. Pellicer nous apprend qu'il y fut représenté quinze fois dans le courant de l'année 1802, et avec beaucoup de succès². Moins de deux

en 1775 et 1776. Traduit de l'anglois. Paris, imprimerie de Didot l'aîné, 1787, p. 15. — Swinburne, comme beaucoup d'autres étrangers, ne se doutait guère de ce qu'étaient au juste les *loas* et les *autos sacramentales*.

1. Anton Kaufhold, *Spanien wie es gegenwärtig ist...* Gotha, Carl Wilhelm Ettinger, 1797, t. I, p. 198.

2. Casiano Pellicer, *Tratado de la comedia y del histrionismo*, t. I, p. 184, n.

ans plus tard (11 février 1804), l'Inquisition mettait la pièce à l'index. La mesure, cette fois, émanait de l'autorité ecclésiastique. Nous indiquerons plus loin un des motifs pour lesquels elle supprima ainsi une œuvre connue de l'Espagne entière depuis près de deux cents ans.

Cette interdiction fut-elle de longue durée? Tous les historiens du théâtre espagnol prétendent qu'elle ne prit fin qu'avec l'Inquisition elle-même, en 1820.

Voici pourtant ce que nous lisons dans les *Souvenirs* de M^{me} d'Abrantès :

« Une belle œuvre, et qui mérite d'être connue dans notre langue, c'est *Le Diable prédicateur*. Elle est, dit-on, du roi Philippe IV, et je le croirais d'autant mieux qu'il y a une sorte de courage à braver les moines, courage que pouvait avoir seul un souverain, surtout à cette époque. *Le Diable prédicateur* est une pièce comique, et faite de telle sorte,

qu'il y a, dans les deux premiers actes, plus de talent que dans les mélodrames qu'on joue à la Gaieté, à l'Ambigu-Comique et même à la Porte-Saint-Martin.

« Le sujet en est comique par lui-même sans les accessoires. Les Franciscains sont à Avila (?); ils sont contraints d'en partir parce que le diable a soufflé l'avarice et l'impiété dans le cœur des habitants, et qu'ils ne font plus la charité aux Franciscains. Mais Dieu, touché de pitié, envoie l'ange Gabriel pour contraindre le diable à prêcher la bonté et la charité autant qu'il a prêché le contraire. Il revêt un habit de franciscain, et il joue le rôle que Dieu lui inflige. Voilà le nœud principal. L'auteur y a ajouté des scènes amenées par des caractères vraiment comiques, notamment celui d'Antolin, qui est pourtant un peu forcé comme charge comique; les caractères de l'avare et du ja-

loux réunis dans le même homme sont une belle conception. Je traduis cette pièce pour le *Théâtre européen*¹.

« Etant un jour à Madrid, à une représentation du *Diable prédicateur*, je vis une drôle de chose, et qui prouve bien la ridicule superstition du pays. Les acteurs étaient en scène : celui qui faisait le diable avait les pieds fourchus, qui se voyaient très bien. Passe le saint-sacrement. Comme le théâtre du Prince ou celui de la Cruz (je ne me rappelle plus auquel des deux se jouait la pièce du *Diable prédicateur*); comme le théâtre n'avait que des murs en planches légèrement enduites de plâtre, on entendait distinctement ce qui se passait au dehors. Aussi, dès que la clochette ar-

1. « Le caractère d'Octavia n'a pas assez d'intérêt. On pouvait en faire l'épisode le plus intéressant de la pièce. » (*Note de M^{me} d'A.*) — Cette observation me semble très mal fondée.

gentine du saint-sacrement annonça sa venue, tout fit silence, les acteurs s'arrêtèrent et se mirent à genoux, le Diable comme les autres. L'effet qu'il produisait fut plus comique, parce que pour plus d'illusion il avait ajouté des ongles crochus à ses mains, comme il en avait mis de fourchus à ses pieds. Aussi, dès qu'on vit le pauvre diable *prier Dieu*, le rire prit à tout ce qui, dans la salle, n'était pas Espagnol. Mais aussitôt que la sonnette du saint-sacrement eut annoncé en s'éloignant que Dieu *n'était plus là*, chaque acteur se releva et se remit en scène comme si rien n'eût passé, et comme si Dieu n'était pas présent en tout lieu et toujours!

« Ce que j'ai dit là, je l'ai vu en 1806!¹ »

1. *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal de 1808 à 1811*, par la duchesse d'Abrantès. Bruxelles, Hauman, Cattoir et Cie, 1838, t. II, pp. 73-75. — M^{me} Carey, dans ses

Les souvenirs parfois peu précis, en certains cas fantaisistes, de la duchesse d'Abrantès l'ont ici induite en erreur.

notes à *La cour et la ville de Madrid par la comtesse d'Aulnoy*, Paris, Plon, 1874, rapporte une anecdote semblable : « Il en était encore ainsi en 1823. Acteurs et spectateurs s'agenouillaient, s'il leur arrivait d'entendre la sonnette qui annonçait aux fidèles le passage du Saint-Sacrement. Les officiers de la garnison française de Barcelone s'égayèrent de cet usage, et, comme on jouait à cette époque le *Barbier de Séville*, ils se procurèrent la sonnette de l'église voisine et la firent tinter juste au moment où Figaro savonne le menton de son patron. Il en résulta une scène ridicule qui fit quelque scandale dans la ville » (p. 43, n.). Dans ce même chapitre de son *Voyage*, M^{me} d'Aulnoy donne sur une représentation qu'elle vit à Vitoria, en 1679, quelques détails qui ne seront pas ici hors de propos : « On jouait la *Vie de saint Antoine*... J'y remarquai que le diable n'était pas autrement vêtu que les autres, et qu'il avait seulement des bas couleur de feu et une paire de cornes pour se faire reconnaître... Quand saint Antoine disait son *Confiteor*, ce qu'il faisait assez souvent, tout le monde se mettait à genoux et se donnait des *mea culpa* si rudes, qu'il y avait de quoi s'enfoncer l'estomac. »

D'abord, de son propre aveu, elle ne résida en Espagne et en Portugal que de 1808 à 1811, comme il est dit tout au long dans le titre de son livre. En second lieu, la représentation dont elle nous fait le récit ne peut qu'avoir été postérieure au 4 décembre 1808. C'est à cette date qu'un décret de Napoléon abolit l'Inquisition d'Espagne. Les directeurs de théâtre durent en profiter pour reprendre certaines pièces interdites, entre autres *Le Diable prédicateur*, qui disparut de nouveau jusqu'en 1820, lorsque, en 1814, Ferdinand VII eut rétabli l'Inquisition.

Revenons à nos voyageurs, que nous avons choisis à dessein de nationalités différentes. Tous, on a pu s'en convaincre, se sont trompés sur le vrai sens de l'œuvre et sur les intentions de l'auteur. M^{me} d'Abrantès, pour ne citer qu'elle, croit voir dans *Le Diable prédicateur*

une pièce comique et une attaque dirigée contre les ordres religieux¹. Rien n'est plus faux, mais rien, à vrai dire, n'était plus contraire aux idées du dix-huitième siècle que le mysticisme de cette comédie. Aussi chacun, en Europe, l'explique-t-il à sa manière. Mais, qu'on la tienne pour une farce grossière ou pour un exemple du fanatisme espagnol, ce n'est jamais, suivant le mot de Kaufhold, qu'« une pièce décriée ». Cette opinion, si unanimement défavorable, ne fut pas étrangère, je suppose, à la décision prise par les inquisiteurs.

Il faut convenir que les comédiens

1. M. Wolfgang von Wurzbach, dont nous avons déjà parlé, n'écrivait-il pas encore l'année dernière : « Il était très naturel que le diable fixât son attention sur un ordre comme celui des Franciscains. Ses vains efforts pour l'extirper forment le sujet de *Fray Diablo*, comédie où Satan a même l'audace de revêtir un froc pour réaliser ses projets. » (*Lope de Vega und seine komödien*, p. 126.)

avaient contribué pour une large part à faire de cette œuvre la bouffonnerie sans portée qu'elle devint à la longue. L'élément surnaturel, les épisodes dramatiques eux-mêmes passèrent peu à peu au second plan afin de laisser le champ libre aux facéties d'Antolin. Je possède, annoté en vue de la représentation, un exemplaire de *El Diablo predicador* tout à fait significatif à cet égard. Le rôle du diable est écourté de moitié; de son premier récit, relatif à saint François, il subsiste à peine une trentaine de vers. Des scènes entières ont été biffées d'un trait de plume. Des coupures pratiquées maladroitement dans les rôles de Ludovico et de Feliciano devaient rendre l'action à peu près incompréhensible. En revanche, celui d'Antolin est soigneusement respecté. Aussi l'effet produit était-il bien différent de ce que l'auteur s'était proposé.

« Lorsque la révolution de 1820 eut brisé le joug de la censure et proclamé la liberté absolue du théâtre, dit M. de Viel-Castel, nous nous trouvions à Madrid. Nous vîmes jouer *Le Diable prédicateur* en présence d'un public nombreux dont les démonstrations n'étaient pas très différentes de ce qu'eussent été celles d'un parterre parisien du second ou du troisième ordre. Evidemment, il ne saisissait pas le côté vraiment dramatique de ce qu'il avait sous les yeux, il ne voyait que la bizarrerie des préjugés et des habitudes de la vie monacale, il en riait. Le véritable héros de cette comédie, c'était pour lui le frère Antolin, et elle se résumait presque à ses yeux dans la guerre burlesque déclarée par le démon à la gourmandise de ce facétieux personnage. Nous aimons mieux, à tout prendre, le public qui, dans un autre temps, s'associait à l'en-

thousiasme du poète en faveur de saint François et de ses disciples, sympathisait avec le père gardien, s'indignait contre la dureté du cœur de l'impie Ludovic et sortait du théâtre l'âme remplie d'une religieuse terreur. Il pouvait n'être pas plus éclairé que celui d'aujourd'hui, mais il y avait certainement en lui plus d'imagination, plus d'aptitude aux émotions fortes et élevées. »

On ne saurait mieux résumer la question en quelques phrases.

Quinze ans plus tard (février 1835) *Le Diable prédicateur* n'était déjà plus au répertoire, lorsque l'acteur Guzman eut l'idée de reprendre la pièce, le jour de son bénéfice, sur le Théâtre del Príncipe. Cette reprise qui « après une longue parenthèse, offrait tout l'attrait d'une nouveauté, eût été l'événement du jour si le changement du ministère n'avait occupé si fort l'attention publique ». J'ai sous

les yeux le compte rendu publié au lendemain de cette représentation par le célèbre Mariano José de Larra¹. « L'œuvre n'a rien de comique, déclare-t-il tout d'abord. Elle est si familière à tout le monde qu'en raconter l'argument ce serait répéter ici ce que chacun sait par cœur. On l'a représentée sur nos théâtres un nombre infini de fois, alors même qu'elle avait l'honneur d'être prohibée par la censure. Le bénéficiaire, en l'exhumant, a bien su ce qu'il faisait. » Quelques détails concernant la mise en scène méritent d'être cités : « Il y a aussi parmi les personnages un dragon, lequel ne

1. *Revista española*, numéro du 20 février 1835. Quoique l'article ne soit pas signé, mon excellent ami J. R. Lomba y Pedraja, qui prépare en ce moment une étude biographique et critique sur Larra, m'affirme qu'on doit l'attribuer sans hésitation à la plume de *Figaro*. Ce compte rendu, malheureusement trop court, commence par la phrase qui sert d'épigraphe à la présente notice.

parle pas, il est vrai, bien qu'il joue aussi son rôle, agite ses grandes ailes et se meuve très gauchement dans l'espace, grâce à la maladresse du machiniste. Il y a encore un enfer qui vomit des flammes, très mal odorantes, en vérité, et qui incommodèrent grandement les pauvres spectateurs. » « On entend çà et là de très beaux vers, ajoute le critique, et des scènes d'une réelle vigueur. La grande scène entre le diable et Ludovico est magnifique. »

Nous avons cherché si une œuvre aussi répandue que *El Diablo predicador* n'avait pas donné matière à quelque parodie. Il semble, en effet, que la première et la dernière scène de notre drame aient inspiré à Ramon de la Cruz les scènes correspondantes d'un *sainete* intitulé *El Diablo autor y aburrido* (*Le Diable directeur de théâtre et dégoûté de l'être*), *sainete* représenté pour la

première fois le 24 janvier 1799¹. Quoique le titre de *El Diablo predicador* ne figure pas dans les derniers vers de cette pièce, ils pourraient fort bien faire allusion à l'esprit de dénigrement que nous avons constaté chez les voyageurs de différents pays. « Pourquoi, disent ces vers, n'y aurait-il pas de diables dans les intermèdes? Ceux qui, en voyant sur nos théâtres, concluent que l'Espagne est arriérée, s'apercevront que nous savons aussi les tourner en ridicule et que passe-temps n'est pas toujours ignorance. »

Un opéra intitulé *El Diablo predicador*, musique de Basilio Basili, paroles de Ventura de la Vega, fut représenté à Madrid sur le Théâtre de la Cruz, le 4 mars 1846, et repris le 26 mai 1847.

1. Inédit. M. Cotarelo en a donné l'analyse dans sa remarquable étude sur *Don Ramón de la Cruz y sus obras*. Madrid, 1899, pp. 184 et 323.

Le livret, contrairement à l'usage, était écrit en espagnol. Un compte rendu de l'époque constate que « cette langue, on peut l'affirmer sans crainte, se prête au chant aussi bien que la langue italienne¹ ».

Nous avons vu que M^{me} d'Abrantès se proposait de traduire en français *El Diablo predicador*. Cette traduction est restée à l'état de projet. On ne la trouve pas dans les cinquante-sept livraisons du *Théâtre européen*, publiées à Paris en 1835, quoique le nom de la duchesse d'Abrantès soit inscrit sur la liste des collaborateurs.

En 1782, Jean-François Peyron écrit à

1. Luis Carmena y Millan, *Crónica de la ópera italiana en Madrid*, Madrid, 1878, pp. 96 et 97, n.; *Semanario pintoresco español*, année 1846, p. 80. — Un journal religieux intitulé *El Diablo predicador* se publia à Madrid en 1842. Voir Eugenio Hartzenbusch, *Apuntes para un catálogo de periódicos madrileños*, n° 466.

la fin d'un chapitre consacré au théâtre espagnol : « Je terminerai cet article par l'analyse de la pièce intitulée *El Diablo predicador*; c'est l'ouvrage d'un anonyme. Cette pièce renferme plusieurs scènes vraiment comiques, et le sujet paroîtra d'autant plus piquant, qu'il est plus opposé à notre goût. » Les quelques passages traduits ne donnent qu'une idée lointaine de l'original¹.

Dans son *Essai sur le théâtre espagnol*, M. de Viel-Castel a étudié *Le Diable prédicateur* en quelques pages excellentes, auxquelles nous avons fait plusieurs emprunts. On y trouve d'assez longues scènes détachées, consciencieusement traduites.

1. *Nouveau voyage en Espagne fait en 1777 et 1778*, Paris et Londres, 1782, t. II, p. 241, sq. Pour l'attribution de ce voyage à Peyron, voir Foulché-Delbosc, *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*, n° 177.

M. Gustave Reynier, qui a publié récemment¹ un article des mieux documentés sur *Le drame religieux en Espagne*, n'a eu garde de passer sous silence la curieuse légende des franciscains de Lucques.

Citons encore une traduction italienne de Pietro Monti, sous le titre de *Il maggior nemico amico*².

De notre propre traduction nous n'avons qu'un mot à dire. Si elle est loin d'être aussi parfaite que nous l'eussions désiré, du moins reproduit-elle sans omissions ni coupures le texte intégral de *El Diablo predicador*.

Paris, le 20 mai 1900.

1. *La Revue de Paris*, n° du 15 avril 1900.

2. *Teatro scelto di Pietro Calderon della Barca, con opere teatrali di altri illustri poeti castigliani*. Milano, dalla Società tipografica de classici italiani, 1855, t. III.

BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS.

La Biblioteca Nacional de Madrid possède cinq manuscrits anciens de *El Diablo predicador* :

a) (Yy, 34). *Jesus Maria Josef | El mayor contrario amigo*. | Incomplet de plusieurs feuillets.

b) (Yy, 545). *El mayor contrario amigo*. Ajouté après coup : *Villegas*.

c) (Yy, 646). Sur la couverture en vélin : *La granco | media del | demonio por | amigo | De Villegas*. | Sur le premier feuillet : *La gran comedia del mayor contrario | amigo de don franco de Villegas*.

A la fin de la pièce : « *He leído esta comedia, y me parece no contiene cosa alguna contra n̄ra Sancta fe, y buenas costumbres. Asi lo siento, salvo meliori etc. En esse convto de*

S. Juº de los Reyes en .28. de setiemb. de 85.
— *Fr. Lucas Alvarez de Toledo.* »

Au verso du feuillet suivant : « *Es de Alexandro Baulista estando en la ciudad de Zaraga en 26 del año de 1685. — Este libro de comedias es de Alexandro Bautista galan de la compa.* »

D. Ramón de Mesonero Romanos (*Biblioteca de autores españoles*, t. XLV, p. xxii, n.) et, — ce qui est plus surprenant, — La Barrera, en plusieurs passages de son *Catálogo del teatro antiguo*, ont attribué par erreur à ce manuscrit la date de 1635.

d) (Yy, 703). *El mayor contrario amigo.*

e) (Xx, 114). Sur le faux titre : *El mayor contrario amigo | es esta comedia de Juan Garcia.* Au-dessous, d'une écriture et d'une encre différentes : *de Villegas.*

Sur la première page, de l'écriture et de l'encre du faux titre : *El mayor contrario Amigo | de don francisco de Villegas.*

A la fin : *es de Juan Garcia.* 31 /

IMPRIMÉS.

1º *Parte sexta de Comedias escogidas de los mejores Ingenios de España. — Zaragoza, por los herederos de Pedro Lanaja, impressores*

del Reyno de Aragon, 1653. La quatrième pièce de ce recueil est *El Diablo predicador*, de Belmonte. Je n'ai pas vu cette *Parte* qui existe, d'après La Barrera, à la Bibliothèque Impériale de Vienne. ✓ ?

La pièce a été souvent réimprimée séparément sous ce titre : *Comedia famosa. El Diablo predicador y Mayor contrario amigo, de Un ingenio de esta corte.* De ces *suestras* je connais les suivantes :

2^o Barcelona, Carlos Sopera, 1764.

3^o Valencia, 1765.

4^o Barcelona, Isidro López, s. d.

5^o *Suelta* s. l. n. d. ni nom d'imprimeur, mais que je suppose imprimée à Barcelone vers 1820. (Voir p. 63.) Cette édition est faite avec soin et contient plusieurs corrections intelligentes.

On trouve aussi *El Diablo predicador* dans les deux collections suivantes, sous le nom de Belmonte :

6^o *Tesoro del teatro español desde su origen hasta nuestros dias*, arreglado por D. Eugenio de Ochoa. Paris, Baudry, 1838, t. V.

7^o *Biblioteca de autores españoles, Tomo XLV de la colección : Dramáticos contemporáneos de Lope de Vega, t. II*, colección escogida y ordenada por D. Ramón de Mesonero Romanos. ✓

Cette édition est faite avec une incurie in-

Digitized by Google

croyable. L'éditeur a souvent imprimé sans hésitation des mots qui n'ont aucun sens. Non seulement il n'a pas comparé entre elles diverses éditions, mais il n'a même pas jeté un coup d'œil sur le texte d'Ochoa qui lui aurait fourni plusieurs rectifications excellentes. Il s'est contenté, je suppose, de reproduire au hasard une *suelta* du dix-huitième siècle, — probablement celle de Barcelone, 1764.

Digitized by Google

PERSONNAGES

FELICIANO.

LUCIFER.

LE GARDIEN ou Supérieur du couvent de Saint-François.

LE GOUVERNEUR DE LUCQUES.

OCTAVIA.

JUANA.

TEODORA.

LUDOVICO.

SAINT MICHEL.

ASMODÉE, }
ASTAROTH, } démons.

FRÈRE ANTOLIN.

FRÈRE PEDRO.

FRÈRE NICOLAS.

ALBERTO, }
CELIO, } serviteurs de Ludovico.

L'ENFANT JÉSUS.

NOTRE-DAME.

LE DIABLE PRÉDICATEUR

PREMIÈRE JOURNÉE.

LUCIFER, *chevauchant un dragon ailé, descend sur le théâtre*.

LUCIFER.

Ouvre-toi, sombre royaume de l'épouvante, séjour de la douleur, demeure des larmes, où, n'ayant plus à craindre de pires souffrances, on a pour consolation le désespoir ! Et toi à qui ma rage confie, en mon absence, le gouvernement de cette noble et éternelle monarchie, accours à mon appel.

ASMODÉE *sort d'une trappe.*

* *Un lieu désert, aux environs de Lucques*

ASMODÉE.

Me voici en ta présence. Quel motif t'oblige à m'appeler ?

LUCIFER.

Ne le devines-tu pas ?

ASMODÉE.

Non, prince ; mais j'imagine que tu as d'importantes raisons...

LUCIFER.

Oui, la plus grave de toutes.

ASMODÉE.

Fais-la moi donc connaître.

LUCIFER.

Écoute. Chevauchant ce fantôme ailé, — dont j'empruntai la triple forme pour remplir d'horreur, en son Apocalypse, le plus jeune et le plus fortuné des Apôtres¹, — j'ai fait en deux jours le tour du globe², afin de savoir quelles nations reconnaissent mon empire. Neuf sur dix, par la juste permission de l'Éternel, me sont soumises et me rendent obéissance. Les

Barbares m'offrent des sacrifices; c'est moi qu'ils adorent en leurs menteuses idoles d'argile, de bronze ou de fer. C'est moi qu'adore la vile secte musulmane, et bien d'autres peuples encore, déguisant du nom de vérité mille diverses erreurs. Or, parmi tant de nations, il n'en est pas une seule, fût-ce dans la zone la plus lointaine, qui soit excusable d'ignorer le Dieu créateur de toute chose. Car il n'est pas sur terre climat si inconnu que l'un des douze Disciples n'y ait apporté et enseigné la vraie doctrine des quatre Evangélistes; contrée où la Croix, plantée par eux dans la plaine ou sur la montagne, ne reste debout pour témoigner de l'aveugle obstination des infidèles. Seules, quelques parties de l'Europe me sont contraires et adorent un seul Dieu en trois personnes : le Verbe, dieu et homme à la fois³. Certes, elles abondent en jardins monastiques dont les fleurs pénitentes exhalent leurs suaves parfums jusqu'au Palais éternel, afin d'apaiser Dieu, trop souvent offensé par ceux-là même qui le connaissent; mais ceux qui me causent le plus de tourment, ce sont (puissé-je étouffer de rage!) les Fils (sans prononcer son nom je suis forcé de le nommer!) de celui que son

humilité a rendu plus glorieux, sa pauvreté plus riche, de ce portrait de Dieu fait homme tellement conforme⁴ à son modèle que, si Christ naquit dans une crèche, François, comme lui par un décret de la Providence, choisit une crèche pour berceau. Si Jésus fut le maître de douze disciples, douze furent aussi ceux qui suivirent la direction de François⁵. Si le Rédempteur mourut cloué à un arbre, nul n'ignore que l'un des compagnons de François mourut attaché à un chêne⁶. Si une pluie de coups de fouet transforma la peau de Jésus en un dédale de stries sanglantes, toutes les cellules qu'habita François semblent, éclaboussées de son sang, être revêtues de jaspe. Si, pour le blesser et le couronner, l'infâme plèbe tressa à Christ un royal et sacrilège diadème d'épines, François, à demi-nu, se roula sur des piquants de ronces en punition de pensées trop fugitives pour être coupables, et la ronce, pour couronner une pénitence si cruelle, obtint la verdure du laurier. Si l'on perça le Crucifié de cinq blessures, — portes qu'au ciel le divin Créateur garde toujours ouvertes à l'homme, — François (je le déplore, hélas!) ne fut pas en cela son portrait, mais son double original, car, étroite-

ment uni à Jésus, il obtint du Ciel la plus incroyable faveur : ses mains, ses pieds et son côté furent marqués à la fois de cinq plaies profondes, et, lorsqu'il reçut les stigmates, le bonheur de ce contact divin lui en rendit douce la souffrance. Il n'y eut pas jusqu'à un second Thomas qui n'ait, dans sa curiosité incrédule, touché la plaie de son flanc, et, à cette cruelle épreuve, une extase douloureuse plongea François en une immobilité telle que ses Frères Mineurs le tinrent pour trépassé⁷. Ce sont eux surtout, les Fils de cet humble prodige de perfection, qui, par le fruit de leur exemple, sont mes plus grands adversaires. Que le Tout-Puissant ait châtié la rébellion de celui qui, n'étant que créature, aspirait au nom de créateur, soit ! je l'admets ; le châtimement ne fut même pas proportionné au crime, et, loin de m'en offenser, je m'en fais un nouveau titre de gloire. Que sa sainte Mère ait posé sur mon col insoumis son pied dont le cothurne est formé de séraphins, je n'en éprouve aucun courroux. Elle qui, pour des raisons infinies, est Reine des neuf Chœurs, des Dominations et des Trônes, n'est-elle pas aussi ma reine à moi, qui n'ai pu perdre ma nature angélique ? Son pied peut donc, sans que

j'en sois outragé, fouler ma tête. La seule injure qui m'atteigne, c'est que toute persécution devienne pour ces misérables déchaussés l'occasion d'un nouveau triomphe. De si faibles ennemis résister à ma puissance, voilà ce qui augmente le désespoir de mon orgueil ! Ils conduisent au ciel plus d'âmes que l'océan n'engendre de sables, plus de légions que les ignobles plumes des hérésiarques n'en conduisirent en enfer. N'en sois pas surpris, Asmodée, si je ne coupe court à ce mal, il n'y aura bientôt plus d'endroit où ces mendiants en guenilles n'arborent l'étendard de celui qui, par son humilité héroïque, mérita le nom de Grand Lieutenant de Christ, de celui qui occupe le siège⁸ que je perdis le jour où mon arrogante présomption, mettant en armes la Cour céleste, chercha à s'établir sur le trône de la Trinité. Si je t'appelle, c'est pour leur faire obstacle. Je ne te donne pas cette entreprise comme facile ; depuis la tentation sur la montagne⁹, mon ressentiment n'a rien osé d'aussi hasardeux. La règle qu'observent ces hommes n'est autre, tu le sais, que la vie apostolique. Elle ne fut pas seulement instituée par inspiration divine ; Dieu lui-même la dicta de sa bouche à François, qui ne fut que

son secrétaire. Et lorsque ce dernier, ému de compassion pour ses successeurs, demanda : « Se trouvera-t-il, Seigneur, un être humain capable d'observer une règle aussi rigoureuse, composée de vingt-cinq préceptes sans glose ni explications, que l'on ne saurait enfreindre sous peine de péché mortel ? » Dieu lui répondit : « Ne t'afflige point, François, je créerai des hommes capables de l'observer. » Mais il ne lui promit point que tous persévèreraient dans une observance unanime, car, en ce cas, vaines seraient nos prétentions... Pars pour l'Espagne, rends-toi à Tolède¹⁰ qui en est aujourd'hui la ville principale. Sème l'impiété parmi les gens de condition moyenne et les corps de métier ; c'est d'eux que ces moines reçoivent le plus de secours. Empêche la dévotion d'acquérir des forces dans les cœurs des Espagnols, car ils s'attachent fermement à ce qu'ils ont une fois embrassé. Ne t'embarrasse pas des riches : la cupidité aura sur eux plus d'influence que tes suggestions. Verraient-ils des milliers de pauvres qu'ils n'en seraient aucunement affectés. Ces hommes-là, ne l'ayant jamais vue en face, ne connaissent pas la misère, — ceci soit dit en général, car il n'est pas de règle sans exception.

Pour moi, je reste dans cette ville de Lucques où j'espère obtenir, à force de ruse, que ces moines abandonnent un couvent qu'ils y ont fondé. Je vais pousser les habitants à leur dispenser, pour toute aumône, l'injure et les avanies. Je les ai même à peu près convaincus qu'il est plus méritoire de faire la charité à des besogneux accablés de charges qu'à des moines vivant sur leur nom de mendiants et qui ne tiennent en rien à la ville. Mon imposture peut compter, entre autres, sur l'appui d'un riche avare auprès duquel celui de la parabole passerait pour compatissant et libéral. Son nom est Ludovico. En ce moment arrive de Florence son épouse, aussi belle et sage qu'infortunée. Elle a sacrifié son amour à la volonté de son père qui, se voyant pauvre en dépit de sa noblesse, vient de la marier à cette brute ambitieuse. Mais l'Avocate des pécheurs, à qui elle a une grande dévotion, la délivre de toute pensée criminelle. Voici la jeune femme devant la porte de Ludovico... Pars pour l'Espagne. Ces mendiants auront beau invoquer à leur aide la protection divine, je ferai en sorte que ce nouveau vaisseau de l'Église aille donner contre les récifs de cœurs impies et rebelles qui lui refuseront toute assistance, ou

s'ensabler dans les bas-fonds de la faiblesse humaine. Ainsi obtiendrai-je au moins que, perdant confiance malgré les efforts du pilote, il soit en danger s'il ne périt, il échoue s'il ne se brise.

ASMODÉE.

Prince des ténèbres, Asmodée, pour toute réponse, obéit à tes instructions.

LUCIFER.

Tu as dès aujourd'hui à tes ordres les esprits impurs de la région espagnole.

ASMODÉE.

Tu ne tarderas pas à voir ces enfroqués perdre de leurs forces, si Dieu lui-même n'intervient en leur faveur. *(Il s'envole sur le dragon d'où est descendu Lucifer.)*

LUCIFER.

Si nul ne leur fait l'aumône avant ce soir, les moines, à bout de ressources, devront abandonner le couvent. Hier, la communauté entière n'a eu à manger qu'un seul pain, donné par un voyageur. Aujourd'hui ils n'auront rien de tel. C'est en vain que, cédant au besoin, le père

gardien est allé lui-même mendier à travers la ville. Personne ne l'a secouru... Mais voici la maison de Ludovico, où vient d'entrer sa belle épouse. Elle pleurera bientôt de s'être soumise à la volonté paternelle. Plein de désespoir, son amant de Florence l'a suivie jusqu'ici.

Entrent, d'un côté LUDOVICO suivi de valets, de l'autre OCTAVIA et JUANA.

LUDOVICO.

Votre père a sans doute deviné mon impatience, qu'il anticipe de deux jours mon bonheur. Je regrette pourtant qu'il ne m'ait pas mandé votre arrivée. J'y aurais gagné d'aller vous recevoir, à dix milles de Lucques, avec la magnificence requise¹¹.

OCTAVIA.

Ne suffit-il pas, Monsieur, d'être votre femme? Qu'ai-je à souhaiter d'autre vanité? Je n'ai pas voulu vous astreindre à des égards superflus.

JUANA, *à part*:

C'est qu'on lui a déjà appris combien vous craignez la dépense.

* *Une salle dans la maison de Ludovico.*

LUDOVICO.

Votre réponse est pleine de sagesse.

JUANA, *à part.*

Que les voilà vite d'accord !

OCTAVIA, *à part.*

Sa vue me fait horreur. Ah ! suis-je née malheureuse !

JUANA, *bas à Octavia.*

Que vous en semble ?

OCTAVIA, *bas.*

Que sais-je ? Laisse-moi, la vie m'abandonne.

LUCIFER, *à part.*

Elle est désolée et il y a bien de quoi. Cet homme est le plus pervers de tous ceux qui sont répandus à la surface de la terre.

LUDOVICO.

Mon amour est si fier de pouvoir vous appeler mienne que je vous vois sans en croire mes yeux.

OCTAVIA.

Croyez-en mon désir, je n'espérais guère voir arriver ce jour.

Entre UN VALET.

LE VALET.

Un cavalier florentin qui a nom Feliciano demande à vous parler.

LUDOVICO.

Feliciano à Lucques ? Quelle surprise !

JUANA, bas à Octavia,

Il vous a suivie.

OCTAVIA, bas.

Il ne me manquait que cela !

LUDOVICO.

Eh bien, qu'attend-il ?

LE VALET.

Votre permission.

LUDOVICO.

Ma permission ? lui qui est maître de mon logis et de moi-même !

Entre FELICIANO.

FELICIANO.

J'aurais pu, il est vrai, en user sans cérémonie; mais, ayant appris que votre épouse arrive à l'instant, je craignais que ma visite ne fût importune.

LUDOVICO.

Sans parler de notre amitié réciproque, des cavaliers aussi illustres que vous, Feliciano, honorent une maison et ne sont jamais importuns. Je crois, d'ailleurs, que ma femme est votre parente?

FELICIANO.

Oui, très proche. Mais son père la cachait si soigneusement à tous les yeux que je n'ai jamais pu arriver à la connaître. Jusqu'au jour où je la vis mariée, je l'avais prise pour une autre.

LUDOVICO.

Comme c'est étrange!

OCTAVIA.

Seule, vous le savez, l'humeur de mon père en fut cause.

FELICIANO.

Et votre extrême obéissance. — Jouissez d'Octavia, Ludovico, autant d'années que je le souhaite.

JUANA, *à part*.

En ce cas, il mourra demain.

LUCIFER, *à part*.

Tu seras cause qu'il n'en jouira pas longtemps, si Marie ne la protège.

LUDOVICO.

Et qu'est-ce qui vous amène à Lucques ? Je serais heureux que votre séjour s'y prolongeât.

FELICIANO.

Ami, Lucques est ma ville natale ; mais j'y viens seulement pour vendre ce qu'il m'est resté de mon modeste patrimoine. Mon dessein est de quitter au plus tôt l'Italie et d'aller servir le grand César d'Allemagne, puisque voilà mes prétentions anéanties sans espoir. A vingt ans, je partis pour Florence, où mon âme m'encourageait à solliciter pour la vie la jouissance de certain majorat. On plaida sans m'avoir assi-

gné. Quoique présent, mon avocat, en qui j'avais sottement confiance, ne trouva rien à dire en ma faveur; la partie adverse lui avait fermé la bouche à prix d'or. Un seul mot, qui faisait le fond du débat, eût démontré clairement la justice de ma cause. Bref, je perdis mon procès.

LUDOVICO.

Ami, l'or vient à bout de toute chose; il n'est rien qui lui résiste.

LUCIFER, *à part*.

S'il ne tombe dans le soupçon, je l'y ferai broncher tout au moins.

FELICIANO.

C'est une vérité bien établie et dont vous êtes le meilleur exemple, vous, cousine Octavia, et vous, Ludovico, qui possédez grâce à vos richesses le phénix de l'Italie.

LUDOVICO.

Vous dites vrai.

OCTAVIA.

Quoiqu'elles n'aient rien que de flatteur,
— votre affection m'en est garant, — vos paro-

les m'offensent, non par le sentiment qu'elles expriment, mais par la manière dont il est exprimé. Je me suis mariée par procuration et sans avoir vu qui j'épousais. Avec plaisir? évidemment non. Par force? pas davantage, car une femme vertueuse et noble de naissance ne doit pas avoir de volonté. Certes, si je m'étais appartenu, croyez bien, Feliciano, que tout l'or de l'Arabie ne m'eût pas déterminée à prendre Ludovico pour époux. Mais prétendre que sa richesse fut cause de ma détermination, c'est là une vérité peu courtoise à dire, au cas même où c'en serait une.

FELICIANO.

J'ai dit franchement ce que je pense, sur la foi de l'amitié.

LUDOVICO.

J'aurais été fâché que vous eussiez parlé autrement.

LUCIFER, *à l'oreille de Ludovico.*

Octavia, quelque humeur qu'elle ait témoignée, ne semblait-elle pas se disculper en lui répondant?

LUDOVICO, *à part.*

Oui, étant d'une noblesse si haute, Octavia a voulu sans doute se disculper aux yeux de son parent d'avoir épousé un homme dont la naissance est inférieure à la sienne. C'est ce qui lui a fait dire que, si elle s'était appartenu, elle ne m'eût pas choisi pour époux. Peut-être aussi que... Mais non, c'est une illusion !

Entrent LE PÈRE GARDIEN *et un frère lai nommé* ANTOLIN.

LE GARDIEN.

Deo gratias.

ANTOLIN, *après un silence.*

A jamais..., puisque personne ne répond.

LUDOVICO.

Comment se fait-il que vous entriez chez moi sans frapper ? (*A. part.*) J'éprouve envers ces moines une aversion singulière.

LE GARDIEN.

La porte était ouverte.

LUCIFER, *à part.*

Celui-ci peut se passer de moi. Allons où des soins plus importants me réclament. (*Il sort.*)

JUANA, *à part.*

J'espère que ma maîtresse n'a pas à se plaindre du sort !

LUDOVICO.

Pourquoi êtes-vous entré ?

LE GARDIEN.

Pour...

ANTOLIN.

Il s'en serait bien gardé, s'il m'eût demandé mon avis.

LE GARDIEN.

... vous féliciter...

LUDOVICO.

C'est bon.

LE GARDIEN.

... vous et votre épouse Octavia, et pour vous prier de nous faire donner l'aumône, aujourd'hui au moins que nous manquons de tout.

LUDOVICO.

Aujourd'hui, mes pères, tous mes serviteurs sont occupés. Allez, vous êtes ici de trop.

LE GARDIEN.

Quoi ! le jour où vous prenez possession d'un bien tant désiré, vous dont les richesses égalent les plus fameuses de l'Italie, ne donnerez-vous rien à Dieu, soit en action de grâce, soit en don de bon accueil ? Savez-vous bien que nos frères sont dans le plus extrême dénûment ? Nous n'avons pas même une goutte d'eau.

LUDOVICO.

Je ne possède rien dont je n'aie besoin. Si vous y manquez du nécessaire, pourquoi ne pas quitter la ville ?

LE GARDIEN.

Les Fils de saint François n'ont pas si peu de constance. Dieu prendra leur cause en main ; il touchera les cœurs et apaisera les bourrasques soulevées par l'Enfer en vous et en votre patrie.

LUDOVICO.

Hors d'ici à l'instant ! ou, vive Dieu ! vous sortirez par les fenêtres.

FELICIANO.

Modérez-vous.

ANTOLIN.

Allons-nous-en, mon père.

LUDOVICO.

Qu'attendez-vous? Sortez sur-le-champ!

JUANA, *bas à Octavia.*

Ah! Madame, est-ce avec un pareil homme qu'il vous faudra vivre?

OCTAVIA, *bas.*

Non, Juana, mourir plus probablement, puisque je suis née si malheureuse!

LUDOVICO.

Gagnez votre pain en travaillant ou comptez, pour vous l'apporter, sur le fondateur de votre Ordre¹².

LE GARDIEN.

Le diable parle par ta bouche.

ANTOLIN.

Chanson! Il a bien besoin du diable!

LUDOVICO.

Pareille audace!...

FELICIANO.

Pères, sortez, je vous en conjure.

LUDOVICO.

Tuez-moi ces vagabonds !

FELICIANO.

Que dites-vous là ?

OCTAVIA.

Cessez, de grâce.

ANTOLIN.

Par mon père saint François ! le premier qui
approche servira de gaine à ce couteau.

LE GARDIEN.

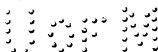
Frère !

ANTOLIN.

Dieu ne me commande pas de me laisser tuer.

LE GARDIEN.

Sortons et ayons bon espoir. Dieu n'a-t-il pas
promis à François que jamais son saint Ordre ne
manquerait du nécessaire ?



ANTOLIN.

Père, il tarde beaucoup à nous l'envoyer.

LE GARDIEN.

Frère Antolin, ayez foi et espérance.

ANTOLIN.

Pour la foi et l'espérance, j'en ai de reste.
C'est la charité qui me fait défaut. (*Ils sortent.*)

LUDOVICO.

Si vous n'aviez été là, par la vie de mon épouse! ils ne revoyaient jamais leur couvent.

JUANA, *bas.*

Cet homme est-il vraiment un chrétien?

OCTAVIA, *bas.*

Tais-toi!

FELICIANO, *à part.*

La rage que me causait la jalousie fait place
à la pitié.

Entre UN VALET.

LE VALET.

La table est mise et les musiciens n'attendent
plus que votre bon plaisir.

LUDOVICO.

Entrez, Feliciano, et me faites l'honneur de vous asseoir à ma table.

FELICIANO, *à part*.

J'accepte dans l'espoir que je pourrai parler à Octavia. (*Haut.*) C'est moi qu'honore tant de grâce.

OCTAVIA, *à part*.

Je regrette qu'il ait accepté.

LUDOVICO, *à part*.

J'espérais qu'il refuserait.

OCTAVIA, *à part*.

Ah ! Feliciano, tu n'as pas été longtemps à te venger de moi ! (*Ils sortent.*)

Entrent LE GARDIEN *et* FRÈRE ANTOLIN *qui tient des pierres à la main*.*

LE GARDIEN.

Laissez là ces pierres.

* *Une rue de Lucques.*

ANTOLIN.

Comment ? que je les laisse !... Qu'un valet de cet hérétique coure après nous, et il verra avec quelle rapidité je lui en fais disparaître une paire dans la tête.

LE GARDIEN.

Frère Antolin, la cruauté et la colère de cet homme, venant d'un cœur aussi impie qu'inexorable, n'ont rien qui doive m'étonner. Ce qui m'étonne, c'est que le démon ait pu en six jours déchaîner un tel ouragan parmi les personnes charitables qui nous faisaient l'aumône, cette aumône bien maigre sans doute, mais qui nous suffisait enfin.

ANTOLIN.

Père gardien, en attendant que le Général de l'Ordre soit informé par vos soins de notre détresse, ne faudra-t-il pas vendre les vases sacrés ?

LE GARDIEN.

Le Ciel ne permettra pas que notre misère en arrive à une nécessité aussi désolante.

ANTOLIN.

J'admire votre flegme ! Où voulez-vous qu'elle arrive encore, si elle est au plus haut point ? J'espère, pour ma part, qu'un tavernier de mes amis changera ces pierres en pain¹³. Sa foi opère chaque jour des miracles.

LE GARDIEN.

La faim vous ferait-elle divaguer ?

ANTOLIN.

Qui sait changer l'eau en vin saura aussi, j'imagine, transformer en pain les pierres.

LE GARDIEN.

Ici habite Teodora. Frappez à sa porte, frère.

ANTOLIN *frappe*. LUCIFER *paraît à la fenêtre*.

LUCIFER, *à part*.

Cette fois, tu frapperas en vain.

TEODORA, *à l'intérieur*.

Qui est là ?

ANTOLIN.

La Theodora n'a pas l'air d'humeur à donner quoi que ce soit.

LE GARDIEN.

Deux religieux franciscains, Madame.

TEODORA *se met à la fenêtre. LUCIFER lui parle à l'oreille.*LUCIFER, *bas.*

Tu as des enfants et tu es pauvre.

TEODORA.

Demandez l'aumône, mes pères, à qui possède le superflu. J'ai chez moi plusieurs bouches à nourrir et mes ressources sont des plus restreintes.

LE GARDIEN.

Sans doute. Mais je n'ai pu recueillir dans la ville entière le moindre morceau de pain. Donnez-nous-en un pour l'amour de Dieu. Je suis sûr qu'il vous le rendra.

TEODORA.

Excusez-moi. Mes enfants avant tout. (*Elle se retire.*)

ANTOLIN.

La raison est concluante.

LE GARDIEN.

Oh! que ne sait persuader le serpent infernal!

LUCIFER, *à part.*

Vous vous étonnez de peu. J'ai irrité contre vous la colère du gouverneur, et j'espère bien l'amener de ce côté. (*Il se retire.*)

ANTOLIN.

Je veux porter plainte contre le serpent.

LE GARDIEN.

Devant qui?

ANTOLIN.

Devant Dieu. Faire qu'on nous refuse de quoi manger, c'est trop d'audace! Les cilices, la discipline et la prière peuvent triompher de toutes les autres tentations; mais une tentation qui consiste à nous priver de nourriture est de celles que l'on ne saurait endurer. Le droit naturel prime tout!... Hier, un voyageur nous donna un pain, et sa main ne l'avait pas encore lâché que, tous, nous nous précipitâmes sur lui comme des dogues. Saisi d'effroi et de désespoir, le brave homme, se voyant assailli par cette meute de moines, crut son dernier moment arrivé. Il criait, gagnant la porte à toutes jambes : « Laissez-moi, pères, je n'ai fait aucun mal. Si nombreux contre un seul! »

LE GARDIEN.

Père, puisque Dieu le permet, il convient qu'il en soit ainsi, croyez-le.

ANTOLIN.

Je le crois, pour ce qui est de l'âme. Mais je doute fort, père gardien, qu'une faim aussi féroce soit salulaire à mon corps. Et si le démon m'attaquait? Qui n'a pas mangé combat mal.

LE GARDIEN.

Mon séraphique Père, que veut dire ceci? Permettez-vous qu'en une ville si opulente, si chrétienne et si noble, l'astuce du démon vous persécute en la personne de vos Fils et convertisse en durs rochers tant de cœurs accessibles à la compassion? — Hommes barbares, ne voyez-vous pas que l'ennemi de la nature humaine aveugle vos sens? Faites l'aumône à saint François! Vous ne sauriez trouver de votre argent emploi plus sûr ni plus lucratif : c'est le ciel que vous gagnerez. Donnez quelque chose à Dieu en donnant au pauvre, qui est son image. Habitants de Lucques, ne fermez pas vos oreilles à la pitié!

ANTOLIN.

Pourvu, père, que nous ne rapportions pas une charge de bois au lieu d'une charge de pain, si vous ne vous taisez !

Entre LE GOUVERNEUR suivi de valets; LUCIFER marche derrière lui.

LUCIFER, *bas*.

Laisseras-tu ces moines, qui ont fait profession d'humilité, porter le trouble dans une ville dont tu es gouverneur ?

LE GOUVERNEUR.

Quels sont ces cris, mes pères ? Pourquoi troublez-vous la tranquillité de la ville ?

LE GARDIEN.

Généreux gouverneur, je me plains de ce que l'on nous refuse l'aumône accoutumée. Force nous est donc de périr, notre Ordre ne possédant ni ne pouvant posséder aucun bien. Seule, la charité chrétienne nous assiste et nous nourrit, mais c'est un fonds sur lequel nous pouvons compter, et cette fois est la première que les religieux franciscains manquent d'aliments, fût-ce dans le plus petit village.

LUCIFER, *bas.*

En ce cas, que ne quittent-ils la ville ?

LE GOUVERNEUR.

Si cette ville est si inhumaine, mon père, que ce soit la seule où le nécessaire vous ait manqué, le plus sage et le plus simple ne serait-il pas d'aller le chercher ailleurs ?

LE GARDIEN.

Quoi ! telle est la réponse de qui gouverne une cité aussi illustre, et professe la religion de Christ ? Un Arabe ne parlerait pas autrement !

LUCIFER, *bas.*

Souffriras-tu cela ?

LE GOUVERNEUR.

Est-ce à moi que vous parlez avec tant d'inso-
lence ? Nous avons assez de pauvres naturels de
ce pays et incapables de travailler. La première
obligation de la ville est de les secourir avant
vous ; c'est une œuvre plus méritoire. Allez,
ôtez-vous de ma présence, ou, vive Dieu !...

LE GARDIEN.

Les infidèles eux-mêmes respectent l'habit grossier de mon père saint François. Pour que tu l'insultes, toi qui es chrétien, il faut que le démon meuve ta langue.

LE GOUVERNEUR.

C'est la tienne qu'il meut pour me donner un juste motif de châtier ta témérité. — Faites publier sur-le-champ que nul en ville, sous peine de perdre ses biens, n'ose faire l'aumône à ces hommes. (*Il sort, suivi de ses valets.*)

ANTOLIN.

Inutile de rien publier. Les habitants sont par eux-mêmes assez endurcis.

LE GARDIEN.

Tant de barbare cruauté peut-elle trouver place en un cœur chrétien ! Dioclétien eût-il agi autrement ?

La voix du GOUVERNEUR.

Chassez-les d'ici ou qu'ils meurent !

ANTOLIN.

Nous avons fait de jolie besogne !

VOIX, *au dehors.*

A mort !

LUCIFER, *à part.*

Ce n'est pas là ce que je prétends.

ANTOLIN.

Parbleu ! on nous lapide. Fuyons, mon père, réfugions-nous au couvent qui, par bonheur, n'est pas éloigné.

LE GARDIEN.

Arrête, peuple sans foi.

ANTOLIN.

Courons, notre salut dépend de la vitesse de nos jambes.

VOIX, *au dehors.*

A mort, les moines, à mort !

ANTOLIN.

Dépêchons, mon père.

LE GARDIEN.

Mon Dieu, pourquoi cette persécution? (*Ils sortent.*)

LUCIFER.

En dépit de François j'en suis arrivé à mes fins. Ils seront maintenant forcés d'abandonner le couvent... Mais, quelle splendeur éblouit mes yeux?...

L'ENFANT JÉSUS, le visage couvert d'un voile, descend des cieux avec SAINT MICHEL.

SAINT MICHEL.

Serpent infernal, je dompterai ton orgueil.

LUCIFER, *avec effroi.*

Michel!

SAINT MICHEL.

Comment, n'ignorant pas la promesse faite à François par le Créateur, as-tu pu imaginer que ta perfidie jalouse priverait ses Fils d'aliments?

LUCIFER.

Dieu, — qui le sait mieux que moi? — ne peut manquer à sa parole; mais l'homme peut

manquer de confiance envers Dieu. Le soin qu'il a pris de t'envoyer ne prouve-t-il pas que, si elle ne leur manque entièrement, la foi hésite et vacille dans le cœur de ces moines? Mon triomphe, d'ailleurs, ne consiste pas à les priver du strict nécessaire, mais à avoir obtenu qu'on le leur refuse.

SAINT MICHEL.

Eh bien, tu déferas toi-même ce que tu as fait. Tu amèneras, en punition de ton crime, Ludovico à se repentir et à suivre la sainte Loi.

LUCIFER.

Quoi! je serais mon propre adversaire?... Malheur à moi!

SAINT MICHEL.

Et tu construiras un autre couvent où François, en dépit de ta rage, verra de nouveaux Fils soumis à sa règle¹⁴.

LUCIFER.

Moi? Mais comment?...

SAINT MICHEL.

Ne réplique pas. Tu devras te comporter en tout comme le ferait François lui-même. Rends-

toi à son couvent et réprimande avec modération les frères d'avoir voulu l'abandonner. Leur subsistance est dès aujourd'hui à ta charge; elle doit être assez abondante pour suffire à l'entretien de plusieurs pauvres, comme le prescrit la règle que Dieu lui-même a dictée. Va, et jusqu'à nouvel ordre, exécute sans t'en écarter ce que je viens de t'enjoindre. Voyons si tu oseras encore t'attaquer à François en la personne de ses Fils !

*A mesure que l'apparition remonte, LUCIFER récite
ce qui suit :*

LUCIFER.

Je n'ai qu'à obéir. Mais permettez que mon ressentiment, faisant appel d'une sentence aussi rigoureuse, se soulage par des plaintes. N'avez-vous pas donné à l'homme, pour s'appliquer à la perfection, les trois facultés de l'âme, sans parler des cinq sens? Son entendement n'obéit-il pas aux rênes de sa volonté? La mémoire ne rappelle-t-elle pas à son entendement la brièveté de la vie, la nécessité de la mort, l'existence des récompenses et des peines? Si c'est trop peu de ces facultés, n'a-t-il pas une intelligence céleste qui lui vient en aide par moments? Que

d'avantages pour lutter contre moi dont la seule arme est sa faiblesse naturelle ! Si votre Omnipotence souveraine et absolue, non contente de m'arracher cette arme toutes les fois que je m'en sers, m'ordonne de plus aujourd'hui de la tourner contre moi-même, pourquoi me permettre la lutte ? Que tout le genre humain soit sauvé ! Que l'homme n'ait plus de volonté personnelle ! Que la vôtre seule s'accomplisse !... Mais à quoi bon ces doléances, si je dois par force l'exécuter, afin que les hommes apprennent en dépit de moi à vous obéir ? (*Il sort au moment où l'apparition achève de disparaître.*)

Entrent LE GARDIEN, FRÈRE ANTOLIN, FRÈRE PEDRO
et FRÈRE NICOLAS*.

ANTOLIN.

Oui, ç'a été jusque là.

LE GARDIEN.

La chose s'est passée ainsi ¹⁵.

* *Une salle à l'intérieur du convent.*

ANTOLIN.

C'est un vrai miracle que nous soyons arrivés vivants.

NICOLAS.

Notre couvent ne s'était jamais vu dans un semblable danger.

LE GARDIEN.

On nous avait parfois refusé l'aumône, mais nous manquer ainsi ouvertement de respect, voilà qui est inouï !

ANTOLIN.

Un escadron volant de marmots nous poursuivait jusqu'à la porte d'une grêle de pierres. « A la tête du frère lai ! » s'écria l'un d'eux en me visant. Le jeune homme ne m'atteignit pas, mais je vous affirme qu'il n'eut guère à se féliciter de sa bonne intention. J'étais armé d'un cail-lou gros comme le poing que j'envoyai lui rendre grâces.

LE GARDIEN.

J'espère qu'il ne lui a fait aucun mal ?

ANTOLIN.

Non, il lui a simplement aplati le nez.

LE GARDIEN.

Que dites-vous là, mon frère !

ANTOLIN.

Oui, sur ma foi.

LE GARDIEN.

Au moins, le sang n'a pas coulé ?

ANTOLIN.

Vous me faites rire. N'était-ce pas indispensable ?

LE GARDIEN.

Jésus ! un religieux, répandre le sang !

ANTOLIN.

Bah ! je ne célèbre pas encore la messe.

PEDRO.

Père gardien, pressés par la nécessité comme nous le sommes, il ne nous reste qu'à quitter la ville au plus tôt. N'attendons pas qu'il ne soit plus temps.

NICOLAS.

Attendre à demain, mon père, est une espérance vaine. Au point où nous en sommes, un jour de retard peut nous coûter la vie.

LE GARDIEN.

Si elle pouvait être de quelque secours, je ferais volontiers le sacrifice de la mienne. Que va-t-on dire de nous, et quel ne sera pas le désespoir de notre Ordre!

ANTOLIN.

On ne doit, mon père, sacrifier sa vie que pour la foi. Mourir de faim serait une sottise avérée, car toute règle est subordonnée au droit naturel. Et le premier que je verrai porteur d'un morceau de pain devra, de gré ou de force, le partager avec moi, — fût-ce un évêque. Adviennent ensuite que pourra.

LE GARDIEN.

Est-ce à un religieux de parler ainsi?

ANTOLIN.

Comme je le dis je le ferai.

NICOLAS.

Père gardien, notre père saint François nous ordonne, au cas où une ville ne voudrait pas nous accueillir, d'en chercher une autre qui nous soit charitable. Pourtant il n'a pu prévoir que

nous serions, sur une terre chrétienne, en butte à de mauvais traitements, ni qu'il se trouverait un gouverneur assez impie pour défendre à tous de nous faire l'aumône, sous peine de perdre leurs biens.

LE GARDIEN.

Pères, me voilà convaincu. Emportons le Saint-Sacrement à découvert, dans son ostensor, jusqu'au sortir de cette ville, dont les habitants ne m'inspirent aucune confiance. Il faudra aussi emporter les reliques réparties entre nous.

ANTOLIN.

Quant à notre frère le baudet, il portera les chasubles et les ornements sacerdotaux, si toutefois il n'est pas mort d'inanition. Je l'ai trouvé hier en train de manger la table de son réfectoire.

LE GARDIEN.

Allons.

Entre LUCIFER, *vêtu de l'habit de Saint-François*¹⁶.

LUCIFER.

Deo gratias, mes frères. (*A part.*) Terrible châ-timent !

LE GARDIEN.

Dieu m'assiste ! Qui êtes-vous, mon père ? Je suis stupéfait de vous voir parmi nous ?

ANTOLIN.

Par où est entré ce frère ?

NICOLAS.

Il n'a pu entrer par la porte, je l'avais moi-même fermée.

LUCIFER.

Il n'est point de porte fermée au pouvoir de Dieu. C'est lui qui m'a, sans que je puisse m'en défendre, amené ici des régions les plus inconnues. Ces lieux où je réside, inébranlable en ma vocation, le soleil, qui éclaire tout, les évite tant ils sont misérables ou n'y pénètre pas tellement ils sont retirés.

LE GARDIEN.

Dites-moi, quel est votre nom ?

LUCIFER.

Frère Obéissant Forcé. Je m'appelais d'abord Chérub...

ANTOLIN.

Le frère est biscayen sans doute.

LE GARDIEN.

Cet homme a je ne sais quoi de divin.

ANTOLIN.

On le voit assez à sa pâleur.

LUCIFER, *à part.*

Jamais pourtant je n'eus l'esprit si enflammé.

LE GARDIEN.

Dites-nous, père, ce qui vous amène. Vos paroles inspirent la crainte. Il est prodigieux d'entrer ainsi, toutes portes fermées. Je redoute quelque embûche de notre ennemi commun. Parlez, je suis tout tremblant.

ANTOLIN, *à part.*

Je vais tenir prêts le goupillon et l'eau bénite, au cas où ce serait le Malin.

LUCIFER.

1. Ne craignez point et soyez-moi attentifs. C'est Dieu lui-même qui m'envoie, de sa propre bou-

che, vous reprocher votre manque de foi. Ceux qui combattent sous le drapeau du Grand Lieutenant de Christ abandonnent-ils ainsi, pour prendre la fuite, la place qui leur fut confiée ? Il n'y a pas deux jours pleins que l'ennemi vous tient assiégés. Votre énergie et votre confiance sont-elles si promptes à défaillir ? Alors que l'hésitation même est un crime, vous, qui devriez résister comme des rocs à l'assaut de cœurs impies, cèderez-vous, parce qu'un danger vous menace, aux persuasions de la peur ? Dieu, vous le savez pourtant, a promis à notre Père qu'il ne laisserait jamais ses Fils dépourvus. Tomberiez-vous dans cette faute immense de supposer que Dieu puisse manquer à sa parole ? (*A part.*) Est-ce moi qui parle ainsi ? (*Haut.*) Croyez-le, (mon cœur est un volcan !) lors même que dans tout l'univers tous les hommes, à la même heure, fermentaient l'oreille à la pitié, les anges vous apporteraient les aliments promis par le Créateur, (*à part*) et, à défaut d'eux, le démon, pour que le miracle soit plus éclatant !

ANTOLIN.

Il parle avec tant de ferveur que ses yeux en jettent des flammes.

LE GARDIEN.

On voit bien, mon père, que c'est Dieu qui vous envoie. Vos paroles ont sur moi tant d'empire que je livrerais mille fois ma vie au tranchant de la faim, plutôt que d'abandonner la maison de mon père saint François.

PEDRO.

Il n'est pas un seul de ses vrais Fils qui ne soit disposé à donner sa vie pour Dieu.

NICOLAS.

Tous sont confus, mon père, qu'il leur soit venu à l'esprit de tourner le dos au danger.

LUCIFER, *à part.*

Leur crainte bien naturelle se change en mérite par le repentir. Qu'ils reviennent vite à de meilleurs sentiments ceux qui peuvent compter sur l'assistance divine !

ANTOLIN.

Une question, mon père. Si je reste là, bien tranquille, sans chercher rien à manger, et que je meure de faim... aurai-je souffert le martyre ?

LUCIFER.

Je ne crois pas. Mais je vous affirme que vous mangerez bientôt.

ANTOLIN.

Tout de suite vaudrait mieux. Je sens mon gosier se boucher.

LUCIFER.

Mes frères, apaisez par des sacrifices le tendre mécontentement du Très-Haut. Dès à présent, c'est moi qui me charge de votre subsistance. Je ferai l'office de frère-quêteur.

ANTOLIN.

Quêteur? dans une ville comme celle-ci!... Laissez-moi rire.

LUCIFER.

Vous serez bientôt détrompé, mon frère, car c'est vous-même qui m'accompagnerez.

ANTOLIN.

Moi?... Je n'aurai pas ce courage.

LUCIFER.

Ne craignez rien, frère Antolin.

ANTOLIN.

Qui vous a dit mon nom ?

LUCIFER.

Je le connais. — Père gardien, ne manifestez aucune crainte et ouvrez ces portes.

LE GARDIEN, *à part.*

C'est un ange. (*Haut.*) J'obéis.

ANTOLIN, *à part.*

Le bon père doit suivre un traitement contre la gale. Il y a sur lui comme un parfum de soufre.

LE GARDIEN, *à part.*

Mais non, le Ciel me fait connaître qui il est!... Dieu nous soit en aide !

LUCIFER.

Relevez le courage de vos frères abattus.

LE GARDIEN, *à part.*

Je dois leur cacher à tous ce prodige.

LUCIFER.

Rendez-vous au chœur et ne craignez plus. Tant que je serai des vôtres, le bercail de François n'aura pas à redouter la dent du loup.

LE GARDIEN, *à part.*

Sans doute, puisque Dieu a changé le poison en antidote. (*Il sort, suivi de frère Pedro et de frère Nicolas.*)

LUCIFER.

Prenez la besace, frère Antolin. Nous n'apporterons ce soir que le nécessaire, mais demain, nous emmènerons l'âne.

ANTOLIN.

Je crois que nous rentrerons au couvent aussi légers que nous en sortons.

LUCIFER.

Vous y rentrerez si chargé, sans avoir rien demandé à personne, que vous serez harassé de fatigue.

ANTOLIN.

Peut-être même roué de coups, si la marmaille me rencontre.

LUCIFER.

Vous ne risquez rien, en ma compagnie.
Tant que je serai parmi vous, vous n'aurez nul
danger à craindre.

ANTOLIN.

Pourquoi ?

LUCIFER.

Parce que vous avez pour ami votre plus
grand adversaire ¹⁷.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Entrent LE GARDIEN, FRÈRE PEDRO *et* FRÈRE NICOLAS*.

PEDRO.

C'est un être prodigieux, père gardien ; les miracles qu'il accomplit semblent démentir qu'il soit un homme.

LE GARDIEN.

Nous lisons dans la vie de bien des saints des miracles tout aussi étonnants, et pourtant, mon père, ce n'étaient que des hommes.

NICOLAS.

Il est certain que Dieu peut opérer en lui ce qu'il opéra en eux, et plus encore, s'il lui plaît.

* *Une salle du couvent.*

PEDRO.

Évidemment. Mais c'est moins là ce qui nous confond que d'ignorer en quel royaume ou en quelle province ce saint homme a pris l'habit. Voilà ce qu'il n'a point voulu dire et ce que nous n'avons pu savoir. J'en présume qu'il n'est pas moine.

LE GARDIEN, *à part.*

Il voudrait même bien ne pas le paraître.

NICOLAS.

Au ton si sévère et si impérieux dont il commande, je le soupçonne d'être Élie.

LE GARDIEN, *à part.*

Il était loin d'habiter, comme ce prophète, un pays de délices¹⁸.

PEDRO.

Je crois, pour ma part, que c'est un ange.

LE GARDIEN, *à part.*

Peut-être, mais pas un bon ange.

PEDRO.

S'astreindre chaque jour à un labeur aussi énorme que le sien, parcourir la ville entière, assister à la construction du couvent qu'il édifie avec tant de hâte, dirigeant les travaux et mettant la main à l'ouvrage, se trouver présent à la maison aussi souvent qu'il est nécessaire, — un corps humain le pourrait-il sans, quelquefois au moins, succomber à la fatigue ?

LE GARDIEN.

Tout ce que je puis vous assurer, mon père, c'est que Dieu nous l'a envoyé. Ne cherchons pas à pénétrer ses mystères. Obéissez sans réserve à frère Forcé, puisqu'il n'a rien fait ni commandé que de juste. Moi, qui suis son gardien, je lui obéis ainsi que vous.

*Entre FRÈRE ANTOLIN.*ANTOLIN, *à part.*

Aucun recoin n'échappe à ce sorcier... Ne s'est-il pas emparé de deux lapereaux que je tenais cachés en un trou profond d'une aune ! C'est pour mon malheur qu'il est venu au couvent. Il prend à tâche de me persécuter.

LE GARDIEN.

Quoi ! frère Antolin, si tôt de retour ?

ANTOLIN.

Oui, mon père. Deux fois déjà, l'âne et les sommes venus chargés d'aumônes, et en faut-il que je m'en retourne au plus vite, il en reste à apporter.

LE GARDIEN.

Béni soit le Ciel !... Où avez-vous la frère Forcé ?

ANTOLIN.

Le sais-je ? Je le vois seulement lorsqu'il vient bien que je le voie. Il ne quitte pas de tout jour le couvent qu'on bâtit sous ses ordres, qui ne l'empêche d'entrer dans plus de mille maisons. Il fait plus de chemin que le vent, autant de travail que cent hommes. Vingt œuvres ne pouvaient venir à bout de hisser en l'air un madrier. Il arrive sur ces entrefaites, l'empoigne par une extrémité, et... peu à peu est fallu qu'il n'abattît comme quilles ceux qui en haut du mur, s'apprêtaient à le recevoir.

Moins prompts à l'éviter, tous dégringolaient sur le sol.

LE GARDIEN.

Il est doué, cela se voit, d'une force surnaturelle.

ANTOLIN.

A certains moments, on le prendrait pour un ange; d'autres fois, les yeux fixés au ciel, il mugit comme un taureau. Je le soupçonne d'avoir quelque mal secret qu'il dissimule, et ce doivent être des plaies, car le serviteur de Dieu exhale une odeur fort puante.

LE GARDIEN.

Silence, le voici.

Entre LUCIFER.

LUCIFER.

Deo gratias.

LE GARDIEN.

Loué soit-il des hommes sur la terre et des anges dans le ciel!

ANTOLIN, *bas*.

Il m'inspire autant de crainte que de respect.

PEDRO, *bas.*

C'est comme à nous tous.

LE GARDIEN.

Votre Charité soit la bienvenue.

LUCIFER.

Allez sur-le-champ, frère Antolin, à la maison de Don César. J'y ai laissé six volailles et des confitures que vous apporterez et remettrez à l'infirmier.

ANTOLIN.

J'y vole. Venez avec moi, frère Pedro. (*Ils sortent.*)

LE GARDIEN.

Où en est, frère Obéissant, le couvent que vous faites construire ?

LUCIFER.

Il est achevé.

LE GARDIEN.

Entièrement ?

LUCIFER.

Il ne reste qu'à le blanchir.

LE GARDIEN.

Tant de rapidité me remplit d'étonnement, je l'avoue.

LUCIFER.

Eh bien, quoiqu'il y ait cinq mois à peine que l'on a creusé les fondements, ces cinq mois m'ont paru un siècle. Je me suis contenté, pour ma part, de surveiller tous les travaux, de chercher l'argent et de tracer le plan de l'édifice. Mais, si le Créateur Éternel me l'eût permis, j'aurais fait en moins de cinq jours plus que cent hommes n'ont fait en cinq mois¹⁹.

LE GARDIEN, *à part*.

Mieux vaut n'avoir pas l'air de comprendre.
(*Haut.*) Je le crois volontiers, mais Dieu ne fait pas sans nécessité des miracles.

LUCIFER.

Ce miracle, je l'aurais fait tout seul. Mon pouvoir, si Dieu ne l'avait limité, est assez grand pour cela.

LE GARDIEN.

Je sais parfaitement qui vous êtes; inutile d'insister davantage.

LUCIFER, *d'un ton hypocrite.*

Je ne l'ignore pas.

LE GARDIEN.

Mais je sais aussi que votre pouvoir est inférieur à celui de mon père saint François.

LUCIFER.

La faveur dont votre père jouit auprès du roi Éternel constitue tout son pouvoir, et, en ce sens, j'avoue qu'il est considérable. Mais un pouvoir qui doit avoir recours à la prière mérite-t-il vraiment ce nom ?

LE GARDIEN.

Eh quoi ! est-il un seul pouvoir qui ne procède de la puissance divine ?

LUCIFER.

N'argumentons pas, soyez humble. Auprès de moi le plus savant n'est qu'un pauvre clerc.

LE GARDIEN.

Je n'en ai jamais douté. Mais vous n'avez pu toutefois, quelle que soit l'étendue de votre pouvoir, obtenir ce que vous désiriez par-dessus tout.

LUCIFER.

Non? Eh bien, dites, mon père, qu'est-ce en moi que Dieu châtie?

LE GARDIEN.

Votre intention.

LUCIFER.

Vous êtes, père gardien, un très digne religieux, mais simple d'esprit. Lorsque je vins au couvent, n'étiez-vous pas, vos moines et vous, lâchement résolus à l'abandonner? J'ai donc en ce qui vous concerne atteint mon but, puisque, vous voyant vaincus, le Créateur a dû s'interposer. Rendez-lui grâce du prodige dont vous êtes témoin, mais croyez que si votre constance eût été plus ferme moins cruel serait mon châtiment.

LE GARDIEN.

C'est avec raison que vous me mortifiez.

LUCIFER.

Je suis tenu de faire ce que, de son vivant, aurait fait François lui-même. Jugez si pareille contrainte est une mortification plus pénible

que la vôtre ! Sans compter la honte que j'éprouve à porter ce froc, fût-ce comme un déguisement.

LE GARDIEN.

Rien néanmoins ne vous a fait tant d'honneur, depuis que vous êtes tombé du ciel.

LUCIFER.

L'orgueil que vous en concevez vous fait-il perdre la mémoire ? Avez-vous oublié votre origine première, et que vous êtes sorti de la poussière et de l'argile ?

LE GARDIEN.

Loin d'oublier, je me rappelle parfaitement que Dieu, de ses propres mains, a pétri le premier homme dans l'argile de Damas, et que l'ange lui coûta moins de soins, puisqu'il a suffi d'un *fiat*...

LUCIFER.

Laissons ce sujet qui est ici hors de propos et dont vous ne savez rien. Je n'ai pas, d'ailleurs, la permission de vous répondre.. Quand vous plaît-il, mon père, d'établir la fondation du nouveau couvent ?

LE GARDIEN.

Tout de suite, si bon vous semble.

LUCIFER.

Il m'importe fort. Quels frères en chargerez-vous ?

LE GARDIEN.

Je ne puis les désigner. C'est à vous de choisir leurs personnes comme d'en fixer le nombre. Il m'appartient seulement de mettre à exécution ce que vous aurez ordonné.

LUCIFER.

Quelle hypocrisie ! Mais le temps viendra avant peu où vous passerez de nouveau d'un extrême à l'autre.

LE GARDIEN.

Dieu permettra que tes astuces nous donnent plus de mérite.

LUCIFER.

Si Dieu le veut ainsi, il le pourra facilement. Quant à vous, je sais par expérience comment vous soutenez la lutte.

LE GARDIEN.

Je ne suis qu'argile, j'en conviens.

LUCIFER.

Voici vos brebis qui viennent prendre leur pâture, et qui, je pense, attendent leur pasteur. Allez, et prenez garde qu'elles ne s'écartent en mangeant; il pourrait s'en perdre quelqu'une.

LE GARDIEN.

C'est, je crois, un soin superflu. Mais gardez-les vous-même, si quelque danger les menace. Dieu ne vous a-t-il pas envoyé pour être le chien de ses brebis? (*Il sort.*)

LUCIFER.

Il le faut bien, puisque, malgré ma rage, je n'en puis mordre aucune. Mais nous nous reverrons un jour, le pasteur et moi, dans d'autres conditions. (*Il sort.*)

Entrent FELICIANO et JUANA.*

FELICIANO.

Ludovico est sorti ?

JUANA.

Oui, mais votre insistance est vaine ; ma maîtresse, Feliciano, est résolue à ne pas vous voir.

FELICIANO.

Que de rigueur !

JUANA.

Ce n'est point par rigueur. Elle m'a, au contraire, laissé entendre...

FELICIANO.

Quoi ?

JUANA.

Que cette résolution est la conséquence de l'amour qu'elle vous porte. Elle a de l'honneur et de la vertu, et doit éviter, prétend-elle, jusqu'à l'ombre d'une pensée suspecte. Son père s'est montré impitoyable. La voilà mariée, enfin...

* *Dans la maison de Ludovico.*

FELICIANO.

Oui, elle s'est laissé convaincre.

JUANA.

... et à quel mari, je vous le demande? Nous passerions en Alger une vie plus agréable! Jamais on n'a vu homme aussi dur envers les pauvres; plus ils l'implorent, moins il se laisse attendrir. Seul, un frère-quêteur de Saint-François ne perd pas courage et le met au désespoir. Il revient chaque jour sans avoir jamais rien obtenu. Ludovico l'aurait tué volontiers, mais le saint homme le terrifie d'un seul regard, si bien qu'il n'ose s'attaquer à lui. Hier, un de ses valets ayant donné un peu de pain à un mendiant, il l'a congédié aussitôt, après l'avoir cruellement maltraité. Ma maîtresse n'a pas la moindre monnaie d'argent ou de cuivre de quoi faire l'aumône; il ne le permettrait pas. Elle en est si affligée et si inquiète que sa vue lui fait horreur.

FELICIANO.

Juana, quoique je considère toute espérance comme perdue, je veux, bon gré mal gré, lui parler cette fois encore. Ce sera la dernière.

JUANA.

Si vous désirez obtenir d'elle un entretien, cachez-vous dans cette chambre. La voici, et elle se retirerait pour peu qu'elle vous aperçût.

FELICIANO.

Ton conseil est bon. (*Il se retire.*)

Entre OCTAVIA.

OCTAVIA, *à part.*

Ah ! qu'il agit inconsidérément le père qui se fonde sur sa seule cupidité pour choisir un époux à sa fille ! La femme la plus réservée, si elle déteste son mari et a de l'amour pour un autre homme, pourra bien garder son honneur, mais sa vie ne sera qu'une longue mort. — Juana.

JUANA.

Faut-il que vous vous entreteniez sans cesse avec vos pensées ?

OCTAVIA.

Oui.

JUANA.

Feliciano est venu...

OCTAVIA.

Si tu veux m'être agréable, ne prononce plus son nom en ma présence.

JUANA.

Je m'en abstiendrai à l'avenir.

FELICIANO, *sortant de sa cachette.*

Quoi ! mon nom même t'offense, à présent ?

OCTAVIA.

Oui, Feliciano, et ta vue davantage encore. Sors d'ici à l'instant, ou c'est moi qui me retire.

FELICIANO.

Arrête !

OCTAVIA.

Lâche-moi !

FELICIANO.

Vive Dieu ! tu m'entendras cette fois, la dernière ; car de ma vie je ne chercherai à te revoir ni à t'adresser la parole.

OCTAVIA.

Parle donc. Tu verras que tu n'as aucun motif de m'accuser.

FELICIANO.

Ne m'as-tu pas caché plus d'un mois le projet intéressé de ton père, que tu savais pourtant bien ? Comment pourrais-tu t'en défendre ? Allègueras-tu pour ta justification que l'on a usé envers toi de menaces ou de violence ? Pareille excuse ne serait pas suffisante. D'ailleurs tu n'as pas même cette ressource, car ton père ne chercha pas à te violenter. Une femme de ta naissance n'est-elle pas sans excuse lorsqu'elle manque à la promesse que, tant de fois, elle signa de son nom ? As-tu seulement protesté d'un mot ou d'un geste ? Loin de là ! il a fallu que tu mentes pour contracter ce mariage. N'as-tu pas affirmé, en effet, n'avoir jamais engagé ta parole à personne, alors que dans ce papier, le dernier que tu m'aies écrit, tu declares n'être qu'à moi ? Cette affirmation est le prix dont tu as payé dix ans de guerre acharnée où j'ai combattu sous les étendards de l'Amour, dix ans de constance durant lesquels, le jour à ton seuil, la nuit sous ton balcon, ma fidélité n'a cessé de faire sentinelle. Des femmes de ta noblesse...

OCTAVIA.

Arrête ! Dussé-je manquer au respect que je me dois, tu apprendras que toi seul fus la cause de mes infortunes. Je soupçonnais vaguement que mon père avait l'intention de me marier, mais j'en étais trop peu certaine pour juger utile de t'avertir. Tu étais cousin de ma mère, et, comme tel, il te fit part lui-même de mon union, à laquelle tu étais présent. Comment donc peux-tu dire que l'on plaïda sans t'avoir assigné ? Comment peux-tu prétendre que tu perdis ton procès, si tu te refusas à le gagner ? Dans quel but, si tu ne devais en faire usage, me priais-tu si instamment de signer mes lettres, Feliciano ? Ne t'ai-je pas écrit la dernière trois jours avant cette malheureuse journée ? Pourquoi, puisque tu assistais à mon mariage et que tu avais en main une pièce plus que suffisante pour l'empêcher, pourquoi, puisque dans cette lettre je déclare n'être qu'à toi, ne l'as-tu pas présentée à mon père avant que j'eusse, d'un oui, donné le consentement à mon malheur ? En présence de tous, je dis, les yeux tournés vers toi : « Le terme fatal est arrivé ! » Pourquoi, alors, ne vins-tu pas à mon secours ?

Etait-ce à moi, Feliciano, de parler quand tu te taisais ? Qu'importe que tu m'aies servie, que tu sois resté à ma porte comme une statue, que tu aies été dix ans soldat de l'Amour, si tu m'as abandonnée en cette circonstance ? (*Elle lui arrache la lettre.*) Ce papier, — lâche-le ! pourquoi ce saisissement ? — ce papier dit : « Octavia est ton épouse. » Lequel de nous deux a le droit de se plaindre ? Ce billet, que j'ai souscrit payable à ta volonté, je reconnais qu'il est de moi. Qui donc avait qualité pour en exiger le paiement ? J'ai fait pour ma part, Feliciano, tout ce qu'il m'était possible. Toi, qui étais arbitre de ta propre cause, tu as prononcé contre moi la sentence. C'est toi qui m'as condamnée à un esclavage si dur et si insupportable que ma vie sera le prix de mon rachat. Et, puisque nous sommes, moi l'offensée, toi celui qui se venge, va-t'en, ne reparais plus devant mes yeux. (*Elle déchire la lettre.*) Si jamais tu franchis ce seuil, je te livrerai, vive Dieu ! aux coups de Ludovico, ce Ludovico à qui j'ai été vendue, non par mon père, mais par toi, lâche que tu as été, malheureuse que je fus ! (*Elle sort.*)

LUDOVICO *parait, aux écoutes.*

LUDOVICO, *à part.*

Ciel ! qu'entends-je ?

FELICIANO.

Quoi ! Octavia me reproche d'avoir eu trop d'égard pour son honneur !

JUANA.

Plaisante défaite ! Ne saviez-vous pas que le procès était sans appel ?

FELICIANO.

Je ne m'appartiens plus !

JUANA.

Sortez. Il est tard et son époux va rentrer.

LUDOVICO, *au dehors.*

Holà !

JUANA.

Mieux vaut qu'il vous trouve seul. Adieu.
(*Elle sort.*)

FELICIANO.

Va, je saurai bien justifier ma présence.

Entre LUDOVICO.

LUDOVICO, *à part.*

« Lâche que tu as été, malheureuse que je fus!... » C'est à perdre la raison !

FELICIANO.

Ludovico !

LUDOVICO.

Feliciano !

FELICIANO.

J'étais entré à l'instant pour vous voir, mais je m'en retournais.

LUDOVICO.

En quoi puis-je vous être utile ?

FELICIANO.

Je voudrais vous vendre mes terres. Mais il est déjà tard et cette affaire mérite qu'on la traite à loisir.

LUDOVICO.

J'irai donc vous trouver.

FELICIANO.

Adieu. (*Il sort.*)

LUDOVICO.

Le Ciel protège vos jours, (*à part*) pour me permettre de t'arracher la vie!... Ce ne serait pourtant pas sans danger. Ses parents sont nombreux et des plus puissants en cette ville, et, en supposant què je m'en tire la vie sauve, j'y perdrais forcément tous mes biens. Si, d'ailleurs, il l'a aimée avant son mariage, si c'est elle qu'il entend par ce procès qu'il a perdu, Feliciano est-il si coupable envers moi?... Octavia, — que l'amour est âveugle! — a déchiré en se retirant ce papier. Mais il n'est pas facile d'en assembler les morceaux pour les lire sans avoir du temps devant soi. L'écriture est d'une femme, d'Octavia sans doute. Ce morceau dit : « Cher Feliciano... » — Ah! ma fortune décroît. J'exhale des flammes comme un volcan! — Celui-ci dit : « ... t'absenter... » Cet autre : « Octavie est à toi... » — Avant que d'être à lui, infâme, tu verras ta mort, vive le Ciel! (*Il jette à terre les morceaux de papier.*)

Entre JUANA.

JUANA, *à part.*

Pourquoi faut-il qu'elle ait laissé là ces papiers sans y prendre garde ! Je ne sais comment les ramasser.

LUDOVICO.

Que fais-tu là ?

JUANA.

Je cherche des morceaux de papier.

LUDOVICO, *à part.*

C'est s'y prendre un peu tard. (*Haut.*) Pour quoi faire ?

JUANA.

Je souffre d'un mal de mère que soulagent les fumigations de papier.

LUDOVICO.

Le remède à ton mal n'est pas aussi simple.

JUANA.

C'est moins une maladie qu'un vice de constitution²⁰.

LUDOVICO.

Je l'entends bien ainsi... Qu'attends-tu ?
Va-t'en !

JUANA.

Avec plaisir. (*A part.*) Dieu ! la sinistre figure !
Je quitterais le monde pour ne pas la voir.
(*Elle sort.*)

LUDOVICO.

Je puis à la rigueur me dispenser de tuer Feliciano. C'est à Octavia que j'ai confié mon honneur, c'est à elle que j'en dois demander compte avant qu'elle n'en arrive à consommer l'outrage. Quant à croire qu'une femme amoureuse et mariée contre son gré puisse néanmoins rester fidèle, je ne suis pas assez fou. Mes mains sur sa gorge empêcheront les servantes d'accourir à ses cris. Une fois étranglée... Mais ma colère me reproche d'avoir trop tardé déjà.

Au moment où il va sortir, LUCIFER entre par la même porte et l'arrête.

LUCIFER.

Faites quelque aumône à saint François.
(*A part.*) Est-ce donc à moi d'empêcher l'injuste meurtre d'Octavie ! Mais, hélas ! Dieu l'ordonne.

LUDOVICO.

Je ne sais comment tu ne redoutes ma fureur, moine, fantôme ou démon. C'est sans doute ta mort que tu cherches ! Qu'as-tu à me persécuter, sachant déjà par tant d'expériences que ni ton Ordre ni aucun autre ne recevra jamais d'aumône en cette maison ? Que me veux-tu !

LUCIFER.

Te réduire à résipiscence. Le Tout-Puissant m'en a donné l'ordre ; je suis forcé d'obéir. Et, puisque celui-là même obéit qui n'a pas à craindre le tranchant ni la pointe de l'invincible faux, obéis également, n'attends pas que la mort vienne mettre un terme à tes crimes. La voici déjà proche ; restitue à Dieu, Ludovico, une partie des richesses que tu caches au fond de ces coffres. C'est par ce moyen seulement que tu pourras apaiser la juste indignation du Ciel. Il vient à ton secours ; laisse-toi convaincre ; consens à une pieuse restitution.

LUDOVICO.

Arrête ! Je me demande, vive Dieu ! comment ma rage tolère tant d'insolence et de folie. Moi.

faire l'aumône? Va-t'en vite! Mes biens, petits ou grands, c'est le destin qui me les a donnés.

LUCIFER.

Ludovico, le destin n'est qu'un vain mot, et tes biens, comme tu les nommes, ne sont pas à toi sans restriction. Ni ceux que l'usurier acquiert au prix de trafics indignes, ni ceux du paysan qui se lève avec le jour pour reprendre sa besogne et qui se nourrit de sa sueur ne leur appartiennent en propre. Tous ces hommes que tu vois dans les champs, parfois sous une pluie bienfaisante, défricher les rudes entrailles de la terre, notre mère commune, et qui n'hésitent pas à ensevelir dans son sein, à lui confier en dépôt les épis les plus grenus et les plus blonds du précédent août, tous ces hommes doivent à Dieu, comme seigneur de cette terre, la dîme des moissons qu'ils récoltent après bien des labeurs et des espérances souvent déçues. Cette dîme, Dieu l'abandonne à ses ministres, avec ordre d'en consommer seulement ce qui leur est nécessaire, selon la position qu'ils occupent. Car ils sont tenus, comme majordomes du Ciel, de distribuer le reste aux pauvres que Dieu a institués héri-

tiers de toutes ses rentes. Quiconque acquiert des richesses en les usurpant sur les pauvres ne verra jamais la face de Dieu, s'il ne les restitue dans la mesure du possible. Cette vérité ne fait de doute pour personne. Comment donc, corneille revêtue de tant de plumes étrangères, peux-tu te croire maître absolu de tes biens ? Prends garde, imprudent amandier, ta folie, d'après mes conjectures, pourrait servir de leçon à des plantes sans nombre !

LUDOVICO.

C'est sur ta vie, hypocrite, que je me vengerai de tous ces outrages.

LUCIFER.

A quoi bon t'émouvoir ? Sais-tu seulement qui je suis ? Ecoute-moi bien. Tu es le seul homme qui n'ait pas l'ombre d'une excuse. L'ennemi du genre humain ne cherche que ton intérêt. Il y est astreint, parce que l'exemple de ton âme pourrait, sans doute, lui en arracher beaucoup d'autres. Profite d'une occasion si favorable. Aucun esprit impur n'égare tes sens ni ne trouble tes facultés. Mais, dans l'esprit de Dieu, sa Justice et sa Miséricorde sont en lutte

à ton sujet. Viens, par ton repentir, en aide à la Miséricorde. La Justice divine, prends-y garde, porte la main à son glaive; sa longanimité infinie est le fourreau qui le cachait. Sa patience est à bout, qu'attends-tu? Prends garde! elle dégaîne. Prends garde! elle lève le bras. Prends garde! elle assène le coup...

LUDOVICO.

Je me repens!

LUCIFER.

Oh! malheur pour l'enfer!... Eh bien! qu'as-tu à hésiter? La charité est la porte du pardon; c'est par elle que tu dois chercher à entrer. Fais-moi l'aumône.

LUDOVICO.

Cela, non!

LUCIFER.

Vile créature, je te tiens pour pire que Lucifer. Son repentir, s'il en était capable, serait sans doute aussi grand que sa faute, et toi, qui peux, tu ne veux pas te repentir!

LUDOVICO.

Tu auras beau fuir, cette fois, il faut que je te tue.

LUCIFER.

N'approche pas, ou je te réduis en moins que poussière, cette poussière qu'il ne restera même pas de ton corps²¹.

LUDOVICO.

A moi ! Alberto, Celio ! Cet homme m'épouvante !

Entrent ALBERTO, CELIO, OCTAVIA et JUANA.

CELIO.

A vos ordres, Monsieur.

OCTAVIA.

Que se passe-t-il ?

ALBERTO.

Pourquoi ces cris ?

JUANA.

C'est sans doute le moine qui en est cause.

LUDOVICO.

Est-ce ainsi que l'on exécute mes ordres dans ma maison ? Ne vous ai-je pas dit de ne jamais laisser entrer ce moine ?

CELIO.

Il n'est pas entré par la porte.

ALBERTO.

J'en réponds.

JUANA.

C'est sans doute un saint.

OCTAVIA.

Mon père, je vous en prie, évitez un malheur.

LUCIFER.

C'est le vôtre que je suis venu empêcher.

OCTAVIA.

Le mien ?

LUCIFER.

Oui.

OCTAVIA.

L'ai-je donc mérité ?

LUCIFER.

Je sais que vous êtes innocente, mais les apparences vous accusent.

OCTAVIA.

Que faire ?

LUCIFER.

Je ne puis vous donner aucun conseil. Fuir, c'est vous avouer coupable.

OCTAVIA.

Je mets mon espoir en la Mère de Dieu toujours pure. Elle me protégera.

LUDOVICO, à *Lucifer*.

Sors d'ici, et n'espère pas que tes discours importuns me fassent changer de résolution. Mes trésors égaleraient-ils ceux de Crésus et de Midas réunis que je te refuserais l'aumône.

LUCIFER.

Ton aumône, nous n'en avons aucun besoin ; c'est toi qui as intérêt à nous la faire. On donne à mes moines beaucoup plus qu'il ne leur faut,

puisqu'ils subviennent, dans Lucques, à l'entretien de trois cents pauvres... Je te laisse, mais ne va pas ajouter une nouvelle faute à tant d'autres. Il est quelqu'un d'innocent à qui tu prêtes l'intention de te déshonorer. (*A part.*) Se peut-il que le Créateur éternel soumette à un joug aussi infâme mon orgueil impatient ! Maudit le jour où mon astuce s'est attaquée, ô François, à une humilité aussi puissante que la tienne ! (*Il sort.*)

LUDOVICO, *à part.*

Celui-ci connaît déjà mon offense... Eh bien, ne puis-je la tuer secrètement, au fond de ma maison de campagne, en attendant qu'il me soit possible de quitter Lucques et de mettre en sûreté tous mes biens ?

JUANA, *bas à Octavia.*

Le mieux serait de vous enfuir.

OCTAVIA, *bas.*

Es-tu folle, de parler ainsi ?

LUDOVICO.

Octavia, ce moine m'importune si fort que nous irons passer quelques jours à la campagne,

pour voir s'il viendra m'y chercher. Qu'en dis-tu ?

OCTAVIA.

Pourquoi me demander mon avis ? Ne savez-vous pas que votre volonté est la mienne ?

LUDOVICO.

Celio, fais atteler le carrosse. Toi, Alberto, tu resteras ici pour me suppléer et t'occuper des affaires en mon absence.

ALBERTO.

Je le ferai, si tel est votre bon plaisir.

LUDOVICO.

Allons, Octavia.

JUANA, *bas*.

Prenez garde, il dissimule sa colère pour vous tuer.

OCTAVIA, *bas*.

J'ai mon innocence pour sauvegarde.

LUDOVICO, *à part.*

Tu seras châtiée, infâme, avant d'avoir pu m'outrager. (*Ils sortent.*)²²

*Entre FRÈRE ANTOLIN *.*

ANTOLIN.

J'ai trouvé un prétexte pour renvoyer l'âne sous la conduite du frère servant, et je viens, en pleine campagne, répondre aux provocations de ma faim. J'espère la tuer, cette fois, sans que ce Néron en froc qui me persécute puisse la soustraire à ma rage. C'est lui, ce ne peut être un autre, qui détourne tout ce que je mets en réserve; les cachettes les mieux imaginées ne me sont d'aucun secours. Impossible de me procurer le moindre morceau friand qu'il ne tombe entre ses mains. J'en suis réduit à porter tous mes biens avec moi. Mes manches sont farcies. Elles me pèsent, mais, l'habitude ai-

* Une hauteur au bord d'un chemin, dans les environs de Lucques.

dant, ce poids n'aura rien d'incommode et elles me serviront de garde-manger. Je me demande comment ce frère Forcé ne tombe pas malade de fatigue. Il ne mange ni ne dort, et il m'est venu à la pensée que ce pourrait être un esprit. Oui, n'est-ce pas étonnant? lorsque nous allons ensemble par les rues, j'ai beau regarder, son corps ne projette aucune ombre. Il est en train de bâtir un couvent avec une telle rapidité que toute la ville en demeure ébahie. D'ailleurs, sans cesse grognon. Je le soupçonne à part moi d'user de tabac en feuilles; ce n'est pas un souffle, c'est de la fumée qu'il chasse par les narines. Il s'acharne après moi et s'obstine à m'empêcher de manger; mais, aujourd'hui, il n'en viendra pas à bout. Tandis qu'il me croit au couvent, je vais, tout à mon aise, faire ici collation. Me voici déjà loin des murs de la ville. Je vais m'asseoir sur cette hauteur qui domine les alentours, et, si quelqu'un vient à passer, je le verrai forcément avant qu'il m'ait aperçu. J'ai là un poulet, un pâté et un jambon. Le pain n'est pas mauvais, j'imagine; quant au vin, il ressusciterait un mort²³. Héliogabale n'est pas mon égal! Manger ne me semble en aucun cas condamnable, à condition que ce que

l'on mange soit bon. Tout ceci, on me l'a donné. Enfin, c'est là mon seul plaisir. Mon estomac est un abîme où les nourritures s'engouffrent comme en un puits... Mais n'étaions pas ostensiblement mes provisions. Je ne les sortirai qu'à mesure, afin de pouvoir vivement les cacher s'il survient quelqu'un. Paraisse d'abord le jambon...

Entre LUCIFER.

LUCIFER, *à part.*

Seigneur, que vous montrez de cruauté envers moi !... Moi ? l'ami de mon ennemi ? Lucifer au service de l'homme ? Peine maudite ! Après avoir, ô Tout-Puissant, substitué à François celui qui prétendit ajouter de l'éclat au jour, ne vous suffit-il plus d'un tourment aussi cruel ? J'ai, Seigneur, exécuté tous vos ordres ; mais l'impénitente obstination de ce riche avare que je vais empêcher de donner la mort à sa femme, seul votre pouvoir absolu est capable d'en triompher... Frère Antolin s'est assis et se dispose à manger en cachette. Mais il ne goûtera pas la moindre bouchée de ses provisions. Je vais faire en sorte qu'il m'aperçoive le premier, sans se douter que je l'ai déjà vu.

ANTOLIN, *à part.*

Parbleu ! ce frère n'aura pas réussi... (*L'apercevant.*) Saint Paul m'assiste ! comment a-t-il pu m'approcher de si près sans que je l'aie aperçu ? C'est un saint, prétend-on ; mais n'est-ce pas plutôt un diable ?... Il ne m'a pas vu. (*Il cache le jambon dans sa manche.*)

LUCIFER, *à part.*

Il a mis en lieu sûr ce qu'il s'apprêtait à manger.

ANTOLIN, *à part.*

Impossible de l'esquiver. Il faut aller à sa rencontre. — *Deo gratias !*

LUCIFER.

Frère Antolin !

ANTOLIN.

Où allez-vous ainsi, mon père ?

LUCIFER.

A la métairie ou maison de plaisance de Ludovico, afin d'empêcher un malheur. Mais vous-même, qu'êtes-vous venu faire aux champs ?

ANTOLIN.

Je vais vous dire, le médecin m'a ordonné de marcher le plus possible, et cela en rase campagne, pour combattre mes humeurs crasses.

LUCIFER.

Si vous mangiez avec plus de modération, vos humeurs s'évacueraient d'elles-mêmes. Ce qu'absorbe frère Antolin suffirait à nourrir dix moines.

ANTOLIN.

Je n'ai pas d'autre défaut.

LUCIFER.

C'en est un qui en engendre tant d'autres ! N'est-il pas cause que vous dérogez à la règle de votre père saint François et que vous abusez de la générosité de vos bienfaiteurs ? On vous voit, le soir comme le matin, prendre le chocolat dans vingt maisons différentes.

ANTOLIN.

Mon père, je prends ce que l'on me donne. Notre règle le veut ainsi.

LUCIFER.

Cela doit s'entendre en cas de besoin.

ANTOLIN.

Bien des fois j'ai cherché à vaincre les exigences de ma faim, mais sans jamais y réussir. Qu'on m'offre un bon morceau, voilà le démon qui me tente.

LUCIFER.

Mensonge ! Vous ne cédez qu'à votre propre faiblesse. Le démon vous a-t-il suggéré une seule fois entre autres que la gourmandise n'est pas un péché ?

ANTOLIN.

Non. Mais on entend par gourmandise manger sans appétit. Or l'appétit ne me manque jamais.

LUCIFER.

Votre faim est imaginaire, comme la soif des hydropiques.

ANTOLIN.

Point. Quoi que je mange, la sortie est en proportion de l'entrée.

LUCIFER.

Sans compter la vôtre, ne mangez-vous pas
au réfectoire ma ration de pain et d'aliments ?

ANTOLIN.

Il est vrai, mon père.

LUCIFER.

Et cela ne vous suffit pas ?

ANTOLIN.

Deux rations ne sont pour moi que deux noisettes.

LUCIFER.

Je m'étonne que vous ne creviez pas.

ANTOLIN.

Que vous avez de grâce !

LUCIFER.

Vous vous trompez. Si j'ai perdu ma patrie,
c'est parce que je manque de grâce.

ANTOLIN.

Vous avez perdu pour ça votre patrie ?

LUCIFER.

Oui, n'ayant plus la grâce de mon roi, j'ai dû, à mon grand regret, m'exiler.

ANTOLIN.

Quel royaume habitiez-vous donc ?

LUCIFER.

Un climat si lointain que nul Argonaute ne l'a découvert. Tout ce que j'en dirais ne vous en apprendrait pas davantage.

ANTOLIN.

S'il est encore à découvrir, qui a pu vous amener jusqu'ici ?

LUCIFER.

Dieu. Combien de fois ne l'ai-je pas dit à nos pères ?

ANTOLIN, *à part.*

Il me ferme la bouche. (*Haut.*) Voici venir des pauvres.

LUCIFER, *appelant.*

Par ici, frères !

ANTOLIN.

Laissez-les. A quoi bon les appeler? Ils cherchent un endroit favorable pour exterminer leurs ennemis corporels²⁴.

LUCIFER.

Approchez, frères.

ANTOLIN.

Que leur voulez-vous? Nous n'avons ici rien à leur donner.

LUCIFER.

S'ils sont dans le besoin, nous trouverons le nécessaire.

Entrent TROIS PAUVRES.

PREMIER PAUVRE.

C'est notre saint aumônier.

DEUXIÈME PAUVRE.

Mon père!

TROISIÈME PAUVRE.

Béni soit qui l'a amené à Lucques pour notre bien!

LUCIFER, *à part.*

Et pour mon malheur ! (*Haut.*) Avez-vous mangé au couvent ?

PREMIER PAUVRE.

Nous sommes arrivés trop tard.

ANTOLIN.

Quelle imposture ! Tous trois — j'étais présent — ont reçu aujourd'hui leur pitance.

PREMIER PAUVRE.

Mais j'ai six enfants en bas âge et ma femme dans son lit.

ANTOLIN.

Si vous êtes à ce point prolifique, qui suffirait à nourrir vos enfants ?

DEUXIÈME PAUVRE.

Moi, j'en ai neuf, et ma femme ne peut sortir de la maison parce qu'elle est impotente et manchote.

ANTOLIN.

Et, toute manchote qu'elle est, elle en a mis neuf au monde ? Que n'allez-vous avec vos fem-

mes peupler une île déserte ? Vous y seriez avant peu en état de mettre une armée en campagne.

TROISIÈME PAUVRE.

Moi, je n'ai pas d'enfants , mais j'ai un père de quatre-vingt-dix ans passés.

ANTOLIN.

C'est en pure perte que vous nous contez ici vos misères. Repassez plus tard au couvent.

LUCIFER.

Comme je regrette, mon frère, que vous n'ayez pas sur vous quelque friandise pour cette femme qui est malade dans son lit. Regardez bien.

ANTOLIN.

Qu'ai-je à regarder ? Vous moquez-vous ?

LUCIFER.

A présent que je les ai appelés, faut-il qu'ils s'en retournent les mains vides ?

ANTOLIN.

Faites qu'une douzaine de corbeaux leur apportent à manger dans leurs becs. Je ne vois pas d'autre moyen.

LUCIFER.

Il y en aura un autre. Ayez confiance, mon frère, et donnez la bénédiction à vos manches en faisant sur elles le signe de la croix.

ANTOLIN, *à part*.

Toutes les précautions du monde sont inutiles avec un homme comme lui. Il m'a sans doute vu manger.

LUCIFER.

Qu'attendez-vous ?

ANTOLIN.

Ne vaut-il pas mieux, père, que vous donniez la bénédiction à vos propres *manches* et que vous laissiez ces *manigances* tranquilles ?

LUCIFER.

Ne répliquez pas un mot, ou je vais...

ANTOLIN.

J'obéis, mais de si mauvaise grâce qu'il ne servira de rien.

LUCIFER.

Voilà la bénédiction donnée. Regardez à présent ce que le Ciel nous envoie.

ANTOLIN.

Il n'envoie rien du tout. C'est un miracle avorté.

LUCIFER.

Ne vous mêlez pas de plaisanter avec moi. Sortez de votre manche gauche cette moitié de jambon. Ce sera suffisant pour ce pauvre homme et pour son père.

ANTOLIN.

Pas moyen de faire autrement !

TROISIÈME PAUVRE.

C'est merveilleux !

DEUXIÈME PAUVRE.

Oui, certes.

LUCIFER.

Il est tout cuit.

PREMIER PAUVRE.

Quel prodige !

ANTOLIN, *à part*.

Il serait même digéré, si le père fût survenu un instant plus tard.

LUCIFER.

Donnez-le à ce pauvre homme.

ANTOLIN.

Ne serait-il pas préférable de le partager entre eux trois ?

LUCIFER.

Gardez pour vous vos conseils. Rendez grâce à Dieu et ayez foi.

ANTOLIN, *à part*.

Des miracles de ce genre, tout le monde peut en faire avec un peu d'habileté.

LUCIFER.

Allons, donnez ce jambon.

TROISIÈME PAUVRE.

Donnez.

ANTOLIN.

Prenez, et grand mal vous fasse !

LUCIFER.

Pour ce malheureux dont la femme garde le lit sortez encore une poule.

ANTOLIN.

Que parlez-vous de *poule*? En ai-je jamais gagné une?

LUCIFER.

Je vous ai déjà dit...

ANTOLIN.

Ne vous mettez pas en colère. (*A part.*) Le diable emporte ton âme! (*Au premier pauvre.*) La voici, prends.

PREMIER PAUVRE.

Elle est cuite et assaisonnée d'épices!

ANTOLIN, *à part.*

Puissent les épices se changer pour toi en poison!

LUCIFER.

Donnez aussi ce pâté de lapereau que vous avez dans votre manche droite.

ANTOLIN.

Laus Deo. Prenez.

TROISIÈME PAUVRE.

Vive éternellement qui obtient de Dieu tout cela !

LUCIFER, *à part.*

C'est bien là mon pire malheur ! (*Haut.*) Donnez un pain.

PREMIER PAUVRE.

Un pain, c'est peu.

ANTOLIN.

Il n'y en a pas davantage.

PREMIER PAUVRE.

La récolte a dû être mauvaise, qu'on ne nous en envoie rien qu'un.

DEUXIÈME PAUVRE.

Ce n'est pas le pain qui nous manque.

TROISIÈME PAUVRE.

On nous en donne en quantité. L'abondance de cette année a mis le pain à bas prix.

ANTOLIN.

Eh bien, je connais un pays où, cha
goutte d'eau fût-elle un pain, son prix ne d
nuerait pas, pleuvrait-il même à souhait.

PREMIER PAUVRE.

Père, n'y aura-t-il pas un coup de vin?

ANTOLIN.

Du vin, maintenant? Vous n'avez pas
mains gourdes!

LUCIFER.

C'est ça, donnez-leur une gourde de vin.

ANTOLIN.

Mais c'est, mon père, un cas de conscience
Un vin divin!... Réserveons-le pour la messe

LUCIFER.

On a le pareil au couvent. Qu'attendez-vous
Donnez-leur la gourde.

ANTOLIN.

Tenez. (*A part.*) Mais que de meilleur gr
leur dégourdirais les côtes!

LUCIFER, *aux pauvres.*

Là! vous pouvez vous retirer.

PREMIER PAUVRE.

Laissez-nous d'abord baiser vos pieds.

LUCIFER.

Écartez-vous.

TROISIÈME PAUVRE.

Ne voulez-vous pas que nous vous témoignions la moindre reconnaissance?

LUCIFER.

Allez-vous-en.

DEUXIÈME PAUVRE.

Adieu, mon père. (*A part.*) Je n'ai jamais vu brusquerie aussi sainte. (*Ils sortent.*)

LUCIFER.

Dites-moi, vous semble-t-il convenable de transformer en garde-manger les manches d'un habit religieux?

ANTOLIN.

Mon père...

LUCIFER.

Point d'excuse !

ANTOLIN.

Pour l'amour de Dieu ! qu'on n'en sache rien au couvent. Rouez-moi plutôt de coups.

LUCIFER.

On n'en saura rien. Mais, si vous ne veillez à vous corriger, j'engagerai le père gardien à vous ôter l'habit et à vous renvoyer chez vous, dans votre chaumine, où, après avoir foui la terre tout le long du jour, vous n'aviez à manger qu'une mauvaise tranche de chèvre. Mangez au réfectoire tout ce que votre nature grossière exigera pour se rassasier. Jusqu'à ce que vous soyez repu, on vous donnera tout ce que vous demanderez. Mais je vous défends d'accepter ailleurs ne fût-ce qu'une goutte d'eau. Et prenez garde qu'on ne me cache rien.

ANTOLIN.

Frère Forcé, je vous obéirai entièrement.

LUCIFER.

Voici Ludovico et Octavia qui vont arriver à leur maison de campagne.

ANTOLIN.

Vous les voyez d'ici ?

LUCIFER.

La portée de ma vue atteint beaucoup plus loin encore. Mettez-vous en route, Antolin ; je vous attends là-bas.

ANTOLIN.

Vous m'attendez là-bas?... Nous n'irons donc pas ensemble ?

LUCIFER.

Non. Il est nécessaire que je sois présent quand ils descendront de carrosse.

ANTOLIN.

Ayant à faire une bonne lieue, pensez-vous donc arriver à temps ?

LUCIFER.

Moi ? Un instant me suffit. (*Il sort.*)

ANTOLIN.

Jésus ! le vent l'a emporté ! Je ne m'étonne plus qu'il m'ait approché de si près sans que je l'aie aperçu, ni qu'il ait vu en détail ce que je portais dans mes manches... Ne faire qu'un repas par jour ! C'est une plaisanterie... Bon ! puisqu'il n'y a pas d'endroit à l'abri de ses regards, tout ce qu'on me donnera désormais, je le cacherai à mesure dans mon ventre. (*Il sort.*)

*Entrent FELICIANO et CELIO *.*

CELIO.

Juana vous a avisé, dites-vous, que cet homme avait des soupçons. Mais n'est-il pas forcé que ces soupçons se changent en certitude, s'il vous trouve arrivé avant lui à sa maison de campagne ?

** Une route, le long d'un bois, près de la maison de campagne de Ludovico.*

FELICIANO.

Les craintes de Juana sont ou fondées ou chimeriques. Au cas où elles seraient fondées, mon devoir de gentilhomme, de cousin et d'amant est de sauver Octavia.

CELIO.

Mais comment vous en assurer?

FELICIANO.

A son attitude. S'il a vraiment appris ce qui s'est passé entre nous, il doit savoir que l'offense vient non pas d'Octavie, mais de moi. Il est brave, dit-on. Qu'il me trouve seul ici, et, si je ne succombe à sa vengeance, il aura cessé de faire obstacle à mon amour... Attends-moi avec les chevaux dans l'épaisseur de ces arbres.

CELIO.

A quoi bon? Roberto veille sur eux.

FELICIANO.

Il pourrait, te voyant avec moi, dissimuler son dessein, s'il a celui que j'imagine. Mais j'aperçois le carrosse. Le voilà qui s'arrête, ils vont sans doute en descendre. Éloigne-toi.

CELIO.

Je me tiendrai aux aguets, prêt à accourir s'il le faut. Prenez bien garde, il est féroce !

FELICIANO.

Oui, il se donne pour tel. Mais cela même me dispose à croire le contraire : les plus redoutables ne sont pas ceux qui cherchent à le paraître. D'ailleurs, je prendrai les devants s'il change de visage à mon aspect.

CELIO.

Une charge de plomb serait plus sûre.

Entre LUCIFER.

LUCIFER.

Où allez-vous, Feliciano ?

FELICIANO.

Mon père...

CELIO, *à part*.

Par où donc est venu le saint ?

FELICIANO, *à part*.

Je me sens plein de surprise et de trouble.
(*Haut.*) Je vais, mon père...

LUCIFER.

Je sais ce qui vous amène, et j'aurais tort de m'étonner que vous soyez prêt à remplir, en cette occasion, votre devoir d'amant et de gentilhomme. Mais n'allez pas plus loin, retournez-vous-en à travers les bois avant que Ludovico ait pu vous voir, et laissez-moi faire. Si le sort vous était propice, vous pourriez à la rigueur empêcher la mort d'Octavia, mais ce serait lui enlever l'honneur. Celui qui m'envoie, au contraire, lui conservera l'honneur et la vie, et saura apaiser son époux. Vous pouvez vous retirer en toute confiance.

FELICIANO.

Votre Charité sait-elle que cet homme est capable de lui manquer de respect? Peut-être même sa perversité le poussera-t-elle à de pires violences!

LUCIFER.

Je suis, Feliciano, porteur des ordres de Dieu; il n'est donc pas de pouvoir au monde qui ne cède devant le mien.

CELIO.

Vite, ils sont descendus de voiture.

FELICIANO.

Saint homme, je vous obéis avec joie.

CELIO.

Il est prodigieux!... Envoyé de Dieu, — c'est tout dire. (*Ils sortent.*)

LUCIFER.

Seigneur, n'avez-vous pas mille moyens de soustraire cette femme à la mort qui la menace? De même votre seule volonté, qui sut vaincre l'avarice de Mathieu le publicain, ne suffit-elle pas à réduire ce monstre de lésine et d'impénitence? Pourquoi me charger de ces soins que vous savez au-dessus de mes forces?... Mais les voici qui s'avancent. Octavia, quoiqu'elle soupçonne un piège, est pleine de résolution et de confiance en la Vierge toujours pure qu'elle chérit d'une ferveur si méritée. Elle peut, je crois, compter sur sa protection. Son innocence et sa foi lui assurent la faveur du Ciel.

Entrent LUDOVICO et OCTAVIA.

OCTAVIA.

Pourquoi descendre de voiture lorsque nous sommes presque arrivés ?

LUDOVICO.

Raison de plus.

LUCIFER, *à part.*

Afin de lui causer plus d'effroi, je n'apparaîtrai qu'au moment où il voudra mettre son dessein à exécution. Alors seulement j'interviendrai.

LUDOVICO.

Si je t'ai amenée en ce lieu, Octavia, c'est pour venger sur ta vie infâme l'outrage que tu m'as fait.

OCTAVIA.

C'est vous-même qui vous faites outrage par une telle supposition. Pour moi, je ne vous ai offensé jamais, pas même par la pensée. Si je m'étais crue coupable, n'avais-je pas tout le temps de me mettre en sûreté lorsque le Ciel, par la bouche du frère aumônier de Saint-François, m'avisa de vos injustes soupçons ?

LUDOVICO.

Ni ce magicien ni le Ciel ne peuvent désormais t'arracher à moi.

OCTAVIA.

Écoutez...

LUCIFER, *apparaissant.*

Arrête, blasphémateur ! Si Celui auquel je suis forcé d'obéir le permettait, mon souffle seul te réduirait en cendres.

LUDOVICO.

Tu n'accomplis tes prodiges qu'avec l'aide du démon, tes paroles impudentes en sont la preuve. Mais j'exécuterai mon dessein, et lui donnerai la mort malgré toi.

LUCIFER.

C'est la tienne qui se prépare si tu ne demandes pardon à Dieu et si tu ne distribues sans retard aux pauvres tes richesses qui leur appartiennent plus qu'à toi. (*Il se rend invisible.*)

LUDOVICO.

J'enrage ! Sorcier, imposteur, où te caches-tu ?

OCTAVIA.

Notre-Dame qui savez mon innocence, délivrez-moi des mains de cet homme !

LUCIFER.

Prends garde, aveugle pécheur, que ta fin est déjà proche !

LUDOVICO.

Ombre ou fantôme, pourquoi fuis-tu après m'avoir menacé ? N'importe ! je vengerai sur elle mon outrage.

LUCIFER.

Arrête !

OCTAVIA.

Je meurs innocente. Vierge, protégez-moi !

LUDOVICO, *la frappant.*

Meurs, infâme ! (*Octavia tombe. Il sort.*)

LUCIFER.

Vous m'avez, Seigneur, interdit la violence. Était-il donc un autre moyen de sauver la vie à Octavia?... Le cruel homicide l'a laissée sans mouvement et regagne son carrosse.

Entre FRÈRE ANTOLIN.

ANTOLIN.

Pourquoi Ludovico prend-il la fuite? Mon père, que s'est-il passé?

LUCIFER.

Ce spectacle vous l'apprendra. Ne voyez-vous pas Octavia étendue à terre?

ANTOLIN.

Jésus! vous êtes donc arrivé trop tard?

LUCIFER.

Non, mais un décret de la divine providence a permis sans doute...

ANTOLIN.

Ne lui donnez-vous pas l'absolution?

LUCIFER.

Elle a rendu le dernier soupir. (*A part.*) Mais, que signifie?...

ANTOLIN.

Quelle contemplation vous absorbe?

LUCIFER, *à part.*

Je reste confondu.

ANTOLIN.

Vite ! portons-la jusqu'à la maison de campagne.

LUCIFER, *à part.*

Dieu veut-il donc opérer un de ses miracles en faveur d'Octavia?

ANTOLIN.

Qu'attendez-vous? Dépêchons.

LUCIFER, *à part.*

Son âme n'est ni montée au ciel, ni descendue en enfer, ni entrée au purgatoire, et cependant elle est morte.

ANTOLIN.

Vous qui faites des miracles pour des choses de moindre importance, ressuscitez donc cette dame. C'est un miracle obligatoire, puisqu'on l'a tuée sous vos yeux. (*A part.*) Je vais m'assurer de la sorte s'il est saint ou démon. Mais le voilà en prières.

Une jeune fille représentant LA VIERGE et entourée d'anges descend sur un nuage. Elle s'approche d'OCTAVIA et la touche de ses mains.

LUCIFER, *à part.*

Cette apparition lève tous mes doutes. Faisant de la terre le ciel, entourée de Chérubins, voici descendre la Mère du Verbe, occasion de mon crime et cause de mon exil... Quoi ! la dévotion que vous porte Octavia vous oblige-t-elle à lui témoigner tant d'amour ? Mais hormis moi, qui ne le puis, est-il une seule créature ayant connaissance de Dieu qui ne vous soit dévote ?

ANTOLIN.

C'est sans doute à Dieu qu'il s'adresse. Il fait des grimaces et des mines comme on en voit faire aux béates.

LUCIFER, *à part.*

Oh ! maudit sois-je de moi-même. Il me faut fléchir le genou malgré moi. Non content de me tenir sous le joug, le Créateur veut que j'assiste à mon propre tourment.

ANTOLIN.

Mon père, eh ! mon père, avec qui parlez-vous?... Jésus ! il jette par les yeux un feu si vif que je sens le roussi. Si par hasard ce n'est pas un diable, c'est à coup sûr une âme du purgatoire †

LUCIFER, *à part.*

Elle s'approche du cadavre, elle le touche de ses divines mains et voici que l'âme rentre aussitôt dans sa prison mortelle qui recouvre le souffle vital... Elle remonte sur son trône. (*Musique. La Vierge s'élève sur son nuage.*) Les anges de sa garde, déployant les couteaux de leurs ailes, fendent l'air et emportent leur Souveraine. (*A Antolin.*) Mon frère, relevez Octavia.

ANTOLIN.

Je ne saurais, à moi seul. Un défunt pèse lourd.

LUCIFER.

Elle est vivante.

ANTOLIN.

A peu près comme mon bisaïeul.

LUCIFER.

Obéissez sans répliquer.

ANTOLIN.

Mais que vois-je? Elle revient à elle!

Entrent FELICIANO et CELIO.

FELICIANO.

Si tu l'as vu prendre la course tout seul, c'est qu'Octavia est morte. Mais, l'eût-il cachée au centre de la terre...

LUCIFER.

Calmez-vous, Feliciano.

FELICIANO.

J'ai à me plaindre de vous plus encore que de l'infâme Ludovico.

OCTAVIA, *revenant à elle.*

Oh ! la divine et consolante vision !... Mais que vois-je ?...

ANTOLIN, *à part.*

Ah ! cette fois, il n'y a pas de fourberie là-dessous ! Allons ! il est saint à trente-six carats.

FELICIANO.

Chère Octavia !

LUCIFER.

Contenez-vous.

OCTAVIA.

Laissez-moi, mon père, baiser le sol que vous foulez.

LUCIFER.

Non, Madame, c'est à la Reine du ciel que vous êtes redevable de la vie.

OCTAVIA.

Grâce à votre intercession.

LUCIFER, *à part*.

Ces paroles me sont plus pénibles que tous mes malheurs.

OCTAVIA.

Feliciano, quittez Lucques, je vous en supplie.

FELICIANO.

Lucques et l'Italie, je m'y engage, à condition que vous rentriez chez votre père.

LUCIFER.

Il nous reste beaucoup à faire avant qu'il soit question de ce départ... Il est essentiel que l'événement d'aujourd'hui demeure secret pendant deux jours. Vous, Feliciano, retournez à la ville. Je trouverai pour Octavia une retraite sûre.

FELICIANO.

Je n'ai qu'à obéir. Mais ne m'apprendrez-vous pas d'abord ce qui s'est passé?

LUCIFER.

Vous le saurez demain, je vous le promets. Allez et contentez-vous de savoir que cet évé-

nement aura des conséquences favorables à votre amour.

FELICIANO.

Avec cet espoir, je me retire plein de joie.
(*Il sort.*)

LUCIFER.

Venez avec moi, Madame. Vous logerez, pour cette nuit du moins, chez une femme dévouée à notre Ordre. Plus tard, vous disposerez de vous à votre guise.

OCTAVIA.

Disposer de moi? Non, mon père; ma volonté s'en remet à votre choix.

LUCIFER.

Allons, vous saurez en chemin qui est maître de votre volonté.

OCTAVIA.

Allons. (*Elle sort.*)

LUCIFER.

En route, Antolin.

ANTOLIN.

Père, la faim me trouble la vue. Je vais jusqu'à la maison de campagne demander un morceau de pain.

LUCIFER.

En route ! Vous mangerez au couvent.

ANTOLIN.

Mon père, une lieue est pour moi une rude étape, d'autant plus que je tombe d'inanition.

LUCIFER.

Soit. Pour vous permettre de manger plus vite, je vais vous envoyer d'un saut à la porte du couvent.

ANTOLIN.

N'en faites rien, mon père.

LUCIFER.

Voyez s'il vous plaît de...

ANTOLIN.

Non, vous m'avez coupé l'appétit.

LUCIFER.

Marchez alors, et n'oubliez pas que mon pouvoir est plus qu'humain.

ANTOLIN.

Pourquoi cet avertissement ?

LUCIFER.

Parce que vous me trouverez tout près de vous lorsque vous me croirez très loin. En marche !

ANTOLIN *à part.*

Je me reprends à douter. Il a trop d'orgueil, pour un saint. (*Ils sortent.*)

TROISIÈME JOURNÉE

*Entrent OCTAVIA et JUANA *.*

JUANA.

Je reste confondue, Madame, de ce qui vous est arrivé.

OCTAVIA.

Ma mort, comme je te l'ai dit, fut un songe délicieux. Mais ce ravissement céleste dura si peu d'instant, Juana, que je ne saurais l'exprimer. Le saint aumônier qui se trouvait là par une inspiration divine a vu distinctement, m'assure-t-il, la Vierge, entourée d'anges, poser ses mains sur mon corps déjà froid.

Entre FELICIANO.

FELICIANO.

Il me l'a affirmé de même.

* A Lucques. Une salle dans la maison de Teodora.

OCTAVIA.

Qu'est-ce ? Comment oses-tu entrer ici ?

FELICIANO.

La maîtresse de cette maison m'a permis de te voir parce que je suis ton parent.

OCTAVIA.

Elle ignorait, Feliciano, que tu es cause des malheurs qui m'accablent. Si tu ne reviens sur tes pas, je quitte cette maison.

FELICIANO.

Rien ne s'oppose plus à ce que nous nous entretenions ensemble, puisque tu n'es plus mariée.

OCTAVIA.

Frère Forcé a beau prétendre que mon mariage fut dissous par la mort, il a beau s'offrir à me déclarer libre et sans entraves, je ne veux point qu'il poursuive un tel objet. Malgré toute la haine que j'éprouve pour Ludovico, je suis prête, s'il reconnaît mon innocence et son erreur, à reprendre auprès de lui une vie pire que la mort.

FELICIANO.

Que dis-tu là !

JUANA.

Jésus ! vous reviendriez avec cet homme sans Dieu ni âme, qui n'a rien d'un chrétien ?

OCTAVIA.

C'est mon devoir.

FELICIANO.

Plutôt que d'y consentir, je le brûlerais dans sa propre maison.

JUANA.

Il le mériterait bien, cet hérétique !

FELICIANO.

Un homme qui t'a ôté la vie sans que tu l'aies offensé ! Vive Dieu !...

OCTAVIA.

Les apparences l'ont induit à me croire coupable. D'ailleurs, supposé que je me sépare de lui, où serait pour toi l'avantage ? Resterais-je

seule maîtresse de ma volonté, serais-je même résolue à te prendre pour époux que je ne le pourrais, maintenant.

FELICIANO.

Qui donc pourrait t'en empêcher ?

OCTAVIA.

Toi. N'as-tu pas donné à la ville entière lieu de soupçonner, non sans vraisemblance, que mon mari, en me donnant la mort, avait pour cela de bonnes raisons ? Ne suis-je pas tenue de confesser à la justice toute la vérité ? d'avouer que, malgré mon innocence, Ludovico a pu se croire outragé sans qu'on l'accuse de jugement téméraire ?

FELICIANO.

Et comment penses-tu démentir cette opinion ?

OCTAVIA.

Il suffit que je ne sois pas à toi pour qu'elle se démente d'elle-même.

JUANA.

Madame, l'opinion une fois reçue, il n'est pas facile de la modifier.

OCTAVIA.

Je m'en charge.

FELICIANO.

Tout est inutile. Au besoin, si tu as déchiré une lettre, ignores-tu qu'il m'en reste vingt, toutes signées de ton nom ?

OCTAVIA.

Ne le seraient-elles pas, me crois-tu femme à les désavouer ? Mais, la présentation de ces lettres, à quoi te servira-t-elle aujourd'hui ? Elles sont prescrites depuis le jour où, toi présent à mon funeste mariage, tu n'y as pas fait opposition. Peux-tu alléguer un seul motif qui t'en ait empêché ?

FELICIANO.

J'en avais un, et le plus valable.

OCTAVIA.

En eusses-tu mille, aucun ne serait valable en l'état actuel des choses. Le juge prononcerait-il la sentence en ta faveur, que j'en appellerais à un couvent, pour bien prouver à Ludovico que je n'eus jamais l'intention de l'offenser.

FELICIANO.

Reste, écoute-moi.

OCTAVIA.

Ne me force pas à appeler. Ta vue me fait horreur.

JUANA.

Elle ment.

FELICIANO.

Tu me hais, crois-tu que j'en doute?

OCTAVIA.

En douter serait insensé, quand j'ai pour cela tant de raisons.

FELICIANO.

Écoute.

OCTAVIA.

Lâche-moi!

Entre TEODORA.

TEODORA.

Qu'y a-t-il?

OCTAVIA.

Rien, mais ne laisse plus entrer ici Feliciano.

TEODORA.

Pourquoi? N'est-il pas votre parent? N'est-ce pas à lui de vous protéger?

OCTAVIA

Je ne puis ni ne veux rien devoir à sa protection.

TEODORA.

Qui donc a pu lui enseigner si tôt mon logis et lui dire qu'il vous y trouverait? Je croyais que vous l'aviez fait appeler par Juana.

Entre FRÈRE ANTOLIN, le visage bouleversé.

ANTOLIN.

Ce n'est pas sans peine que j'ai pu me défendre contre la foule.

JUANA.

Qu'avez-vous, frère Antolin?

TEODORA.

D'où vient votre trouble?

ANTOLIN.

Ma sœur, le peuple ne s'est-il pas avisé de me prendre pour un saint depuis le jour où frère Forcé, mon supérieur, opéra un miracle à mes dépens ? Me voilà forcé de me cacher pendant quelques jours... A l'instant même, une vingtaine de personnes, armées de couteaux et de ciseaux, viennent de m'assaillir à l'improviste. Chacun voulait emporter un morceau de mon froc, si bien que, pour le défendre, je suis sorti de la mêlée criblé de piqûres aux cuisses, aux jambes et aux bras²⁵.

FELICIANO.

Pourquoi ne s'adressent-ils pas à frère Forcé dont les miracles sont si manifestes ?

ANTOLIN.

Ils n'oseraient. Il les terrifie si bien d'un seul regard que tous se tiennent à distance. On n'a jamais vu de saint comme lui. Pour éviter qu'on le touche, il ne consent même pas à laisser baiser sa manche. Mais je crois, pour ma part, que son habit et jusqu'à son corps ne sont qu'apparence.

OCTAVIA.

L'avez-vous vu aujourd'hui ?

ANTOLIN.

Je voudrais bien que lui ne m'eût pas vu.

FELICIANO.

C'est lui, Octavia, qui m'a dit où tu te trouvais.

OCTAVIA.

Frère Forcé ne peut t'avoir dit que tu avais le droit de me voir. Ignorant tes intentions, il a pu t'enseigner ma retraite pour te prouver qu'elle était décente, mais non pour que tu t'y introduises.

FELICIANO.

Tu as raison. Mais, à présent que je suis entré, refuseras-tu de m'entendre ?

JUANA.

Ecoutez-le, vous ne risquez pas grand'chose.

OCTAVIA.

Parle, mais ton insistance est vaine. (*Ils s'entretiennent à part.*)

JUANA.

Ne dites pas ce que vous ne pensez pas !

TEODORA.

Et frère Antolin, que pense-t-il de notre saint ?

ANTOLIN.

Ce que j'en pense ? C'est qu'il réduit mon estomac à la ration congrue. J'ai beau, sans parler de maints reliefs, manger ma part et la sienne, — car il ne mange ni ne boit, — je crois toujours être à jeun. Deux rations ! Voilà bien de quoi se mettre en frais d'appétit ! C'est trop fort, en vérité, de priver un homme de nourriture ! Contrevenir par pure obéissance au droit naturel, non, je ne le dois point ! Je travaille de mon corps autant que vingt moines, j'ai droit à manger comme vingt.

TEODORA.

Chut ! j'ai là en réserve, pour votre déjeuner, un poulet de grosseur raisonnable et dûment

assaisonné, un pain mollet d'une livre environ que j'ai moi-même pétri à l'huile et un litre de vin clair.

ANTOLIN.

Certes, j'aurais besoin et grand besoin de tout cela; mais ce saint est le démon.

TEODORA.

Qu'avez-vous à craindre céans? Je tiendrai la porte fermée.

ANTOLIN.

La calfeutreriez-vous que je ne serais pas hors des atteintes de cet homme. Mais j'ai l'estomac si creux que j'en perds la vue. Apportez, ma sœur, votre déjeuner, et advienne que pourra! (*Teodora sort.*) Un pain d'une livre et un poulet, c'est *parva materia* qui ne saurait faire du mal. J'ai laissé notre saint loin d'ici, il n'aura pas le temps d'arriver que je n'aie expédié mon repas...

OCTAVIA.

Tu prétends l'impossible.

FELICIANO.

C'est par vengeance...

OCTAVIA.

Tu te trompes.

Entrent TEODORA et LUCIFER invisible.

TEODORA.

Là ! mangez.

LUCIFER, *à part.*

Ce moine ne peut prendre sur lui... Mais je lui donnerai une leçon.

ANTOLIN.

Vous disiez vrai, le poulet est adulte.

TEODORA.

Un poulet de quatre mois. Je le gardais pour en faire un coq.

ANTOLIN.

A quoi bon un coq, si vous n'avez pas de poules ?

TEODORA.

Pour en avoir un chez moi.

ANTOLIN.

Elevez seulement des poules et vous aurez autant de coqs que vous voudrez.

TEODORA.

Trêve de badinage et dépêchez-vous de manger, de crainte que...

ANTOLIN.

Je suis expéditif. En quatre ou cinq bouchées ce sera fait.

LUCIFER, *à part*.

Si j'y consens. (*Il le saisit à la gorge.*)

ANTOLIN.

Ah ! j'étrangle, j'étrangle !

TEODORA.

Qu'avez-vous, mon frère ?

OCTAVIA.

Que vous arrive-t-il ?

ANTOLIN.

Il me tue ! Lâche-moi, lâche-moi !

FELICIANO.

Qui voulez-vous qui vous lâche ?

LUCIFER, *paraissant.*

Deo gratias. Quels sont ces cris ?

TEODORA.

Votre Charité arrive à propos. Frère Antolin vient d'être saisi d'un mal subit.

LUCIFER.

Ecartez-vous, ce n'est rien.

ANTOLIN, *à part.*

Quel air de dissimulation ! Lui, un saint ? Le diable emporte l'âme de qui le croirait.

LUCIFER.

Que s'est-il passé ?

ANTOLIN.

La belle question ! On m'a tenaillé la gorge entre deux fers rouges.

LUCIFER.

J'aurais plutôt cru à une apoplexie. Mais laissons cela pour plus tard. — Vous en cette maison, Feliciano?

OCTAVIA.

Il cherche à ce que la ville entière ne doute plus de ce qu'elle soupçonne déjà.

LUCIFER.

Il vous était facile de l'éviter, mais, de toute manière, il ne restera à personne le moindre doute sur votre honneur. — Retirez-vous, Feliciano. Il convient pour le moment de ne déplaire en rien à Octavia.

FELICIANO.

J'ai mille raisons, mon père, de vous obéir absolument... Mais, ne l'oubliez pas, si je vous ai donné ma parole de laisser en paix ce Ludovico, c'est seulement pour aujourd'hui.

LUCIFER.

Demain vous n'aurez plus lieu de vous exposer.

FELICIANO.

Comment ?

LUCIFER.

Le terme étant si proche, ne m'interrogez pas.

FELICIANO.

Adieu, Octavia.

OCTAVIA.

Dieu te garde.

FELICIANO.

Oui, pour que je sois à toi.

OCTAVIA.

N'aie pas cet espoir.

JUANA.

Elle en a plus envie que vous.

LUCIFER, *bas à Feliciano.*

Allez, et soyez certain qu'Octavia ne peut que vous appartenir.

FELICIANO.

J'ai confiance en vous, mon père, et c'est pourquoi toute espérance n'est pas morte en mon cœur. (*A part.*) Ce saint est prodigieux ! (*Il sort.*)

LUCIFER, *à part.*

Ils me prennent pour un saint ! C'est là ce qui excite ma rage plus encore que la sujétion à laquelle je suis condamné. (*A Octavia.*) Vous pouvez désormais, Madame, disposer de votre personne comme il vous conviendra le mieux.

OCTAVIA.

Quoi qu'il en coûte à mon amour, j'ai, mon père, l'intention de finir avec Ludovico ma vie de souffrance, s'il y consent.

JUANA.

Vous voilà entichée d'une singulière lubie !

LUCIFER.

A quel sentiment cédez-vous, Octavia ? Pou-
vant vivre heureuse avec celui que vous avez
aimé et que vous aimez encore, préférez-vous

donc rentrer sous le toit de l'homme le plus pervers qu'il y ait jamais eu en Europe?

JUANA, *à part.*

Le bon père est quelque peu entremetteur.

OCTAVIA.

Je désire, en partie du moins, payer ma dette infinie de gratitude à Dieu et à la sainte Vierge.

LUCIFER.

Il suffit, n'en dites pas davantage. (*A part.*) C'est sans doute le Ciel qui la protège, l'assiste et lui inspire cette résolution afin qu'elle en ait le mérite sans se voir forcée de l'exécuter, puisque la fin de Ludovico est si proche. Ce mérite qu'elle acquiert en s'offrant à ce sacrifice, je pourrais facilement le lui enlever... Mais non, hélas! Ne dois-je pas faire, ô tourment! ce que François eût fait à ma place?

OCTAVIA.

Votre Charité semble hésitante?... Si vous jugez qu'il ne me convient pas d'agir ainsi, parlez, je suis prête à vous obéir.

LUCIFER.

Je dois, sans pouvoir m'en défendre, vous approuver et vous encourager, et, puisque vous êtes résolue, allons sans perdre de temps chez Ludovico.

OCTAVIA.

Qui lui parlera ?

LUCIFER.

Vous-même.

OCTAVIA.

Moi ?

LUCIFER.

Soyez sans crainte, Dieu n'abandonne jamais, Octavia, qui sait vaincre ses passions. Vous vous exposerez tout au plus au mépris de cet homme. Mais il est nécessaire, pour que votre mérite soit complet, que vous lui pardonniez et lui demandiez de vous donner une fois encore sa main. S'il essayait de vous maltraiter, j'ai ordre de l'en empêcher par la violence.

OCTAVIA.

Je suivrai en tout vos instructions.

LUCIFER.

Vous le pouvez sans crainte, pour le moment.

JUANA.

Madame, vous irez sans moi.

LUCIFER.

Allez avec elle, il n'y a aucun danger.

JUANA.

Allons. Mais si vous restez chez Ludovico, adieu pour toujours! Moi, je m'en retourne à Florence.

OCTAVIA.

Ta perte sera peu sensible à qui abandonne ce qu'elle a le plus aimé pour ce qu'elle hait le plus. — Ta main, Teodora.

TEODORA.

J'admire votre courage. (*Les trois femmes sortent.*)

ANTOLIN, *à part.*

Ici le diable entre en scène et dit...

LUCIFER.

Comment, sachant par expérience que l'on ne me cache rien, ne mettez-vous pas ordre à vous corriger? Ne vous ai-je pas enjoint cent fois de boire et de manger autant qu'il vous plairait au réfectoire, mais non ailleurs? N'est pas moine qui ne sait obéir. Mais je vous soumettrai en vous châtiant comme une brute. Vous irez apprendre au fond d'un cachot à modérer votre appétit.

ANTOLIN.

Mon père, depuis hier au soir, je ne sens même plus mes boyaux. Titubant le long des murs de faiblesse et d'inanition, je suis entré dans ce logis pour prendre quelque nourriture.

LUCIFER.

Est-ce ainsi que vous appelez un pain d'une livre et un poulet de quatre mois? Prétexte, qui plus est, à bavardages aussi oiseux qu'inconvenants. Si un cilice meurtrissait votre

chair, si vous ne mangiez que le strict nécessaire, vous n'auriez plus envie de dire des balivernes... Suivez-moi.

ANTOLIN.

Où me conduisez-vous ?

LUCIFER.

En un lieu où vous paierez cher vos désobéissances.

ANTOLIN.

Mes yeux se changeront en fontaines. Père, pour l'amour de Dieu, ne me mettez pas au cachot. Au nom de Celle qui foula aux pieds le serpent infernal...

LUCIFER.

Je vous pardonne, taisez-vous.

ANTOLIN.

Je me tais.

LUCIFER.

Remarquez, pourtant, que je ne saurais vous dispenser de toute pénitence. Voyons, laquelle croyez-vous capable d'endurer ?

ANTOLIN.

Cent coups de fouet, pourvu que je me les applique moi-même²⁶.

LUCIFER.

La pénitence que je compte vous infliger sera beaucoup moins rigoureuse. Vous allez, mon frère, m'accompagner chez l'intraitable Ludovico.

ANTOLIN.

Persistez-vous à croire qu'il soit possible de le convertir ?

LUCIFER.

Oui. Mais, sachez-le, ce jour est le dernier, aussi devons-nous faire tous nos efforts.

ANTOLIN.

Et je dois aller avec vous, mon père ?

LUCIFER.

Oui. Quatre paroles de votre bouche auront peut-être plus de pouvoir que toutes mes exhortations. C'est la seule pénitence que je vous impose.

ANTOLIN.

Je m'y sou mets. Permettez-moi seulement d'emporter dans ma manche un couteau de chasse long de trois pieds.

LUCIFER.

Que dites-vous là !

ANTOLIN.

Et avec quoi me défendrai-je s'il se jette sur moi ? Avec de bonnes paroles ?

LUCIFER.

Je vous transmets tout mon pouvoir. Prenez-vous-en à moi si, quelle que soit sa fureur, il ne reste immobile au moment même où vous l'exigerez.

ANTOLIN.

Allons. S'il en est ainsi, je le mettrai plus bas que terre. (*A part.*) Mais, en cas que celui-ci ne m'en conte, je me munirai de cailloux. (*Haut.*) Mon père.

LUCIFER.

Quoi encore ?

ANTOLIN.

Que tout soit compris dans la pénitence, et permettez, pour cette fois, que je boive un coup de claret afin de prendre courage.

LUCIFER.

Soit.

ANTOLIN, *à part.*

Il n'en restera pas une goutte. (*Il sort.*)

LUCIFER.

Voilà donc où en est réduit Lucifer ! A quel emploi me condamnent, ô Créateur du ciel et de la terre, Michel votre capitaine et François votre lieutenant ! (*Il sort.*)

Entrent LUDOVICO, CELIO et ALBERTO.*

LUDOVICO.

Alors, vous n'avez pu retrouver le corps de cette femme ?

* *Dans la maison de Ludovico, à Lucques.*

ALBERTO.

Non, Monsieur.

LUDOVICO.

Ce moine magicien l'aura enterré en secret.

ALBERTO.

C'est probable. Il doit, puisqu'il était présent, l'avoir emportée aussitôt pour lui donner la sépulture. Et cela vaut mieux pour vous, car cette mort serait déjà connue dans Lucques et le gouverneur, en étant informé, se serait vu, tout votre ami qu'il est, dans l'obligation de vous faire arrêter.

LUDOVICO.

Je l'ai déjà informé moi-même et du meurtre que j'ai commis et des motifs qui m'ont déterminé.

ALBERTO, *à part.*

Charmant gouverneur !

LUDOVICO.

En cette affaire, comme en toute autre, les juges me sont acquis ; aussi je regrette de ne

pouvoir, en mon indignation, la tuer encore une fois. Mais cette main ne laissera pas ma vengeance incomplète, et je ne quitterai pas la ville que je n'aie frappé à mort Feliciano. J'espère bien, d'ailleurs, n'avoir pas à la quitter, même après ce nouveau meurtre. La légitimité de mes griefs une fois reconnue, il m'en coûtera peu ou rien pour être remis en liberté. Si je ne sors pas de chez moi, c'est uniquement pour ne plus voir ce fourbe, ce sorcier, cet escroc en habit de moine.

ALBERTO.

On frappe à la porte de la maison.

LUDOVICO.

Va voir, mais garde-toi d'ouvrir, à moins que l'on ne vienne acheter ici des denrées qui ne se trouvent pas dans Lucques. En sus du désir qu'ils en ont, ils en paieront la rareté, ou, dans le cas contraire, qu'ils aillent les chercher ailleurs. Si je ne gagne cinquante pour cent, autant garder mes capitaux improductifs.

ALBERTO, *à part*.

Pour le blé, il n'agit pas autrement.

LUDOVICO.

Avant de laisser entrer personne, viens me dire qui est là.

ALBERTO.

Bien sûr. (*Il sort.*)

CELIO, *à part.*

Le Ciel doit réserver à cet homme un terrible châtiment. Il n'y a en lui rien d'un chrétien.

LUDOVICO.

Tuer Feliciano me cause quelque inquiétude. Il doit maintenant se tenir sur ses gardes.

ALBERTO, *rentrant.*

Monsieur, ce sont deux femmes qui désirent vous parler. L'une d'elle, quoique voilée, est de tournure élégante.

LUDOVICO.

Elles ne viennent rien m'apporter.

CELIO.

Ni rien vous demander, non plus.

LUDOVICO.

Qu'est-ce qui te porte à le croire ?

CELIO.

Femmes et pauvres, ne les avez-vous pas depuis longtemps désabusés et malmenés ?

LUDOVICO.

Fais-les entrer et ferme la porte sur leurs pas.

ALBERTO, *à part.*

Je veux chercher un autre maître. (*Il sort.*)

CELIO, *à part.*

Je compte, aujourd'hui même, demander mon congé.

LUDOVICO.

Je me sens plein de trouble.

CELIO, *à part.*

Personne en ville n'entend prononcer son nom sans s'écrier : « Il n'est pas au monde d'homme pire ! »

*Entrent ALBERTO, OCTAVIA et JUANA voilées, et, dissimulés
derrière elles, LUCIFER et ANTOLIN.*

ALBERTO.

Entrez.

JUANA, *à part.*

Je suis tremblante d'effroi.

OCTAVIA, *à part.*

Ce que j'ose ici me fait frémir.

ANTOLIN, *à part.*

Je suis sans doute invisible. C'est charmant.

LUCIFER, *bas à Antolin.*

Parlez bas.

LUDOVICO, *à Octavia.*

Que désirez-vous de moi?

OCTAVIA, *à part.*

Je suis troublée... Frère Forcé est-il entré
avec nous?

LUCIFER, *bas.*

Oui.

OCTAVIA, à *Ludovico*.

Je désire vous entretenir en particulier.
(*A part.*) Je reprends courage.

LUDOVICO.

Sortez tous. (*Sortent les valets.*) Nous voici seuls. Vous pouvez dire qui vous êtes et ce que vous voulez.

OCTAVIA, se découvrant.

C'est moi.

LUDOVICO.

Que vois-je ? Fantôme, je... Le Ciel m'assiste !
Fantastique vision...

OCTAVIA.

Cessez de craindre. Je ne suis pas une vision.

LUDOVICO.

J'ai été saisi, mais je n'ai ni peur, ni repentir de t'avoir donné la mort. Si tu viens me demander de faire du bien à ton âme, tu as un père, c'est lui que ce soin regarde, lui et l'ami déloyal qui m'a outragé de complicité avec toi.

OCTAVIA.

Je suis vivante et ne viens rien vous demander. Votre épée a pu m'ôter la vie, mais la Vierge immaculée me l'a rendue. Hier, je vous ai suivi sans crainte, confiante en sa protection et forte de mon innocence. C'est à elle que je me suis recommandée au moment de mourir. Frère Obéissant Forcé qui, je le confesse avec gratitude, intercédâ pour moi auprès d'elle, affirme l'avoir vue de ses propres yeux me rappeler à l'existence. Je vous pardonne votre cruauté; les apparences m'étaient contraires. Mais, pour preuve que je ne vous ai point offensé, fût-ce par l'imagination, ce lien si fort que noua l'Église et que la mort dénoua, je me déclare prête...

LUDOVICO.

Ferme les lèvres et ravale tes paroles. Ce que tu viens me proposer me remplit de fureur avant même que je l'aie entendu. Avec toi est mort mon affront. C'est pour le faire revivre que mon ennemi le plus cruel intercédâ en ta faveur. Quelle excuse peux-tu invoquer, si mes oreilles ont entendu de ta propre bouche l'aveu

de ta trahison ? Sur un morceau de cette lettre que ton dépit jeta déchirée aux pieds de ton amant, mes yeux n'ont-ils pas lu mon déshonneur signé de ton nom ? Et tu oses, vile créature, tu oses, la colère m'aveugle ! me proposer de redevenir ton époux ! Va-t'en ! ou je me venge encore sur toi et sur cette infâme servante, témoin de mon outrage, et qui, hier, échappa à mes coups.

OCTAVIA.

Votre folle imagination m'accuse de fautes chimériques.

JUANA, *à part.*

Elles ne seraient pas chimériques, s'il eût dépendu de moi.

LUDOVICO.

Ote-toi de ma présence ! Puisque te voilà libre, satisfais ton infâme désir entre les bras de celui qui t'a possédée le premier.

OCTAVIA.

Tu en as menti, infâme ! Le soleil lui-même n'a pu toucher cette main que je t'ai donnée

pour mon malheur. Et, quoique je n'appartienne de nouveau qu'à moi, mon honneur ne saurait s'accommoder d'un mariage avec Feliciano.

LUDOVICO.

Ni le mien de te revoir vivante.

LUCIFER, *bas.*

Ne craignez rien.

ANTOLIN, *à part.*

Voici le moment.

LUDOVICO.

François ne pourra point, sous prétexte que je suis ennemi de son Ordre, venir à bout de me ravir l'honneur. Malgré lui...

JUANA, *appelant.*

Celio ! Alberto !

ANTOLIN, *bas.*

Est-ce le moment !

LUCIFER, *bas.*

Oui ²⁷.

Au moment où LUDOVICO tire sa dague, ANTOLIN apparaît devant lui.

ANTOLIN.

Rendez-vous à Dieu, qui est la justice des justices.

JUANA.

Il est resté pétrifié.

LUCIFER, à *Octavia*.

Allez m'attendre à l'église, votre tâche est terminée.

JUANA

Vite.

LUCIFER.

Inutile de vous presser.

JUANA.

Tout s'est passé le mieux du monde.

OCTAVIA.

Jamais je ne me suis sentie si heureuse.
(*Elles sortent.*)

ANTOLIN.

Que regardez-vous ? Elle a déguerpi.

LUDOVICO.

Comment ! C'est toi...

ANTOLIN.

Mon Dieu, oui.

LUDOVICO.

Et tu ne crains pas...

ANTOLIN.

Mon Dieu, non. Frère Forcé m'a transmis son pouvoir. Restez coi et écoutez avec patience mes éloquentes paroles. (*A part.*) Il doit en savoir autant que moi sur les Lettres sacrées.

LUDOVICO.

Je rêve, sans doute.

ANTOLIN.

Faites l'aumône à saint François, ceignez-vous de son cordon, il vous fera rentrer au ventre cette haine dont chacun s'estomaque. Ou,

si vous le préférez, endossez son scapulaire qui, tel un emplâtre stomacal, l'éparpillera ou l'améliorera, comme disait Agamemnon. Prenez-y garde, vos écus sont les cheveux d'Absalon, c'est par eux que le diable vous saisira. Laissez que le soleil les voie, puisqu'ils sont fils du soleil. Donnez à tort et à travers l'aumône aux pauvres que vous avez faits. Fondez un hôpital, ou deux. Mariez vingt pucelles qui, de votre fait, ont cessé de l'être. Faites ce que je vous dis à l'instant, sans plus attendre, ou vous irez au ciel aussi droit que Celui qui en est tombé. Tout cela, vous le gagnerez en messes, sépulture et glas, car la paroisse, eu égard à votre sainte vie et à vos bonnes dispositions, n'épiloguera pas sur vos obsèques.

LUDOVICO.

Vile engeance...

ANTOLIN.

Du calme, vous dis-je. Je suis beaucoup plus redoutable que frère Forcé.

LUDOVICO.

Ma rage se change en désespoir.

ANTOLIN.

Vomissez toutes les erreurs que votre avarice a avalées comme une autruche, et jetez-les à la tête d'un confesseur ²⁸. (*Il tire un caillou de sa manche.*) C'est avec un caillou de ce calibre — (*à part*) la précaution n'est pas mauvaise, au cas où il me tomberait dessus — que le grand cardinal docteur se secouait les os, à défaut de sa chair qui s'était évanouie ²⁹. Le désert avait parcheminé sa peau qui, nonobstant ses rides, résonnait comme un tambour...

LUCIFER.

Trêve d'extravagances.

LUDOVICO.

Une sueur froide se répand à travers mes veines.

ANTOLIN.

Pourquoi me l'enlever ?

LUCIFER.

Silence, fou que vous êtes. Allez dire au gardien que je l'attends en cette maison. Qu'il se hâte d'accourir.

ANTOLIN.

J'y vais. Mais remarquez bien que la conversion de cet homme est mon œuvre. Je le laisse plus souple que coton. (*Il sort.*)

LUDOVICO.

Magicien, démon ou saint, — c'est tout un pour moi, — quel intérêt as-tu à ce que je sois, ou non, damné?

LUCIFER.

Etant saint, j'aurais grand intérêt à ramener une âme à Dieu, mais, étant démon, pas le moindre. Il m'est plus avantageux que tu te damnes, mais il pourrait m'être plus désavantageux que tu te sauves. Combien de fois, Ludovico, ne t'ai-je pas à mon corps défendant exhorté à reconnaître ton erreur et à te corriger? « Le terme de tes fautes est proche », te répétais-je. Il est arrivé aujourd'hui. Fais appel de la sentence, implore un délai.

LUDOVICO.

Mon cœur bat à s'échapper de ma poitrine.

LUCIFER.

Qu'attends-tu ? Demande instamment à Dieu le temps de te repentir.

LUDOVICO.

Mes péchés sont indignes de pardon.

LUCIFER.

Ne t'abandonne pas au désespoir, c'est le plus grand péché que puissent commettre les mortels. Choisis François pour intercesseur, et, afin qu'il te prenne dès ce moment en amitié et t'accorde sa protection, fais l'aumône.

LUDOVICO.

Cela, non !

LUCIFER.

Sais-tu bien qu'après la toute-puissante intercession de la Mère toujours vierge il n'en est pas auprès du Juge divin de plus efficace que celle de saint François ? Sais-tu bien que je subis, parce que je lui suis contraire, le châtiment le plus cruel que je sois capable de souffrir ? Prie-le donc d'intercéder pour toi. Il est rare

qu'un de ses dévots soit damné, tant son pouvoir est étendu. Il obtiendra de Dieu que tu aies le temps de te repentir. Implore sa protection, et, pour te le rendre favorable, commence par faire l'aumône.

LUDOVICO.

Cela, non ! Dès qu'il s'agit de faire l'aumône à François, je perds le souvenir de Dieu.

LUCIFER.

Prends garde ! tu n'as plus que...

LUDOVICO.

Tu ne me feras pas peur.

LUCIFER.

... quelques instants à vivre.

LUDOVICO.

Voilà qui confirme combien tes exhortations sont trompeuses. Jamais je ne me suis senti mieux portant.

LUCIFER.

Seigneur, le moment est-il venu ?

La voix de SAINT MICHEL.

Oui.

LUCIFER.

Rebelle, vil pécheur, homme impénitent ennemi de Dieu à mon image, l'heure de ton châtiment a sonné ! Descends parmi ces flammes dévorantes qui ne consomment ni n'éclairent ! Brûle comme un charbon durant toute l'éternité !

LUDOVICO.

Malheur à moi ! (*Il s'engloutit.*)

LUCIFER.

Et malheur à quiconque s'enrichit de la sueur du pauvre ! — Lucifer a maintenant exécuté tous vos ordres, Créateur du ciel et de la terre. Voilà fondé ce couvent que j'ai dû bâtir par obéissance. Il n'est personne à Lucques qui n'éprouve pour ces moines la plus extrême ferveur. Que me reste-t-il à faire, Seigneur, pour dépouiller ce froc que je hais autant que vous l'aimez ?

SAINT MICHEL *descend sur terre.*

SAINT MICHEL.

Avant de secouer le joug qui t'opprime, il te reste, Lucifer, à restituer aux pauvres ce que leur a pris cette misérable brute.

LUCIFER.

Comment le pourrais-je ?

SAINT MICHEL.

Ne réplique pas. Tu le peux fort bien, puisque Dieu le permet. Persécute l'Ordre de saint François comme tu persécutes tous les autres, mais garde-toi à l'avenir de le priver d'aliments. *(Il remonte au ciel.)*

LUCIFER.

Il est pour ces moines des choses plus importantes; c'est sur elles que je me vengerai. — Astaroth, prends à l'instant la forme et la voix du malheureux Ludovico, et viens exécuter l'ordre que j'ai reçu du Créateur.

LUDOVICO *surgit de la trappe qui l'avait englouti
précédemment.*

ASTAROTH, *sous la figure de Ludovico.*

J'obéis.

LUCIFER.

Michel m'a ordonné de rendre aux pauvres de Lucques, avant de secouer mon joug, tout l'argent que leur a pris le misérable Ludovico, et, de crainte que le gouverneur ne s'oppose...

ASTAROTH.

J'entends. A l'œuvre !

LUCIFER.

Envoie dans chaque quartier de la ville en même temps une des nombreuses légions dont tu es capitaine. Fais publier la nouvelle et que le peuple se réunisse à ta voix.

ASTAROTH.

Bien dit.

LUCIFER.

Va, appelle-les du balcon.

ASTAROTH, *au balcon.*

Peuple de Lucques, ma cruauté s'est changée en compassion. Venez tous, pauvres, venez, je suis un autre homme.

Entrent ALBERTO et CELIO.

LUCIFER.

Ils se rassemblent.

ALBERTO.

Qu'est-ce, mon père ?

LUCIFER.

L'œuvre de Dieu !... Il veut distribuer tous ses biens.

CELIO.

N'oubliez pas qu'il nous doit plusieurs années de gages.

LUCIFER.

Je vous donnerai satisfaction. (*Il sort.*)

ALBERTO.

Tout le peuple est réuni.

CELIO.

Voici venir le gouverneur.

Entre LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Que se passe-t-il? Qui est cause de tout ce tumulte?

ASTAROTH.

Moi.

LE GOUVERNEUR.

Que prétendez-vous faire?

ASTAROTH.

Rendre aux pauvres ce que ma dureté leur extorqua.

LE GOUVERNEUR.

Comment y parviendrez-vous, au milieu de cette foule?

ASTAROTH, *l'attirant au balcon.*

Voyez.

LE GOUVERNEUR.

Dieu me pardonne ! frère Forcé suffit à cette distribution.

ASTAROTH, *à part*.

Oui, assisté par une légion d'esprits infernaux.

Entrent LE GARDIEN *et* FRÈRE ANTOLIN.

ANTOLIN.

C'est moi qui l'ai converti.

LE GARDIEN.

Taisez-vous. Ce n'est pas Ludovico que vous voyez là.

ANTOLIN.

Comment ? Je suis peut-être aveugle ?

LE GOUVERNEUR.

Oh ! père gardien.

LE GARDIEN.

Seigneur.

LE GOUVERNEUR.

Que dites-vous d'un changement aussi inattendu ?

Entrent LUCIFER, FELICIANO, OCTAVIA *et* JUANA.

FELICIANO.

Je me sens mourir.

LUCIFER, *bas*.

Ne craignez rien, Octavia est à vous.

LE GOUVERNEUR.

Madame, vous arrivez à propos.

OCTAVIA, *à part*.

C'est pour mon malheur qu'est survenu ce changement.

LUCIFER.

J'ai obtenu, père gardien, la permission de vous quitter.

LE GARDIEN.

Va-t'en donc, après avoir dit qui tu es, et sans épouvanter le peuple, auquel je ferai demain le récit de cette aventure.

LE GOUVERNEUR.

Ludovico, madame Octavia...

LUCIFER.

Arrêtez, gouverneur. Ce n'est point là Ludovico et je ne suis pas qui vous croyez.

LE GOUVERNEUR.

Comment ?

LUCIFER.

Quoiqu'il n'ait pas reçu la bénédiction, je dois, avant de vous désabuser, dépouiller le froc qui m'a servi de déguisement. (*Il se dépouille de l'habit religieux.*) Ecoutez sans effroi. La terre a englouti vivant le malheureux Ludovico, et, (*au gouverneur*) pour que tu ne puisses t'opposer à la restitution de ses biens, cet esprit impur a revêtu sa forme par mon ordre. Je suis Lucifer. Si j'ai servi d'aumônier aux disciples de

François, Dieu m'y a contraint pour me punir d'avoir induit cette ville à leur refuser le nécessaire. Le gardien, que voici et auquel Dieu a tout révélé, vous fera demain en chaire le récit détaillé de ces divers événements. — Et maintenant, François, je redeviens ton implacable ennemi. La trêve a pris fin entre tes fils et moi. Veille bien sur eux! S'il m'est interdit de les priver d'aliments, ma rancune, en revanche, saura s'attaquer à leur vertu. (*Il s'engloutit.*)

LE GOUVERNEUR.

Prodige sans pareil!

FELICIANO.

Effroyable!

LE GARDIEN.

Je suis témoin qu'il a dit vrai.

OCTAVIA.

Le saisissement m'a mise hors de moi.

JUANA.

Un joli saint!

ANTOLIN.

! Dire que j'ai été camarade du démon!

LE GARDIEN.

Oui, mais il faisait l'œuvre d'un saint.

FELICIANO.

Rien, Octavia, ne s'oppose plus à mes prétentions.

OCTAVIA.

Laisse-moi d'abord oublier l'horreur de cette catastrophe. Il fut mon mari malgré tout.

LE GOUVERNEUR.

C'est juste.

FELICIANO.

Je ne puis m'y refuser.

ANTOLIN.

Qui aurait des doutes sur l'authenticité de cette histoire la trouvera telle quelle dans *LES ÉTAPES VERS LE CIEL*. Étrange autant que véritable, puisse-t-elle, si elle vous a plu, mériter votre indulgence à défaut de vos applaudissements.

NOTES

1. Allusion aux trois bêtes fantastiques qui apparurent à saint Jean (*Apocalypse*, XII-XIII) et qui symbolisaient, à ce que supposent les commentateurs, démon, l'empire romain et les faux prophètes.

2. Le diable était coutumier de ces sortes d'excursions : « *Circuivi terram et perambulavi eam.* » (*Job*, I, 7, et II, 2.)

3. Il est curieux de comparer à ce récit de Lucifer le monologue que prononce dans *Abraham sacrifiant* « Satan en habit de moine ». On retrouve dans ces deux morceaux de tendances si opposées un certain nombre d'idées analogues. Nous n'hésitons pas à citer tout au long, et avec l'orthographe primitive, les vers peu connus de Théodore de Bèze :

Le uay, ie uien, iour & nuict ie trauaille,
Et m'est aduis en quelque part que i'aille,
Que ie ne pers ma peine aucunement.
Regne le Dieu en son haut firmament,

Mais pour le moins la terre est toute à moy,
Et n'en desplaie à Dieu ni à sa Loy.
Dieu est aux cieux par les siens honoré :
Des miens ie suis en la terre adoré.
Dieu est au ciel : & bien, ie suis sur terre.
Dieu fait la paix, & moy ie fay la guerre.
Dieu regne en haut : & bien, ie regne en bas.
Dieu fait la paix, & ie fay les débats.
Dieu a creé & la terre & les cieux :
I'ay bien plus faict : car i'ay creé les dieux.
Dieu est serui de ses Anges luisans.
Ne sont aussi mes anges reluisans ?
Il n'y a pas iusques à mes pourceaux
A qui ie n'aye enchassé les museaux.
Tous ces paillards, ces gourmans, ces yurongnes,
Qu'on uoid reluire avec leurs rouges trongsnes,
Portant saphirs et rubis des plus fins,
Sont mes supposts, sont mes urais cherubins.
Dieu ne fit onc chose tant soit parfaicte,
Qui soit egale à celui qui l'a faite :
Mais moy i'ay fait, dont uanter ie me puis,
Beaucoup de gens pires que ie ne suis.
Car quant à moy ie croy, & say tres bien
Qu'il est un Dieu, & que ie ne uaux rien :
Mais i'en say bien à qui totalement,
I'ay renuersé le faux entendement,
Si que les uns (qui est un cas commun)
Aiment trop mieux seruir mille dieux qu'un :
Les autres ont fantasie certaine,
Que de ce Dieu l'opinion est uaine.
Voila comment depuis l'homme premier,
Heureusement i'ay suiui ce mestier;

Et poursuiuray, quoy qu'en doive aduenir,
 Tant que pourray cest habit maintenir.
 Habit encore en ce monde incognu,
 Mais qui sera un iour si bien cognu,
 Qu'il n'y aura ne uille ne uillage,
 Qui ne le uoye à son tresgrand dommage.
 O froc, ô froc tant de maux tu feras,
 Et tant d'abus en plein iour couuriras.
 Ce froc, ce froc un iour cognu sera,
 Et tant de maux au monde apportera,
 Que si n'estoit l'enuie dont i'abonde
 L'auroy pitié moy-mesme de ce monde.
 Car moy qui suis de tous meschans le pire,
 En le portant moy-mesme ie m'empire :
 Or se feront ces choses en leur temps.
 Mais maintenant assaillir ie pretens
 Vn Abraham.

4. Ici commence le fameux thème des *Conformités* de saint François.

5. Les historiens ne sont pas d'accord sur les noms de ces douze premiers disciples. (Voir Paul Sabatier, *Vie de S. François d'Assise*, Paris, Fischbacher, 1899, p. 102, n. 1.) Lope de Vega, dans *El serafín humano*, cite les douze noms suivants dont certains sont postérieurs à saint François : Bernard de Quintalban (Quintavalle), Rufin, Léon, Pedro Catanio (Pierre de Catane), Sylvestre, Masseo, Angelo, Gualtero (Gauthier?), Ambroise, Jean, Gilles et Junipère, dont Antolin n'est peut-être qu'une caricature.

6. J'ignore à quelle légende l'auteur fait ici allusion.

7. Un certain Jérôme, entre autres, voulut toucher de ses mains les stigmates; mais ce fait est postérieur à la mort de saint François. (*Vie de S. François*, par saint Bonaventure, ch. xv, § 218, dans les *Acta sanctorum* d'octobre, t. II.)

8. « Un de ses compagnons, ayant été ravi en extase, vit parmi les autres sièges du ciel un siège très haut et resplendissant. Et, comme il se demandait émerveillé à qui était destiné un siège d'une aussi grande beauté, il entendit une voix qui lui dit : « Ce siège est un de ceux des anges déchus et il est destiné à l'humble François. » (*Flos sanctorum* de Pedro de la Vega.)

9. Para esta empresa te llamo;
no facil te la propone
mi ciencia, porque despues
de la del Celeste Monte,
á ninguna tan difcil
se arrojaron mis rencores.

M. de Viel-Castel traduit : « Mon audace n'en a pas tenté de plus difficile depuis celle que j'osai diriger contre le trône céleste. »

10. La tradition affirme que Tolède fut la première ville d'Espagne où les Franciscains vinrent s'établir, en 1230, quatre ans après la mort de saint

François. Leur premier couvent se trouvait situé hors des murs. Un jour, deux des frères passaient sur une place où plusieurs gentilshommes étaient à causer entre eux, lorsque un taureau en fureur s'élança de ce côté. « Si vous pouvez vous saisir de cet animal, s'écria l'un des seigneurs, il est à vous ainsi que cette place. » Les religieux s'avancèrent vers le taureau, et, l'ayant pris par les cornes, l'amènèrent, aussi docile qu'une chèvre. Le bruit de ce miracle se répandit dans la ville. Bientôt, grâce à de nombreuses aumônes, les Franciscains purent construire un couvent plus vaste sur le terrain qu'ils avaient ainsi gagné. La communauté ne l'abandonna qu'en 1477, pour aller habiter le somptueux édifice de San Juan de los Reyes, élevé depuis peu par Ferdinand et Isabelle.

11. Le caractère de Ludovico est fort bien indiqué dès les premiers mots. Il reçoit sa femme avec autant de plaisir qu'un payement *anticipé*, etc. C'est à dessein que l'auteur a introduit dans ces quelques vers plusieurs termes de commerce.

12. Cette scène est tout aussi énergique et beaucoup plus vraisemblable que celle de *Fray Diablo*, où Federico foule aux pieds les religieux.

13. On lit dans les *Obras* de Anastasio Pantaleon de Ribera, poète contemporain de notre comédie (Madrid, Francisco Martinez, 1634, f^o 80 v^o) un Romance à un médecin français qui vint en Espagne guérir les hernies et la pierre. Cette poésie commence par ces

mots : « Chirurgien français plus avare que savant, qui prétends changer les pierres en pain, *vade retro!* comme le démon... »

14. Il existe quantité de légendes où le diable joue le rôle d'architecte, non pas comme ici à son corps défendant, mais de sa propre volonté. Quelques heures lui suffisent à bâtir un pont ou à élever une église, pourvu qu'on lui abandonne la première créature qui posera le pied sur sa construction. Ce n'est jamais, bien entendu, qu'un chien, un porc ou tout autre animal. On me signale la légende de saint Illidius, lequel, construisant un monastère, employa le démon à transporter deux colonnes d'un grand poids. J'ignore où se trouve racontée cette légende.

15. Padre, ¿eso ha sucedido?

Toutes les éditions impriment ce vers sous forme interrogative. C'est, je suppose, une erreur de ponctuation, puisque le gardien était présent à l'algarade.

16. Les Pères de la Compagnie de Jésus rapportent le fait suivant dans une lettre datée de Carmona, le 3 juin 1636 : « Dimanche dernier, les confrères du Très-Saint-Sacrement ont célébré leur fête dans l'église principale. Le soir, ils sortirent en procession à travers les rues où quelques-uns d'entre eux, pour bien montrer leur dévotion, avaient dressé des autels. Sur l'un de ces reposoirs, attendant à notre maison, se voyait un diable vêtu en frère franciscain, avec un scapulaire et des lunettes, et tenant des pier-

res en ses mains d'où pendait une discipline. Le tout pour symboliser la tentation. Les franciscains s'en sont très fort ému et ont fait des démarches pour s'assurer si la chose venait de nous. On les a convaincus que non. Ils sont allé trouver le maître de la maison et l'ont semoncé vertement. Cet homme a répondu qu'ils se méprenaient et que tout cela était une énigme en l'honneur du Saint-Sacrement, comme le prouvait le tabernacle vide et sans ostensor; ce qui signifiait que ces pierres ne se changeraient pas en pain avant que le pain de vie n'ait été déposé sur l'autel. On craint que les religieux de Saint-François ne profitent de la première fête pour revêtir par vengeance le diable d'un grand bonnet de théatin, quoique nous n'ayons rien à nous reprocher. » (*Memorial histórico.español*, t. XIII, p. 428, n.) Cette lettre, à part ce qu'elle a d'intéressant au point de vue de *El diablo predicador*, est un curieux exemple des compétitions et des dissentiments qui existaient entre les divers ordres religieux.

17. Voici la scène correspondante de *Fray Diablo* :

LE GARDIEN.

Qui êtes-vous? Depuis si longtemps que je réside en cette maison, je ne vous ai jamais vu ni parlé. Dites, quel est votre nom? Vous ne répondez pas?

LE DÉMON.

Je m'appelle frère Diable.

LE GARDIEN.

Frère Diable? Jésus! qu'a-t-il dit?

LE DÉMON.

C'est frère Diable que je m'appelle.

LE GARDIEN.

D'où venez-vous?

LE DÉMON.

De Rome.

LE GARDIEN.

Dans quel but?

LE DÉMON.

Pour vous prêcher la constance. Dieu m'ayant révélé que vous aviez l'intention d'abandonner ce monastère, j'ai volé sur les épaules du vent, et je viens vous dire que vous manquez de sagesse.

LE GARDIEN.

Quel étrange événement!

LE DÉMON.

Cette maison est la maison de Dieu et de notre père bien-aimé. (*A part.*) Est-ce moi, malheureux! qui suis contraint de parler ainsi malgré le feu qui couve en ma poitrine! (*Haut.*) Et vous abandonneriez de la sorte cette maison, ce saint temple où Dieu a daigné

descendre tant de fois ! Revenez, mes frères, revenez sur vos pas ; n'attendez pas d'en être empêchés pour votre châtimement. Pourquoi vouloir quitter cette maison ? Êtes-vous si sensibles aux vexations humaines que vous abandonniez lâchement ce qu'a vaillamment gagné notre père (à *part*) et mon ennemi. (*Haut.*) Permettez-vous qu'on dise cela ? Ne craignez pas vos adversaires, ils cesseront de l'être dès aujourd'hui, puisque je viens vous protéger. C'est moi qui me charge de vous nourrir.

ANTOLIN.

Oh ! saint religieux, ce n'est plus frère Diable, c'est frère Ange que je t'appelle !

LE DÉMON.

Je suis chargé de construire un autre couvent et de dissiper votre effroi. C'est moi, moi seul, qui dois prêcher à vos adversaires la parole de Dieu et obtenir le bannissement des tyrans et des ennemis de la foi. Vive la foi en Dieu ! Vive l'habit grossier que nous donna notre père pour nous vêtir et nous faire honneur ! Courage, amis de Dieu ! Reprenez courage, mes frères ! Je me charge de vous défendre, quoique je m'appelle frère Diable.

LE GARDIEN.

Vos paroles, mon très cher frère, ont tant d'empire sur nous, elles ont tellement touché nos cœurs, que, ces tyrans inventeraient-ils plus de martyres qu'on n'en vit dans l'amphithéâtre de Rome, je m'en-

gage comme chrétien et fidèle religieux à ne jamais abandonner ce couvent et à tout souffrir pour le Seigneur.

JUAN.

Je m'y engage aussi.

ANTOLIN.

Et moi aussi, pourvu que le frère tienne la promesse qu'il nous a faite.

LE DÉMON.

Vous me verrez à l'œuvre.

LE GARDIEN, *à part*.

C'est sans doute un ange déguisé.

LE DÉMON, *à part*.

En dépit de l'orgueil qui m'a réduit à cet état, je dois être moi-même le ministre de mon mal et de ma perte. Oh ! Dieu, qu'exigez-vous de moi ! Patience ! je dois me soumettre et me taire.

LE GARDIEN.

Allons, mes frères, rendre grâces au ciel de nous avoir envoyé un pareil secours en un pareil danger.

JUAN.

Dieu n'a jamais oublié les siens.

LE DÉMON, *à part*.

J'exhale des flammes !

LE GARDIEN.

Entrez, mon frère, régénérateur de ce couvent,
protecteur de la religion.

LE DÉMON.

Allons. (*A part.*) J'enrage.

JUAN.

Il a l'air d'un saint.

LE DÉMON.

Frère Antolin, je serai votre compagnon.

ANTOLIN.

Qui vous a dit que je m'appelle Antolin?

LE DÉMON.

Je le sais.

ANTOLIN.

Le diable t'assiste, frère Diable! (*Ils sortent.*)

18. D'après certaines légendes, le prophète Elie habite depuis son enlèvement le Paradis terrestre, d'où il sortira le jour du jugement dernier.

19. Voir note 14.

20. Este no es mal, es achaque.

Le mot *achaque* signifie à la fois infirmité et vice.

21. Allusion au châtement final de Ludovico, dont le corps sera englouti en enfer.

22. Scène correspondante dans *Tray Diablo* :

LE DÉMON.

Donnez l'aumône à saint François. (*A part.*) Maudite soit ma patience ! Est-ce bien moi qui m'oppose à son crime ?

FEDERICO.

Moine, démon ou qui que tu sois, que me veux-tu ? Qu'as-tu à me poursuivre et à me persécuter ? Que cherches-tu ici ? Pourquoi es-tu entré chez moi ?

LE DÉMON.

Sachez, mon frère, que je suis frère Diable, et soyez-moi attentif. Je viens, par ordre de Dieu, vous dire de changer de vie et de vous corriger. Ne désespérez plus les pauvres ; ne persécutez plus les religieux. Restituez à l'instant tout ce que vous devez. Prenez garde, vous courez à l'abîme ; prenez garde...

FEDERICO.

Et je souffre cela ? Vive Dieu !...

LE DÉMON.

N'approchez pas. Savez-vous qui je suis ? Je suis l'ambassadeur de Dieu. Ne vous laissez pas aveugler par l'avarice. Sachez que l'enfer est plein d'avares et qu'il est bon d'avoir Dieu pour ami.

FEDERICO.

Holà ! mes gens.

UN SERVITEUR.

Qui appelle ?

LE DÉMON.

Sachez qu'il y a là-bas des peines horribles pour les coupables.

FEDERICO.

Comment as-tu laissé entrer ici ce moine ?

LE SERVITEUR.

Personne ne l'a vu entrer.

LE DÉMON.

Tu souffriras les tourments les plus rigoureux.

LE SERVITEUR.

C'est, j'imagine, un homme de grande sainteté.

FEDERICO.

Qu'il soit saint ou qu'il ne le soit pas, je ne veux point lui faire l'aumône. — Laisse-moi jouir des biens que je possède. Je ne veux pas te faire l'aumône. Va-t'en, va-t'en vite, ou je te tue.

LE DÉMON.

C'est toi qui mourras le premier.

OCTAVIA.

Sortez, mon frère, je vous en conjure.

LE DÉMON.

Si je n'étais entré ici, Madame, que serait-il advenu de vous !

OCTAVIA.

De moi, mon père ?

LE DÉMON.

Oui, de vous.

OCTAVIA, *à part.*

Cet homme est un saint, pour savoir ainsi ce que nul ne lui a dit.

FEDERICO.

Sa vue seule me met au désespoir. Chassez-le vite et fermez toutes les portes à clef.

LE DÉMON.

Je sors. (*A part.*) Grand Dieu, je ne sais quel est ton dessein. J'ai exhorté mon ennemi à suivre ta loi et à assurer son salut. Si je n'ai pu toucher son cœur, du moins ai-je obéi à tes ordres. (*Il sort.*)

FEDERICO.

Cruelle persécution !... Je veux sortir de la ville. Préparez vite les chevaux. Je m'arrêterai dans la première maison venue. Et vous, Madame, allez aussi faire vos préparatifs.

OCTAVIA.

J'y vais, mon bien. (*A part.*) Triste moment! Il projette ma mort.

FEDERICO, *à part.*

Vive Dieu! je la tuerai, le Ciel dût-il venir à son secours. L'amour et la jalousie se livrent en mon cœur une sanglante bataille.

UN SERVITEUR, *entrant.*

Tout sera bientôt prêt pour le départ.

OCTAVIA, *à part.*

Saint homme, que tu es venu à propos pour me sauver la vie! (*Ils sortent.*)

23. Mot à mot : il brûlerait dans une lampe.

24. Andan buscando
un sitio para su matanza.

La *matanza*, c'est, en général, ce que l'on appelle dans nos campagnes « tuer le cochon ». — « Les prisonniers ont aussi leurs heures consacrées à l'art militaire. Ce sont celles où ils se battent contre leurs ennemis corporels, dont ils sont toujours victorieux et dont le sang teint leurs ongles pour attester leur triomphe. » (Dr. Carlos García, *La desordenada codicia de los bienes ajenos*, chap. 1.)

25. Cet épisode comique n'est pas aussi loin de la

réalité qu'on pourrait bien se le figurer. Les *Lettres de D. Juan de la Sal, évêque de Bône, au duc de Medinasidonia*, contiennent, sur un sujet analogue, les détails les plus extraordinaires. Il s'agit d'un certain prêtre, nommé Francisco Mendez, lequel vivait à Séville au commencement du dix-septième siècle. Passant et se faisant passer pour saint, il prétendait avoir appris par une révélation divine qu'il trépasserait le 20 juillet 1616. Dès les premiers jours de ce mois, cette prophétie fut connue de toute la ville. On attendait avec anxiété la date miraculeuse. Ce jour arrivé, il célébra une messe qui dura vingt-quatre heures. Un médecin lui prenait le pouls de temps à autre. Mais le Père Mendez continuait à se bien porter et il fallut bien convenir à la fin que la prophétie ne s'était point réalisée. Le faux saint mourut le 30 octobre 1616, à la suite des vexations que lui occasionnèrent son imposture. Il fut brûlé en effigie, le 30 novembre 1624, par ordre de l'Inquisition, comme ayant appartenu à la secte des *alumbrados* (illuminés).

Voici quelques passages des lettres pleines d'esprit qu'écrivit en cette circonstance D. Juan de la Sal :

« Notre saint prophète, qu'il meure ou non le 20 juillet, y a toujours gagné, en attendant, de voir sa maison transformée en lieu public, ou, pour mieux dire, en piscine probatique. C'est en foule que les femmes enceintes, les aveugles, les boiteux, les malades de toute sorte s'y précipitent pour être effleurés au moins par l'ombre de ce nouvel Elisée, avant que sa prophétie s'accomplisse. La plupart de celles qui passent avec lui leur après-midi à l'église sont des

béates qui viennent par essais recueillir le miel de sa bouche. Leur dévotion est si grande qu'elles s'approchent de lui sans qu'il s'en aperçoive, et, avec des ciseaux ou comme elles peuvent, se taillent des reliques dans sa soutane, jusqu'au point de laisser à découvert les parties les plus honteuses. Si bien que rentrant chez lui la nuit dernière et se voyant en cet état, le saint homme dit avec la plus grande ingénuité, comme ignorant d'où venait ce désastre : « J'ai grand besoin qu'on me raccommode cette soutane. » Le comte de Palma, lui, ne court pas après ces bouts de filasse ; il a pu, m'affirme-t-on, se procurer un très gentil bonnet hors d'usage. On prétend que je possède moi-même un cordon. Il n'y a pas six heures que certaines dévotes m'ont fait supplier de le partager avec elles. Et vous direz ensuite que je n'ajoute pas foi à cette révélation ! Pour en revenir à nos béates, un témoin véridique me racontait que, hier au soir, un compagnon du saint parcourait l'église et leur donnait à baiser un linge crasseux qui avait tout l'air d'un caleçon. Elles, non contentes de le baiser, se le passaient sur les yeux et s'en frottaient le visage... Ce que je vous écrivais dans ma dernière lettre est authentique. Les béates ne se rassasiaient pas de baiser le caleçon, bien qu'il ne fût rien moins que propre. Le mérite n'en était que plus grand, et il n'est chose si sale qui inspire de la répugnance à un dévot convaincu... Un barbier lui faisait l'autre jour la barbe, et deux ou trois personnes qui se trouvaient là recueillaient les poils avec un respect infini pour les garder ou les distribuer comme reliques. Le saint homme ne pouvait se tenir de rire, tant la dévotion

de ces âmes lui était agréable... Comme il allait dire la messe qui devait être sa dernière, il voulut s'arrêter en chemin pour donner quelques consolations à une grande dame, sa pénitente. Il la trouva au lit, mais elle ne fit qu'un bond en apprenant que le Maître était là. Après les derniers embrassements, elle le pria avec insistance de ne pas se séparer d'elle qu'il n'eût sanctifié son lit en s'y couchant un moment. Lui, qui est un agneau sans tache et une colombe sans fiel, n'eut pas le cœur de lui refuser son corps. Il se coucha comme un ange, et, après avoir sanctifié le lit, poursuivit son chemin. » (*Biblioteca de autores españolas*, t. XXXVI, *Cartas de don Juan de la Sal*, pass.)

26. Réminiscence probable des trois mille trois cents coups de fouet que devait se donner Sancho pour désenchanter Dulcinée. (*Don Quijote*, Part. II, cap. xxxv.)

27. Scène correspondante de *Fray Diablo* :

UN VALET.

Une femme...

FEDERICO.

Une femme? Tant pis pour moi.

LE VALET.

... le visage voilé entre dans cette salle. (*Entre Octavia enveloppée dans un manteau.*)

FEDERICO.

Où les femmes entrent-elles ainsi?... Je te regarde et ne puis te voir sous le nuage de ce manteau qui te cache le visage... Viens-tu me demander l'aumône?

OCTAVIA.

Oui.

FEDERICO.

Mettez-la dehors sur-le-champ !

OCTAVIA.

Là ! ne vous mettez pas en colère.

FEDERICO.

Ne parle pas. Ta voix est si semblable à celle d'une traîtresse qu'elle me fait trembler comme le terrible enchantement de l'amoureuse sirène. Que me veux-tu ?

OCTAVIA.

Je cherche un époux dont l'absence m'afflige.

FEDERICO.

Est-ce un de mes serviteurs ?

OCTAVIA.

Non ; restons seuls, je vous prie. J'espère, avec l'aide de Dieu, recouvrer cet époux.

FEDERICO.

Sortez tous.

OCTAVIA.

Me reconnais-tu, traître, ~~ingrat~~? Qu'as-tu à me regarder? As-tu peur de me voir en ta présence?

FEDERICO.

Ciel! c'est le portrait d'Octavia.

OCTAVIA.

Pourquoi invoquer le Ciel, si tu te refuses à le craindre? Nous voici seuls.

FEDERICO.

Éloigne-toi, ombre vaine. Ne t'approche point.

OCTAVIA.

Je suis Octavia, ta femme.

FEDERICO.

Son âme, c'est possible, mais non son corps. Je l'ai percé de cinq coups de poignard.

OCTAVIA.

Il est vrai.

FEDERICO.

Ne m'approche pas, ombre, fantôme, esprit échappé de la prison où te plongeait ta vie criminelle. Si tu viens me demander de prier pour toi ou de faire du bien à ton âme, retourne-t'en. J'ai assez affaire de m'occuper de moi, sans m'occuper encore de qui m'a valu tant de peine et de déshonneur. Tu sais que je

ne fais jamais l'aumône; tu dois savoir aussi le peu d'amour que j'ai pour Dieu. Pour tant que je l'invoque, il ne fera rien pour moi; d'autant plus que je compte bien ne l'invoquer jamais.

OCTAVIA.

Nous voici seuls, écoute. Je ne suis pas un esprit, je ne viens te demander ni l'aumône, ni de prier pour moi. Je conviens que tu m'as tuée sans te laisser émouvoir en un riant vallon où tu teignais de mon sang les blanches fleurs. Je conviens que tu laissas mon corps inanimé. Mais Dieu a voulu qu'en ce moment se présentât ce saint moine, cet homme divin qui porte l'habit grossier de saint François. Il pria pour moi le Seigneur et sa divine Mère qui ternit l'éclat du soleil et foule la lune à ses pieds. Elle, à qui j'ai gardé depuis mon enfance la dévotion qu'elle mérite, m'a rappelée à la vie, a rendu mon âme à mon corps. La lumière que tu avais éclipsée, mes yeux en jouirent de nouveau. Tout cela te prouve mon innocence et ma loyauté. Considère d'un cœur compatissant qui tu es et qui je suis. Je pourrais bien retourner chez mon père, mais j'aime mieux jouir encore de tes embrassements. Je vous supplie donc à genoux, mon seigneur, mon époux, mon bien, de me recevoir sous votre toit.

FEDERICO.

Je ne suis pas de cet avis, Octavia. Puisque Dieu t'a rappelée à l'existence, c'est à lui de te recevoir... Mais souffrirai-je plus longtemps de me retrouver en

ta présence, souillure de mon honneur, honte de ma noblesse et de ma maison !

OCTAVIA.

Quelle faute ai-je commise envers toi ?

FEDERICO.

Seul, mon ennemi le plus implacable a pu te rendre la vie. Ce vil moine t'a rendu l'âme que t'avait arrachée mon noble fer outragé. François, que le monde appelle humble, toi qui lèves si haut l'étendard de l'humilité, tu vas voir que je suis plus puissant que toi.

OCTAVIA.

Malheureux ! que prétendez-vous faire ?

FEDERICO.

T'ôter de nouveau la vie. Voyons si l'intercession de François t'arrachera à mes mains.

OCTAVIA.

Quelle douleur !

FEDERICO.

Et, te sauverait-il, que je te tuerais de nouveau. Et, Dieu lui-même te sauverait-il, que je te tuerais encore autant de fois que le soleil a de rayons et qu'il y a d'étoiles au ciel.

LE DÉMON, *entrant*.

Arrête !

FEDERICO.

Qui est-ce ?

LE DÉMON.

Moi.

OCTAVIA, *à part.*

Il reste immobile d'épouvante. Je veux fuir son courroux et retourner vers Felisardo. (*Elle sort.*)

28. Vomite todos los yerros
que su avestrúz ambicion
se ha tragado...

Cf. Pantaleon de Ribera :

Hierros ha obrado en mi cura
Vn Medico del Perrillo,
Tales, que dexar pudieran
Qualquier Abestruz ahito.

Le jeu de mots sur *hierro*, fer, et *yerro*, erreur, que l'on retrouve constamment chez les auteurs espagnols est intraduisible en français.

29. Il s'agit évidemment de saint Jérôme.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE	7
BIBLIOGRAPHIE	73
LE DIABLE PRÉDICATEUR	79
NOTES	251

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue St-Rome, 39. — 9310

1111

1111

1111

1111

1111

1111

1111

24
C

2-11
C

24
C

